

**Nouvelles**

Eugène  
Goutsalo



# **Evguène Goutsalo**

## **Nouvelles**

Riev  
Editions «Dnipro»  
1984

**У2  
Г97**

**Traduit de l'ukrainien**

**Г  $\frac{4702590200-198}{M205(04)-84}$  198.84**

**© Editions « Dnipro », 1984.**

## POUR QUI LE CŒUR SAIGNE

— Mais à quoi bon aller si loin, restez manger à la maison, bougonnait Dmytrivna allant et venant d'un coin à l'autre de la chambre. Des cheveux blancs éclairaient sa petite tête qui ressemblait à une capsule. Est-ce que je ne vous nourris pas comme vous aimez ? J'ai déjà emprunté du lait frais aux voisins et un poulet mijote dans le four...

— Dmytrivna, répondait Bondarenko le plus amicalement possible pour ne pas l'offenser, mais vous savez bien que le samedi je dîne toujours en ville.

— Faut-il inventer une chose pareille ! Dînez à la maison chaque jour... Et elle ajouta avec de l'amertume dans la voix : Et si nos villageois vous voient dans ce restaurant ? Que penseront-ils de moi ?

— Les villageois ne vont pas au restaurant, rassura Bondarenko la maîtresse du logis.

Ce n'était pas la première fois que des discussions pareilles avaient lieu et il avait toujours honte d'offenser la vieille Dmytrivna qui le traitait comme un proche. Sans famille, déjà âgée, elle vit soudain un sens à sa vie en prenant soin de son locataire, un jeune instituteur de leur école de huit classes. En engageant la conversation avec ses connaissances, elle ne manquait pas de parler de son locataire : elle savait ce que lui écrivaient dans les lettres son père et sa mère, comment se formaient les rapports de famille chez sa sœur, quelle était sa santé, ce qu'il avait comme vêtements et ce qu'il avait l'intention de se faire faire ou de s'acheter encore pour l'hiver.

Bondarenko montait sur son side-car que lui avait donné son père et partait. Dmytrivna sortait dans la cour, écoutait s'éloigner le vrombissement du moteur et soupirait : essaie de les comprendre, ces jeunes...

On était en septembre. Des pommes creuses et roses luisaient dans les vergers. Une fumée violette semblait se dégager d'un prunier. Un poirier branchu restait figé solitairement dans une cour et pliait sous le poids de grenades brillantes, de lampions allumés. Et combien il y avait de lampions dans l'herbe !

C'était l'arrière-saison. Des fleurs penchées de tournesols se détachaient en noir dans un grand champ et quelques-unes d'entre elles s'étaient épanouies au début de l'automne et l'on ne pouvait pas les regarder sans tristesse.

Bondarenko roulait à travers le monde pittoresque de l'automne et son jeune âme était en cet instant pleine d'enthousiasme ; elle absorbait et gardait en elle l'amertume étoilée des buissons d'obier qui poussaient au bord du chemin, le crêpe de la terre labourée et l'infini si mélancolique de l'espace ! Son âme, d'une pureté éclatante, volait à travers ce monde et c'était peut-être le fil de la vierge de l'arrière-saison qui chantait en elle sur une note vibrante et libre...

Ayant garé son side-car entre deux jeeps et ressentant dans la poitrine le froid de l'émotion, il se dirigea vers le restaurant qui se trouvait au premier étage d'un bâtiment dont le rez-de-chaussée était occupé par un magasin d'objets manufacturés et une librairie. Il entra d'abord au magasin et acheta des lames de rasoir et une paire de ciseaux que Dmytrivna lui avait rappelé plus d'une fois d'acheter.

Dans la librairie on voyait des piles d'affiches et de cartes géographiques. Bondarenko ouvrit au hasard un petit livre de vers et lut : « Et de nouveau ce sentiment sans éclairs, sans tonnerre... L'amour va s'éteindre comme une bougie tard dans la nuit, seul l'éclat des paroles reste dans la mémoire ».

Le sens de ce qu'il venait de lire entra lentement dans sa conscience et le frappa. « Hum... Seul l'éclat des paroles reste dans la mémoire ». Et il acheta le petit livre.

Au milieu du restaurant il y avait un ficus dans une grande cuve. Bondarenko s'asseyait toujours près de ce ficus à côté de la fenêtre. Quel âge pouvait avoir cette plante robuste à

feuilles solides toujours vertes ? Cette pensée se mit à l'obséder aujourd'hui aussi dès qu'il se fut attablé.

Il y avait très peu de clients à cette heure avancée du jour. On voyait seulement dans un coin un homme, probablement un commissionnaire, au visage couleur jus de carotte, qui mettait résolument en pièces une escalope avec une fourchette et un couteau. Il y avait encore trois femmes tziganes qui buvaient de la bière et mangeaient des pirojkis à la fresure. La plus jeune, qui semblait une adolescente, au beau visage tendre comme une pêche, tenait un enfant sur ses genoux. L'enfant buvait aussi un verre de bière.

Bondarenko lut de nouveau au hasard dans son recueil de poésies : « Les sourcils se sont envolés dans les pays chauds et le soleil se couche dans les eaux sombres de tes yeux ». Et il se dit : « Quelle diablerie on peut inventer.. Mais c'est quand même beau... »

Il avait fait ses études à la faculté de physique et mathématiques de l'institut pédagogique, et en littérature ne reconnaissait que les auteurs classiques soviétiques et étrangers. Il était indifférent aux romans et aux récits, ainsi qu'aux poètes à la mode qu'on s'arrachait et s'étonnait des passions des autres. Il aimait les livres sur les voyages et découvertes géographiques : ce n'étaient pas les fruits d'une riche fantaisie, un jeu de l'imagination, mais des choses évidentes et concrètes.

Maintenant Bondarenko ne devait aller nulle part et attendait tranquillement la serveuse.

La jeune Tzigane se leva soudain et se dirigea directement vers Bondarenko en tenant l'enfant sur les bras.

— Charmant jeune homme, commença la Tzigane avec affectation, veux-tu que je te dise la bonne aventure ? Je dirai toute la vérité...

Ses beaux seins se voyaient à travers sa blouse au col ouvert et Bondarenko se força à détourner les yeux et à regarder le visage de la Tzigane qui, pourtant, semblait aussi franchement dénudé, de même que le regard de ses yeux de jais.

Un écran coloré séparait le buffet et la cuisine de la salle. Quand la Tzigane tendit à Bondarenko, d'un geste habituel, la paume de la main pour qu'il la « dorât », la serveuse Oxana apparut de derrière l'écran.

— Je dirai qui languit après toi, pour qui ton cœur saigne...

La serveuse se mit à desservir la table, plaçant une assiette sur l'autre, un verre dans l'autre, faisant du bruit avec les fourchettes et les couteaux. Le commissionnaire qui était assis dans le coin et mangeait son escalope se figea soudain, la bouche entrouverte, sans pouvoir détacher son regard exalté de la serveuse. Cette exaltation se répandit sur son visage de carotte comme une tache d'huile sur l'eau et le visage devint luisant, brillant.

« L'andouille ! » pensa Bondarenko à qui cette admiration du commissionnaire était extrêmement désagréable.

— Je dirai pour qui ton cœur saigne, entendit-il dire la Tzigane. Et soudain elle dit carrément :

— Charmant jeune homme, donne-moi un rouble, je n'ai pas de quoi payer la bière et le gosse a soif.

— Ça fait longtemps qu'il boit ? demanda ironiquement Bondarenko en lui donnant un rouble.

— Depuis l'enfance, répondit la Tzigane en riant et, prenant le rouble, rejoignit les siens. L'enfant sur ses bras se retourna rapidement et se mit à regarder Bondarenko de derrière l'épaule de sa mère.

Emportant les plats utilisés sur un plateau, la serveuse Oxana disparut derrière l'écran coloré. Les mâchoires du commissionnaire se mirent en branle.

La serveuse réapparut bientôt et, sortant un petit carnet de sa pochette de côté, se dirigea vers le ficus.

Bondarenko sentit une vague chaude lui monter à la tête et ses pensées se mirent instantanément à tourbillonner comme une volée d'oiseaux effarouchés.

— Je vous écoute, prononça la serveuse.

— Je veux dîner, dit Bondarenko.

— Borchtch \*, potage aux concombres salés, soupe aux haricots...

— Sans entrée. La feuille de papier à cigarettes tremblait dans sa main. Une salade de tomates, des esprints, du jambon, un chachlyk...

— Et une bouteille de champagne.

L'idée du champagne lui vint au dernier moment. Le champagne donnait un air de fête à sa présence ici, au restaurant. Mettons qu'il fêtait son anniversaire. Et comme là où il travaillait maintenant il ne s'était pas encore trouvé d'amis, il le fêtait seul.

Bondarenko regardait le commissionnaire qui, sans se gêner, suivait d'un regard franc la serveuse et il éprouva un dégoût invincible pour son costume râpé à carreaux, pour sa chemise défraîchie, pour sa cravate dont le gros nœud était penché de côté, pour ses tempes dégarnies, pour ses lèvres charnues.

D'où pouvaient bien venir des types pareils ?

La serveuse Oxana était une beauté.

Quelques mois auparavant, en été, Bondarenko était arrivé dans ce chef-lieu de district après avoir terminé l'institut pédagogique et, ses affaires réglées, il avait décidé de dîner au restaurant avant de partir pour Dorohojytchi. C'est alors qu'il avait vu pour la première fois Oxana qui le servait à table.

À partir de ce jour-là, il cherchait souvent une occasion pour quitter Dorohojytchi et aller en ville. Afin d'y acheter soit une chemise, soit des livres de classe aux écoliers, soit des bottes de caoutchouc, car les rues de ce village bas se transformaient en marais quand il faisait mauvais temps. Et chaque fois il ne manquait pas d'aller dîner au restaurant.

Le commissionnaire aux tempes dégarnies et luisantes quitta la salle avec un tiraillement de l'épaule droite et, sur le pas de la porte, se trouva nez à nez avec Marko. Aujourd'hui Marko était en veste de daim de couleur verte, en chemise blanche à laquelle s'était collé un nœud papillon, en pantalon blanc de

---

\* Soupe de légumes.

toile serrée bien repassé et en souliers à bouts obtus à la mode qui scintillaient comme des instruments à vent au soleil.

Le commissionnaire disparut derrière Marko qui, la tête haute, se dirigea avec dignité et assurance vers la table à laquelle il était toujours assis... Marko était bossu. Il travaillait à la caisse d'épargne du district. Dans son costume bien taillé et bien fait sa bosse ne se voyait presque pas. Marko le bossu s'habillait toujours bien.

La serveuse posa sur la table la bouteille de champagne, ainsi que la salade de tomates, les esprots dorés et le jambon rose coupé en tranches minces.

Quand Oxana plaça les hors-d'œuvre, Bondarenko sentit qu'un spasme lui serrait la gorge... Oxana avait un visage rond vermeil. Des cheveux épais soyeux tombaient en cascade le long de ses joues rondes, jetaient des reflets d'or sur ses épaules dénudées, se balançaient sur le dos. Ses yeux gris largement ouverts regardaient le monde avec assurance et avec une sorte de confiance. Mais ce qui attirait le plus en elle, c'était son sourire. Quand ses lèvres d'un dessin libre et inspiré s'épanouissaient en un sourire, montrant de belles dents blanches, quand le sourire illuminait son regard et tout son visage frais et pur, alors non seulement cette jeune femme s'épanouissait comme dans la fraîcheur du matin, mais aussi tout l'espace environnant et ton âme aussi.

Et, sans trop savoir pourquoi, Bondarenko était obsédé par l'impression que... Oxana était comme déshabillée dans n'importe quels vêtements. Ses petites jupes, ses petites blouses, ses petits tabliers ne servaient pas à dissimuler la taille, la poitrine, les épaules, le cou, mais tous les habits semblaient souligner la stature féminine.

Mais peut-être que tout cela n'était qu'une impression.

La serveuse s'approcha de la table à laquelle était assis Marko le bossu de la caisse d'épargne. Son regard de faucon, lancé par l'œil marron ressemblant à un limaçon, braqué sur la serveuse, illumina le profil du bossu et ses lèvres rigides comme du fil de fer sourirent.

Bondarenko avait compris depuis longtemps que Marko était l'un des habitués du restaurant, qui le fréquentaient pour voir Oxana, mais il n'éprouvait à son égard ni colère ni mépris, peut-être seulement une légère ironie.

Il remplit sa coupe de champagne, admira les bulles légères qui pétillaient dans le liquide doré, et il y appliqua les lèvres. Il voulait d'abord boire seulement une petite gorgée, mais la soif le fit presque vider sa coupe. Sa bouche se rafraîchit. La tête commença à lui tourner.

Marko commandait avec réflexion et savoir-faire. Il voulait probablement retenir la serveuse auprès de lui aussi longtemps que possible. Bondarenko comprit cette ruse avec condescendance et, esquissant un sourire malicieux, il but de nouveau une gorgée de sa coupe. Et quand Oxana se fut éloignée de la table, il se mit à regarder, cette fois-ci sans se cacher, avec quelle légèreté et assurance elle marchait, la tête haute.

Le bossu en veste de daim la suivait aussi d'un regard perçant de faucon.

La jeune Tzigane avec l'enfant sur les bras s'approcha de Marko. Quand celui-ci lui donna de l'argent et quand la Tzigane commença à dire la bonne aventure, sans trop savoir pourquoi, Bondarenko éprouva de la jalousie. Comme si les bonnes choses que la diseuse de bonne aventure avait pu lui prédire revenaient maintenant à un autre.

La lumière bleuâtre du crépuscule colorait la salle...

Outre le bossu, Bondarenko connaissait encore quelques habitués qui venaient souvent ici pour voir Oxana. Ils commandaient du vin ou de la bière, restaient là à regarder la serveuse qui allait et venait entre les tables, distribuait les boissons et les hors-d'œuvre. Koliounia, un vieux milicien de la ville, qui avait déjà pris sa retraite, ne buvait pas d'alcool, mais seulement de la limonade ou de l'eau minérale. Maigre, le visage jaune constamment crispé par une grimace maladive, il ne fumait pas comme les autres, mais seulement regardait sans fin la serveuse et semblait non pas se réjouir de sa

présence, mais profondément souffrir, car la grimace ne disparaissait pas de son visage impassible.

Vassyl Didoukh, un tailleur de la maison de confection, venait au restaurant seulement les jours où il se disputait avec sa femme qui était vendeuse aux grands magasins, une blonde dégourdie, parée de boucles d'oreilles, de broches, de bagues, d'agrafes, de bracelets scintillants. Vassyl Didoukh ne buvait que de la vodka et, en état d'ivresse, tentait de parler à Oxana, courait après elle au buffet, à la cuisine jusqu'à la venue au restaurant de la blonde parée qui, après avoir glissé un mot à l'oreille de son tailleur, l'emmenait...

— Vous permettez ?

Sans attendre la réponse, un marin bâti en Hercule prit place à côté de Bondarenko et mit son béret sur ses genoux. Il avait un grand front, des oreilles décollées, un gros nez aplati, des mâchoires saillantes, des lèvres charnues, un menton plat, il regardait en dessous avec des yeux ronds et purs et on avait l'impression qu'il lançait non pas des regards, mais des billes de billard qui se dispersaient alentour avec un bruit sec.

— Vous permettez ?

Et, de nouveau sans attendre la réponse, il prit avec sa main couverte de taches de rousseur le petit livre de vers qui était sur la table, le feuilleta.

— « ...Je ne sais pas où s'achève l'attouchement avide des lèvres et des mains et où commence profondément le bonheur de la joie et des tourments... » Il regarda Bondarenko comme s'il voulait entendre de lui ce que voulait dire ce qu'il venait de lire. Du charabia, ils ne peuvent pas écrire comme tout le monde.

Et bien que les vers n'eussent pas été du goût de Bondarenko non plus, celui-ci objecta :

— Non, ce n'est pas mal.

— Les vers doivent être simples et utiles comme... Son regard glissa sur la table. Comme un couteau ou une fourchette. Et il expira bruyamment : C'est du cirque ça !

La jeune Tzigane à l'enfant sur les bras s'approcha de nouveau de leur table. Son attention était maintenant fixée seulement sur le marin.

— Veux-tu que je te dise la bonne aventure, pour qui ton cœur saigne, je dirai toute la vérité, qui t'aime...

— Appelle-moi Fèdir, dit gaiement le matelot. Mon cœur à moi saigne pour le pays natal, t'as compris ? Tu ferais mieux de dire la bonne aventure à lui, ajouta-t-il en désignant Bondarenko.

La Tzigane fit tourbillonner sa jupe bariolée...

— Du thé, demanda le matelot sur un ton autoritaire en voyant la serveuse. Il est désirable qu'il soit fort. Et il est désirable qu'il soit chaud.

Le restaurant s'était déjà rempli de bruit. La fumée des cigarettes s'élevait en nuages sous le plafond.

— Dites, ils sont tous fous d'elle ici ?

— Comment ? se ressaisit Bondarenko qui observait Oxana au moment où elle servait au bossu une salade de concombres, un œuf mayonnaise et un fromage.

— Personne ne détache les yeux d'elle, voyez-vous, ha, ha, ha !

Bondarenko rougit de honte comme si on l'avait surpris en train de faire quelque chose d'indécent.

— Je ne comprends pas, mentit-il.

— Allons, raconte pas des histoires, bougonna le matelot avec condescendance.

Bondarenko se versa du champagne et but la coupe d'un trait, se grisant instantanément.

La serveuse apporta du thé fort et fumant au matelot.

— Assieds-toi avec nous, l'invita-t-il.

Après un instant d'hésitation, Oxana s'assit.

— J'ai voyagé partout, mais je n'ai pas vu de femme comme toi.

La serveuse sourit. « Mon Dieu, comme c'est primitif ! Branle-bas ! Abordage ! » pensait Bondarenko, choqué par une attitude aussi désinvolte envers une femme.

Le bossu regardait de leur côté et l'on ressentait de la douleur dans ses yeux de faucon.

— Tu es mariée ? interrogeait gaiement le matelot.

— Non.

— Divorcée ?

— Oui, confirma la serveuse d'un air indifférent. Et elle ajouta : J'ai un enfant...

— Tu veux te marier une deuxième fois ?

— Oui...

Bondarenko souffrait : c'était comme si l'on déshabillait Oxana en sa présence et elle aidait le premier venu à ôter de son corps les vêtements l'un après l'autre.

— Je te plais ?

— Tu es gai, acquiesça la serveuse.

— Et toi aussi tu me plais. Donne-moi ton adresse... Je t'écrirai.

Bondarenko avança le bras vers sa coupe de champagne. Pendant ce temps, le matelot inscrivait déjà l'adresse, le prénom, le patronyme... Les yeux du bossu volaient vers leur table comme deux vautours menaçants et n'arrivaient pas à franchir l'espace plein de fumée du restaurant.

— C'est dommage que mon train direct pour Odessa parte dans une heure, sinon je t'accompagnerais... Ou tu as quelqu'un pour t'accompagner ?

— Ça arrive.

— Prends garde. Je t'écrirai. Ou ce n'est pas la peine ? J'aime les petits enfants.

— Ecris, dit la serveuse qui n'y voyait pas d'inconvénient.

— Je transmettrai les amitiés de toute la flotte de la mer Noire. A bientôt !

Quand le matelot eut disparu aussi subitement qu'il était apparu, Bondarenko, abasourdi, n'arrivait pas à croire qu'il avait été le témoin passif de la scène qui venait d'avoir lieu. C'était comme si Oxana avait foulé aux pieds son âme absolument sans penser que cette âme était vivante, avait mal, souffrait.

Les femmes avaient-elles besoin d'être déifiées ? Seule la force brutale... Il prit le petit livre et lut : « ...je garde quelque chose d'intact, de secret dans mon cœur, je souris comme une âme en peine et je ne dis rien ».

Et, éprouvant brusquement de la honte pour ce qu'il venait de lire, il fourra le recueil sous la nappe. Était-ce ainsi qu'on faisait une déclaration d'amour ?

On faisait comme ce matelot tout à l'heure. *Veni, vidi, vici...*

Quand Bondarenko sortit du restaurant après avoir réglé sa note, presque tous les habitués étaient là. L'ancien milicien Koliounia était assis, le visage jaune crispé par une grimace de douleur inapaisable. Vassyl Didoukh, le tailleur élégant de la maison de confection, ouvrait et fermait la bouche comme un poisson rejeté sur la rive. Un petit groupe d'adolescents, fermement soudé par une bouteille de porto, hennissait comme un troupeau de chevaux quand la silhouette de la serveuse passait à côté. Le profil de Marko le bossu semblait grave et austère comme celui de César, représenté sur une pièce de monnaie romaine.

La fraîcheur de la nuit reconforta Bondarenko et il aspira avec plaisir l'air dense qui sentait la poussière, la bardane et les orties. Les feuilles sèches bruissaient sous les pieds. Il alla dans un petit square, au milieu duquel une fontaine morte se dressait comme un fantôme morose. Un vieil érable, à peine éclairé par un réverbère, jetait son ombre sur un banc d'où se leva une ombre vivante qui alla à sa rencontre.

— Ne te chagrine pas, charmant jeune homme, je vais te dire toute la vérité, pour qui ton cœur saigne...

C'était la jeune Tzigane. L'enfant dormait déjà sur ses bras, fatigué par la bière et le bruit du restaurant. Ayant reconnu Bondarenko, la Tzigane recula dans l'ombre d'où se fit entendre le rire las et bénin de ses compagnes.

Les étoiles scintillaient dans le ciel. Outragé et déçu, Bondarenko se sentait maintenant comme un champ désert dont on avait rentré la récolte et dont les espaces étaient abandonnés par les oiseaux... Une feuille morte tomba sur son épaule

après avoir frôlé son visage ; elle avait une odeur amère de flétriiture... Le milicien en retraite Koliounia passa enfin dans l'allée en marchant lourdement. Donc, le restaurant allait bientôt fermer. Combien de temps s'était-il écoulé ? Bondarenko semblait avoir décidé ce qu'il allait faire...

Quand Oxana sortit du restaurant, il s'élança vers elle.

— Permettez-moi de vous conduire en moto, prononça-t-il sur un ton presque autoritaire.

— Ah, c'est vous, le reconnut la serveuse. Eh bien, conduisez. Et elle ajouta quand elle était déjà assise dans le side-car : Vous connaissez le chemin ?

— Oui.

Oxana ne s'étonna pas, car tous les habitants du chef-lieu de district savaient où elle habitait.

« Alors, raisonnait Bondarenko en traversant à toute vitesse la petite ville endormie. Il ne faut pas attendre qu'on te prenne tout à la barbe. Il faut agir résolument. On respecte seulement la force ».

Les mains tenaient ferme le guidon de la moto, comme si elles avaient enfin pris à la gorge le monde entier et ne le lâcheraient plus. Bondarenko était fier de lui, de son acte, du fait qu'Oxana était à côté de lui. Et désormais il agirait seulement de cette façon-là, ne céderait le pas à personne.

— Merci, dit la femme en se plaçant près de la porte bâtarde de sa cour.

Et elle ne se pressait pas de l'ouvrir.

Et alors Bondarenko, surmontant sa peur par un effort volontaire, serra Oxana dans ses bras et fourra son visage dans son cou. La peau chatouillante exhalait une telle chaleur qu'on pouvait en devenir ivre... La femme ne s'enfuit pas, ne le repoussa pas et alors, enhardi, Bondarenko trouva ses lèvres qui répondirent à son baiser.

— Maman dort déjà, dit-elle sur un ton rassurant, et le gosse aussi. Allons...

Et, prenant Bondarenko par le coude, elle l'emmena. Il y avait une odeur d'œillets d'Inde et de charbon dans la cour.

Le jeune instituteur fut pris d'un léger frisson auquel s'ajouta une sensation de froid qui paralysa tout son corps.

Tâchant de ne pas trébucher, s'accrocher ou se cogner dans l'obscurité, il traversa la véranda, le corridor. Oxana le poussa de côté et une lampe s'alluma sous le plafond. Bondarenko était dans une chambre où se détachaient en blanc les murs, les rideaux des fenêtres, la nappe sur la table et les coussins sur le lit.

— C'est ici que j'habite, dit la femme. N'est-ce pas que c'est mieux de parler à l'intérieur que dehors?... Ou voulez-vous, peut-être, que j'éteigne la lumière ?

— Oui, prononça Bondarenko d'une langue indocile.

La chambre fut noyée dans l'obscurité et l'instituteur devint plus sûr de lui : maintenant on ne voyait pas ses joues en feu ni son regard désemparé.

— Il était pas mal le marin ? demanda Bondarenko pour ne pas garder le silence.

— Bof !... Combien de types m'accostent en une journée et chacun veut mon adresse...

— Et vous la leur donnez ?

— Pourquoi pas ? Qu'ils écrivent s'ils en ont envie. Mais seulement moi je ne répons à personne, je n'ai pas le temps. Le facteur apporte des lettres chaque jour. Il y en a qui me jurent un amour éternel, mais je ne me souviens même pas d'eux. Seulement, quoi qu'on dise, je voudrais trouver un père pour mon petit garçon ; il languit sans la compagnie d'un homme. Le gosse va avoir quatre ans. Il faut trouver maintenant pour qu'il s'habitue dès l'enfance, sinon il sera trop tard, il ne pourra plus appeler personne son père.

— Et où est...

— Il n'y en a pas. Oxana interrompit la question et garda un instant le silence. Il buvait, me battait, s'est fait pincer pour vol, maintenant il est en prison et avant la prison on a divorcé... Combien d'hommes s'imposent, collent à moi, mais dès qu'ils apprennent que j'ai un enfant, il n'y a plus personne. Et, d'ailleurs, je n'en ai pas besoin, je me dis que

J'aimerais seulement celui qui aimera mon Ilko, le petit garçon fait pitié, mais est-ce ma faute ?

Oxana était assise sur le lit et Bondarenko, surmontant sa gêne, s'approcha de la femme et... se heurta aux bras tendus vers lui. Les mains étaient douces et chaudes et le jeune instituteur fut pris d'un frisson.

— Et vous venez de Dorohojytchi pour dîner au restaurant ?

Sans trop savoir pourquoi, Bondarenko ne s'étonna pas qu'Oxana savait dans quel village il habitait.

— C'est un peu loin, mais ça ne fait rien, vous êtes en moto. Ce ne doit pas être facile d'enseigner maintenant.

Bondarenko n'eut pas la force de répondre : il tremblait.

— Vous me plaisez depuis longtemps, mais je ne le montrais même pas. Vous savez, il suffit de donner un espoir à quelqu'un...

— Vous, vous... s'efforçait de prononcer Bondarenko.

— Quoi ? demanda Oxana affectueusement et ses mains chaudes et douces se posèrent sur les épaules tendues du jeune instituteur.

— Il n-n'y a p-pas d-de femmes c-comme vous, finit par prononcer Bondarenko.

— Mais si, il y en a, roucoula-t-elle d'une voix étouffée.

— V-vous êtes la b-beauté m-même, réussit-il de nouveau à dire.

— Cette beauté ne me cause que des soucis. Beaucoup de soucis, et à moi qu'est-ce qu'il me faut ? Vivre comme tout le monde et élever mon enfant.

— V-vous êtes d-digne d'un am-mour s-sacré...

— Mais n'ayez pas peur de moi, dit simplement Oxana et elle se serra plus fort contre l'instituteur. Je vais vous réchauffer un peu.

— J-je n'ai p-pas peur, j-je v-vous aime, murmura Bondarenko d'une voix presque éteinte, souffrant de sa propre déclaration.

A ce moment-là, on entendit pleurer un enfant dans la pièce voisine. L'instituteur sentait l'étreinte des mains de la

femme, mais toute l'attention de celle-ci était déjà là-bas, près de l'enfant.

— Attends, chuchota-t-elle, je vais voir ce qu'il y a...

Bondarenko tremblait comme s'il avait la fièvre et, hors de lui, sortit à pas de loup de la chambre dans le corridor, atteignit à tâtons la véranda. Dans la cour il y avait une odeur d'œilletts d'Inde et de charbon. Il traversa rapidement la cour, mit son side-car en marche et le vrombissement du moteur déchira le silence de la rue.

En tournant sur le bas-côté de la route, il vit un homme figé qui se cachait dans l'ombre d'un pylône électrique. C'était, à ce qu'il semblait, Marko le bossu. Et Bondarenko fut surpris par sa découverte, mais il n'y prêta pas attention : il était entièrement sous l'emprise de la course, sous l'empire de sa fuite.

Ce n'est qu'après être sorti de la petite ville que Bondarenko se demanda avec effarement pourquoi il s'était enfui. Pour échapper à lui-même ou à Oxana ? Une vague brûlante de honte envahit sa conscience et, soit à cause du vent contraire, soit pour une autre raison, ses yeux se remplirent de larmes qui se mirent à couler en se refroidissant sur ses joues et l'instituteur ne les essuya pas.

Depuis cette soirée mémorable, Bondarenko n'alla plus dîner au restaurant de la ville et Dmytrivna était persuadée que les déjeuners, les dîners et les soupers qu'elle préparait de ses mains étaient maintenant du goût du jeune instituteur. En général, il tâchait de ne pas aller en ville et achetait tous les menus objets manufacturés à Dorohojtchi.

Une conférence d'instituteurs eut lieu en hiver au chef-lieu de district. Pendant la pause de midi — c'était justement un samedi — Bondarenko rencontra l'employé de la caisse d'épargne de district, Marko le bossu. Celui-ci, vêtu d'un maillot de sport bleu et avec de lourdes chaussures de ski aux pieds, marchait d'un pas ferme sur le trottoir couvert de glace et à côté de lui trottait un petit garçon, lui aussi vêtu

d'un maillot de sport bleu avec des patins à glace jetés sur l'épaule.

Les regardant de côté, depuis la vitrine d'un kiosque à journaux, Bondarenko sentit soudain qu'un accès de douleur aiguë, d'offense et de honte lui transperçait le cœur...

Et tout s'obscurcit autour de lui, comme si d'en haut tombait non pas de la neige blanche, mais de la cendre grise.

### L'INCIDENT INVRAISEMBLABLE ARRIVÉ À MARIA

Dans l'après-midi, Maria se sentit mal. La jeune femme avait la nausée et le chef comptable, regardant avec compassion son beau visage crispé, dit à Maria qu'elle aille à l'hôpital ou rentre à la maison. Pensant que la douleur était momentanée (le saucisson n'était sûrement pas frais et le kéfir aussi était d'avant-hier, avec du petit-lait), Maria voulut attendre la sortie du bureau, mais... Elle se sentit mieux déjà dans la cour, en allant à l'hôpital. Et quand elle s'approcha de l'hôpital, elle se sentit tout à fait mieux. Maria s'arrêta sous un acacia jaune et attendit que la douleur se répâtât, mais elle ne se répéta pas et sa tête s'éclaircit.

Or, il était inutile d'aller à l'hôpital. Devait-elle retourner au bureau ? Et si elle se sentait mal de nouveau ? Aller à la maison et se reposer ? Oui, il valait mieux aller à la maison, d'autant plus que le chef comptable l'avait laissée partir et il ne devait plus y avoir de travail important pour aujourd'hui.

Elle alla à pied jusqu'à la périphérie du petit chef-lieu de district, où elle habitait avec son mari dans une nouvelle maison en briques. C'était une belle journée d'automne et Maria, habituée à rester au bureau de neuf heures du matin à six heures du soir, se sentait quelque peu embarrassée.

Elle traversa la cour inondée de soleil, fleurie d'œILLETS d'Inde et d'asters, tira légèrement la porte de la véranda : elle était ouverte. PÉTRO était donc rentré du parcours : elle attendait son retour aujourd'hui ou demain.

Maria traversa la véranda, le corridor — la porte de la chambre était aussi ouverte — alors, PÉTRO était déjà à la maison, tiens, il ne l'avait même pas prévenue, n'avait même pas passé chez elle au combinat industriel, comme il le faisait d'habitude.

Un homme inconnu était assis dans le salon sur le canapé et Maria, stupéfaite, s'arrêta sur le pas de la porte : qui était-ce et d'où venait-il ? L'homme tourna vers Maria son visage osseux oblong, sur lequel se détachaient les arcs de ses sourcils noirs, et la regardait sans cligner. Il semblait être prêt à sauter sur ses pieds à tout instant... Ah, pensa la femme, c'est quelqu'un qui est arrivé avec PÉTRO ; son mari amenait souvent à la maison toutes sortes d'hôtes.

— Bonjour, proféra-t-elle avec hésitation. Et où est PÉTRO ?

— PÉTRO ? demanda l'homme après un silence. Les sourcils au-dessus de ses yeux attentifs se soulevèrent rapidement comme des martinets prenant leur vol, et se mirent à palpiter : Vous ne l'avez pas rencontré ?

— Mais non, répondit Maria tout en observant l'hôte : et en effet, qui était-il, d'où venait-il ? Il lui semblait qu'elle ne l'avait jamais rencontré auparavant. Il était bien habillé, avait une bague en or à la main gauche. Mais pourquoi avait-il les oreilles si dressées, comme s'il écoutait tout le temps ? Vous êtes probablement entrés ensemble... Je vois la porte ouverte...

— PÉTRO a fait un bond au magasin, a promis de rentrer bientôt... Nous sommes de vieux, de très vieux amis lui et moi, nous avons suivi ensemble les cours de conduite... Je m'appelle Mykola Vlaskévytch.

— Dans quel magasin est-il allé ? essayait de comprendre Maria. Celui qui est tout près est en réparation. Il lui faudra aller jusqu'à la gare.

— Mais je lui ai bien dit, prononça l'hôte d'un air coupable. Son visage froid s'animait et souriait un peu. Je lui ai dit qu'il n'aille nulle part, que ce n'était pas la peine. Et Pétro ? Non, dit-il, on ne s'est pas vus depuis longtemps, on a bien des choses à se dire, sans bouteille ça ne marchera pas.

— Oh oui, il aime la bouteille, nota Maria avec reproche et elle sourit un peu aussi. Aucune compagnie ne se passe de Pétro.

— Il y est quand même allé et m'a laissé ici. Reste ici, dit-il, et attends. Et il m'a donné cet album de photos à regarder. Alors je regarde.

L'hôte tenait en effet sur les genoux l'album de photos de famille recouvert d'une épaisse couverture de peluche. L'album remplaçait ce qu'il y avait de plus cher pour Maria qui jusqu'à présent n'avait pas d'enfants : elle aimait le regarder le soir, surtout les photos qui l'avaient conservée jeune.

— Et moi j'ai eu mal à la tête au bureau, dit Maria, et le chef comptable m'a laissée partir à la maison.

— Pétro ne vous attendait vraiment pas. Ma chérie, dit-il, est en train de vérifier les rapports financiers, elle ne viendra pas de sitôt, alors nous deux, Mykola, nous déboucherons une bouteille ou deux... Il m'a parlé de vous... Vous êtes une femme sévère, n'est-ce pas ?

— N'importe qui serait sévère avec un homme comme Pétro, marmonna Maria avec dépit. Il ne fait que guetter l'occasion pour emporter quelque chose de la maison et le donner à d'autres : si ce n'est pas à sa sœur, c'est à son frère. Nous en amasserons encore, dit-il, et eux sont jeunes, ils commencent seulement à cueillir des forces, alors il faut les aider.

— Mais je vois que vous vivez pas mal, remarqua l'hôte en promenant son regard perçant dans le salon.

— Si on avait des enfants, soupira Maria, on n'aurait peut-être pas économisé, mais comme on est seuls, alors on dépense seulement pour nous-mêmes, on achète des bagatelles.

— Des bagatelles, se mit à rire l'hôte, incrédule, et son visage basané, semblant porter des traces de goudron profon-

dément imprégné, se fit bon. Voilà un téléviseur, un tapis arabe, de la cristallerie. Et le transistor est probablement japonais ?

— Pétro l'a acheté au chef-lieu de la région à un particulier, il y a dépensé tout son argent. Je lui demandais sans désespérer à quoi bon il avait acheté une telle bagatelle. Lui, il rigole : je veux entendre le monde entier, dit-il... Il a envie d'entendre le monde entier, voyez-vous !

— Pétro est comme ça, acquiesça l'hôte. Et il commença à s'inquiéter : Mais où est-ce qu'il est ? Il a dit qu'il en avait pour une minute et il ne revient toujours pas.

— Il est content d'être rentré du parcours. Il s'est peut-être joint quelque part à une compagnie.

— Et m'a oublié ?

— Et pourquoi pas ? Il se ressaisira plus tard, arrivera un peu gris, un peu allumé. Bon alors, regardez l'album et moi, pendant ce temps-là, je vais préparer quelque chose.

— Mais ce n'est pas la peine... Ne vous en faites pas pour moi... Vous savez, si je n'avais pas rencontré Pétro... Mais je l'ai rencontré et lui a insisté pour que je vienne chez vous. Moi aussi je travaille comme chauffeur au chef-lieu de la région, il est venu me voir un jour.

— Il me l'a caché...

— Il a fait la connaissance de ma femme, de mes enfants. J'en ai deux, des fillettes toutes les deux... Et si j'allais voir au magasin ce qu'il fabrique là-bas ?

— Il reviendra ! s'exclama avec insouciance la maîtresse de maison. Reposez-vous

— Est-ce qu'on peut visiter la maison ? C'est intéressant de voir comment vous vivez.

— Oh, je vous en prie, dit cordialement Maria, contente d'avoir de quoi se vanter. Là c'est le salon, vous l'avez déjà vu. Et là-bas, dit-elle en ouvrant la porte de la chambre voisine, c'est notre chambre à coucher.

— C'est beau, c'est beau, vantait l'hôte et ses louanges plaisaient à Maria. Là aussi il y a des tapis. Et vous en avez des

horloges ! s'étonna-t-il en examinant les horloges suspendues l'une à côté de l'autre au-dessus de la tête du lit.

— Ce sont toutes des primes, dit Maria en se troublant sans raison. On m'en a donné deux au bureau et Pétro en a reçu deux aussi. Et les camarades se sont cotisés et en ont offert une à l'occasion d'un anniversaire. On ne pouvait pas refuser, n'est-ce pas ? Ils auraient pu se vexer.

— Ce n'est pas bien de refuser, acquiesça l'hôte en fouillant la chambre à coucher d'un regard scrutateur et en y remarquant tout d'un seul coup.

Maria servit à la hâte, mais son mari ne venait toujours pas. Et la femme commença à s'irriter : il a amené un hôte et lui est parti chercher ailleurs, lui, il a déjà trouvé une compagnie : le cochon trouvera toujours de la boue. Elle avait bien une bouteille cachée pour une occasion inattendue et maintenant n'était-ce pas justement le cas ? Nous n'allons pas t'attendre, Pétro, peut-être te ressaisiras-tu ?

Et après avoir déjà bu une goutte avec l'hôte, Maria partit brusquement d'un éclat de rire. Elle ne pouvait s'arrêter de rire et en avait même honte. Lui la regardait stupéfait.

— Vous ne me croirez pas si je vous dis la vérité, parvint-elle à dire. Vous savez ce que j'ai pensé quand je suis entrée dans la maison et quand je vous ai vu sur le canapé ?

— Qu'est-ce que vous avez pensé ? demanda-t-il. Maintenant qu'ils avaient un peu causé, qu'ils avaient fait plus ample connaissance, l'hôte lui paraissait même sympathique et n'avait plus l'air si éveillé.

Elle éclata de rire de nouveau, puis finit par avouer :

— N'est-ce pas un voleur, me dis-je, qui a pénétré dans la maison.

— Bien sûr, acquiesça calmement l'hôte, toutes sortes de pensées peuvent passer par la tête. Et si moi, par exemple, j'entrais chez moi et je trouvais un étranger ? Je penserais aussi qu'on voulait me cambrioler !... Mais qu'est-ce qu'il peut bien faire ce Pétro ? Il a dit qu'il en avait pour une minute et il ne vient toujours pas.

— Cette semaine on ne parle que de cambrioleurs dans notre cité. Vous savez, samedi dernier, ils ont dévalisé un appartement ; les maîtres de maison n'étaient pas chez eux, ils étaient au travail et les enfants étaient à l'école. Ils n'ont pas tout pris, non, ils n'ont emporté que ce qu'il y avait de plus cher, ce qu'on pouvait facilement sortir de l'appartement.

— Et on n'a arrêté personne ?

— Pensez-vous ! Aucune trace, et la milice non plus n'a pu rien faire. Ils ont volé une fourrure de femme en mouton doré qu'on venait d'acheter. Et le salaire aussi : il était dans l'armoire à côté de la fourrure. Ils ont encore pris des souliers vernis tout neufs, une montre... Et tout a disparu sans laisser de traces !

L'hôte écoutait avec intérêt, et ses yeux perçants jouaient avec une légère gaieté. Ils burent encore un verre et Maria, ayant tout à fait oublié sa maladie, commença à se plaindre de son mari Pétro. Pétro, à ce qu'elle disait, n'était pas un maître de maison et ne le serait plus jamais. Chez eux, chez les Proudyou, toute la famille était pareille de père en fils.

— Pétro est d'une nature large, opinait du bonnet l'hôte, il aime divertir la compagnie.

— Et les autres ? se plaignait Maria. Les autres aiment divertir la compagnie, mais n'oublient pas leur intérêt non plus. Si le camion est à ta disposition, alors pourquoi rentrer à la maison à vide ? Ou ne pas gagner un peu d'argent ? Et Pétro ? Il conduit un passager, mais refuse de prendre de l'argent. Il dit qu'il a honte d'en prendre. Ou s'il transporte du bois pour les voisins, il refuse aussi d'être payé. Alors il arrive que les gens me l'apportent, parce qu'ils savent le caractère de Pétro. J'ai du mal avec lui, oh, j'ai du mal !

— Le mari doit comprendre la femme, dit l'hôte. Si j'avais une maîtresse de maison comme vous, que pourrais-je désirer de plus ? Je ne voudrais rien de meilleur.

— Toute notre famille est laborieuse, se troubla Maria à la suite d'une telle éloge. On ne prend pas de la maison, mais on apporte à la maison. Et personne ne nous a jamais dit

avares. S'il faut prêter à quelqu'un, on prête. Mais seulement rendez-le !

— Pétro a une femme bien, vanta de nouveau l'hôte, quand ils eurent déjà bu un troisième. Il doit respecter son bonheur. Il est à l'abri derrière vous comme derrière une muraille de pierre !

— Lui, respecter ? Vous pouvez toujours y aller, se renfrogna Maria. Que peut-il avoir de plus cher que sa propre femme ? Et elle avoua inopinément : Ça fait longtemps que j'aurais divorcé d'avec lui, mais j'ai honte. Et je me dis : qu'est-ce qu'il pourra faire tout seul ? Il sera perdu avec un caractère pareil !

L'hôte écoutait ses plaintes, mais d'une façon quelque peu distraite, comme s'il était sur des épines. Tantôt il jetait des regards par la fenêtre, tantôt il prêtait l'oreille aux sons qui venaient de la rue.

— Pétro est derrière vous comme derrière une montagne, répéta-t-il enfin. Et il ajouta : Vous pouvez le croire ou non, mais je le dirai... Même si Pétro est mon ami, je le dirai... Si je n'avais pas une femme et deux fillettes, je ne souhaiterais jamais avoir une meilleure femme que vous. Que peut-on désirer de plus ?

— Vous voyez bien ! dit Maria en éprouvant de plus en plus de sympathie pour cet homme sensé, et plein de pitié subite pour elle-même. Et elle répéta : Vous voyez bien !

— Une fois que le pot de famille se casse, on ne peut plus le recoller, dit l'hôte et il se mit à manger de la poule bouillie. Je lui parlerai, je lui donnerai un bon conseil.

— Ça ne sert à rien de lui donner des conseils. L'homme est né et mourra le même. Jugez vous-même. Il vous a fait venir chez lui, vous a abandonné à votre sort et est parti, et il a déjà trouvé une joyeuse compagnie. Vous croyez qu'on lui paie à boire ? Pas du tout. C'est lui qui paie à boire, parce qu'il ne se laissera jamais tenter par le bien d'autrui, il a la mauvaise habitude de fouiller dans sa poche le premier. Si je n'étais pas venue plus tôt à la maison et n'avais pas préparé quelque chose, vous seriez assis là sur le canapé et regarderiez l'album.

— Je regarderais l'album, acquiesça l'hôte en versant le reste de vodka dans son verre et en le buvant d'un trait. Mais je ne lui en veux pas. Pétro a toujours été ainsi.

— Mais est-ce que ça me soulage, moi ? prononça-t-elle avec douleur, ressentant de la gratitude pour cet homme qui la comprenait et la plaignait. Tiens, un ami, et il ne le défendait pas, il s'était rangé de son côté.

— Bien sûr que non, acquiesça-t-il en regardant Maria avec des yeux perçants.

Ce regard la troubla. Pétro ne la regardait jamais ainsi, si ce n'était dans sa jeunesse, quand il lui faisait la cour. C'était peut-être pour cela qu'ils n'avaient pas d'enfants : parce qu'il se comportait envers elle avec indifférence, sans amour. Ce qui l'intéressait seulement c'était manger ou dormir et les camarades qui lui masquaient le jour. Et celui-là, c'était même étrange, il était d'une grande délicatesse : il l'avait réconfortée et avait causé sincèrement avec elle.

Ils étaient attablés l'un à côté de l'autre et, Dieu sait comment cela se produisit, l'hôte toucha par hasard son épaule. Il la toucha par hasard, mais ne retira pas sa main, la garda sur son épaule et cet attouchement ne fâcha pas Maria, non, peut-être parce qu'elle était éméchée ?

— Si je n'avais pas une femme et des enfants, dit de nouveau l'hôte, quel bonheur souhaiterais-je encore si ce n'est vous ?

— Ne dites pas de bêtises ! riait gaiement Maria en ressentant sa main sur son épaule.

— Ce qui est au fond du cœur est dans les pensées aussi, répondit l'hôte et ses yeux noirs étaient pleins de feu et ce feu troublait Maria comme dans sa jeunesse.

— Chacun doit se tenir à sa famille.

— On ne peut pas ordonner au cœur, dit-il comme s'il n'avait pas entendu. Et, se soulevant à demi, il se pencha vers Maria et déposa un baiser sur sa joue, tout près de l'oreille, là où ondulait une mèche de ses cheveux châtain clair. Il l'embrassa et s'écarta. Ils se regardaient dans les yeux. Maria

regardait heureuse, avec un semblant de reproche et lui avec des yeux perçants, fixement.

— Aïe-aïe-aïe, ce n'est pas bien, ce que vous faites ! riait-elle d'un air encourageant. Et vous dites encore que vous êtes un ami !

— Et lui, c'est bien ce qu'il a fait : il est parti et a disparu ?

— Vous êtes un homme léger !

— J'ai toujours de la chance, c'est vrai, acquiesça l'hôte.

Et il semblait vouloir l'embrasser de nouveau, mais Maria recula en un clin d'œil. Elle recula parce qu'elle avait entendu dans la cour la voix de Pétro ; il parlait à quelqu'un. Elle regarda par la fenêtre : Pétro était près de la porte cochère et échangeait quelques mots avec une voisine à travers la route.

— Oh, l'objet perdu est retrouvé, dit-elle d'un air mécontent. Mais pourquoi il a les mains vides ?

— Je vais à sa rencontre, dit l'hôte à la hâte et il disparut rapidement derrière le seuil de la porte comme s'il avait été emporté par le vent.

Maria remit ses cheveux en ordre devant la glace. Tiens, comme tout s'était passé étrangement aujourd'hui : si elle n'était pas tombée malade, elle serait restée toute la journée au bureau et n'aurait pas fait la connaissance d'un homme intéressant. Du doigt, elle se toucha la joue, où elle ressentait toujours le baiser inattendu, sourit d'un air coupable et revint vers la fenêtre.

Au même instant, l'hôte s'approcha de Pétro et ils se mirent à parler de quelque chose. L'hôte semblait demander et Pétro répondait et il montra même deux fois quelque chose de la main le long de la rue. Puis l'hôte sortit par la porte cochère et disparut aussitôt derrière les cerisiers, et Pétro continua à parler avec la voisine à travers la route.

— Je suis fatigué, dit le mari avec un long soupir en entrant dans la maison. J'ai rentré le camion au garage et j'avais de la peine à sortir de la cabine, j'y serais bien resté. Il par-

courut des yeux la table garnie d'assiettes et demanda : Pourquoi tu n'es pas au bureau ? Quels invités reçois-tu ?

— Comment quels invités ? Les tiens, répondit Maria, prenant le ton sérieux du mari pour un ton badin.

— Comment les miens ? marmonna Pétro avec suspicion et un sourire illumina son visage débonnaire. Prenant un air de conspirateur, il jeta un coup d'œil dans la cuisine et dans la pièce contiguë : personne.

— Comme si vous vous n'étiez pas rencontrés, prononça Maria avec malice et du même ton badin dont semblait parler son mari. Vous étiez près de la porte cochère en train de parler. Où l'as-tu envoyé ?

— Qui donc ?

— Ton Mykola Vlaskévytch ? Il s'est fait passer pour ton ami, je l'ai trouvé dans la maison.

— Celui que j'ai rencontré près de la porte cochère ? demanda-t-il, stupéfait. Mais il s'est présenté comme gazier. Il a dit qu'il était venu vérifier le chauffe-eau et le fourneau !

— Un gazier ? Maria eut des fourmis dans le dos. Pétro plaisantait ou non, jouait-il la comédie ? Mais vous avez suivi ensemble des cours de chauffeur, souviens-toi. Et toi, tu as été chez lui il n'y a pas longtemps, tu as fait la connaissance de sa femme. Ils ont deux fillettes ! Elle s'approcha de la fenêtre pour voir si l'hôte ne reviendrait pas. Non, il ne revenait pas. Et il connaît bien ton caractère.

— Raconte tout dans l'ordre, ordonna le mari, quels invités tu reçois quand ton mari est en voyage, qui tu régales en plein jour.

— Mais n'as-tu pas couru au magasin pour acheter une bouteille ? Oh, mon Dieu, mais qu'est-ce qui m'arrive ?

Elle ne savait où donner de la tête. Non, Pétro n'avait pas l'air de plaisanter. Alors... Et elle lui raconta ce qui lui était arrivé au travail, comment elle était allée à la maison. La porte de la véranda était ouverte et l'inconnu était assis comme ça sur le canapé, regardait l'album de famille. Il avait raconté comment il s'était trouvé dans la maison : bien sûr, avec Pétro

qui, disait-il, venait de partir au magasin. Puis ils s'étaient assis à table : puisque c'était un invité, alors pourquoi ne pas lui donner à manger, puisque Pétro, lui, tardait à revenir du magasin.

— J'étais en voyage, en voyage, et non pas au magasin ! s'écria le mari.

Il prit l'album de famille, le feuilleta : toutes les photos étaient en place. Il examina la porte, les serrures. Il prit les clés de Maria, les examina, puis les siennes. Dans l'armoire, tous les objets de valeur pendaient comme avant. L'argent et le livret de caisse d'épargne, cachés dans le matelas, étaient en place.

— J'y suis, finit par dire Pétro. Il est entré dans l'appartement avant toi et n'a pas eu le temps de voler quoi que ce soit... Tu as pris un voleur pour mon ami, tu l'as régélé !

— Si poli, qui aurait pu croire ! se disculpait Maria. Pourtant, elle ne savait pas pourquoi, mais même maintenant elle n'avait pas peur. Dans son for intérieur elle ne croyait pas qu'elle avait pris un voleur en flagrant délit, n'admettait pas sérieusement l'idée même que quelque chose de mal aurait pu lui arriver. Il était assis sur le canapé et attendait !

— Mais quand est-ce que tu enlèveras les restes de la table ? se mit soudain à crier son mari furieux.

Maria desservit la table d'un air coupable, presque en courant.

— Alors, voilà, dit Pétro. Je vais changer les serrures... parce qu'il peut revenir encore une fois... Je vais changer les serrures et toi va à la milice, tu le signaleras, qu'ils le cherchent. Décris-le de façon qu'on le reconnaisse et qu'on l'arrête même au bout du monde.

Elle sembla apercevoir une petite lueur dans ses yeux plissés. Ou n'était-ce qu'une impression ? Maria s'en alla, sortit dans la rue et observait chaque passant avec suspicion. Elle brûlait de rencontrer des connaissances et de leur raconter l'incident qui venait de lui arriver, mais quelque chose la retenait. Et elle ne savait pas quoi au juste.

Elle regarda tout autour du magasin et dans le magasin, se rendit dans un autre. Et plus elle avançait, plus elle se demandait s'il fallait aller à la milice ou non. Comme si elle ne croyait pas que cela lui était arrivé pour de bon. Comme s'il lui semblait qu'elle voulait dire des mensonges, des calomnies contre quelqu'un et ce quelqu'un ne pouvait même pas se défendre contre ses mensonges. Bien sûr, on racontait dans leur ville que des voleurs avaient fait leur apparition, qu'il y avait déjà un ou deux appartements cambriolés, mais... Mais c'est qu'elle n'avait pas du tout pris son hôte en flagrant délit ! Il était assis, attendait. Et comme il riait gaiement ! Il invectivait Pétro parce qu'il le méritait bien... Bien sûr, il avait plu à Maria et elle aussi, semblait-il, lui avait tapé dans l'œil. Et elle se rappela si vivement ses paroles comme quoi on ne pouvait pas ordonner au cœur et ressentit de nouveau le baiser sur la joue... Et Maria sourit un peu. Bien sûr, elle sourit, car on n'avait jamais vu ça : qu'un voleur pénètre dans une maison et, au lieu de voler, se mette à embrasser la maîtresse de maison !

Elle s'arrêta non loin du poste de milice du district : qu'allait-elle raconter ? Quand d'autres avaient été cambriolés, cela valait bien la peine d'y aller, mais à elle on n'avait absolument rien pris. Et si elle disait qu'on ne lui avait rien pris, on la tournerait en ridicule ! Et si on apprenait encore qu'elle l'avait fait asseoir, l'avait régalé... Et les jambes elles-mêmes éloignèrent la femme du poste de milice, et de la tentation. Elle se sentait comme si elle allait calomnier quelqu'un pour de bon.

Elle marchait sous des érables fleuris de feuilles jaunies et dans sa mémoire involontairement retentissaient, d'une manière importune des paroles qui la réchauffaient agréablement. Comment avait-il dit ? Ah, s'il n'avait pas une femme et deux enfants, il ne souhaiterait jamais une meilleure femme, que pouvait-il désirer de plus.

Si Pétro avait entendu, il apprendrait à respecter sa petite femme !

Elle se rendait compte qu'ils devaient peut-être prendre des précautions : ils laissaient la maison toute la journée sans surveillance et elle travaillait dans un bureau de comptabilité. Mais elle n'avait pas peur. Elle se disait même : « Et si je l'ai rééduqué ? Il m'a vue et s'est aussitôt rééduqué, il ne volera plus personne, parce qu'il ne nous a rien volé non plus. Il m'a vue et c'est devenu un homme parfait, voilà ! Et il le restera toujours ! »

Chaque feuille morte semblait chanter sous ses pas et tout alentour — les jardins au déclin du jour, les maisons, les gens — exhalaient la chaleur et la douceur. Et, sans trop savoir pourquoi, Maria se rassurait qu'aujourd'hui on ne l'avait pas trompée, qu'aujourd'hui on s'était conduit avec elle avec beaucoup de sincérité et de cordialité et elle aussi devait remercier cordialement. Même si Pétro soupçonnait quelque chose, il ne pouvait pas connaître cet homme et par ouï-dire toutes sortes de pensées pouvaient passer par la tête.

Et si c'était vraiment l'ami de Pétro ? Peut-être avaient-ils convenu de se moquer d'elle ? Et elle se rappela la petite lueur malicieuse dans les yeux de son mari quand elle était déjà sur le point de partir à la milice.

Et soudain, de la fenêtre d'un autobus qui passait apparut devant elle le visage de l'hôte d'aujourd'hui : un visage basané, souriant largement, des dents d'une blancheur éclatante, et des sourcils en arcs pointus.

Il lui faisait signe de la main et lui disait probablement quelque chose, mais pouvait-on comprendre, pouvait-on entendre ? Et, le regardant, sympathique et gai, pendant cet instant si court, Maria lui répondit par un sourire involontaire et agita le bras aussi et fit un pas en avant à la suite de l'autobus dans un léger élan de tout son corps.

L'autobus passa et elle resta sur la route, le suivant du regard et un sourire involontaire tremblait sur ses lèvres, tremblait et ne disparaissait pas.

Et quand elle se mit en marche, elle ne doutait plus du tout que Pétro s'était ri d'elle. Oui, il s'était ri, parce qu'il

était capable de tout. L'essentiel pour lui c'était de se payer la tête de quelqu'un, pour raconter ensuite aux copains et rire les dents au vent comme des imbéciles.

Pourtant, elle se demandait pourquoi elle n'était pas fâchée contre son mari, pourquoi la colère n'étouffait pas l'humeur enivrante et troublante qui s'était de nouveau emparée d'elle après la rencontre subite avec l'autobus, après qu'elle eût aperçu dans sa fenêtre le sourire heureux et en même temps attirant.

Elle ne se rappelait pas comment elle emprunta sa rue, comment la rue la conduisit à la maison. Elle regarda de la porte cochère : Pétro, sans même avoir changé d'habits après le voyage, recueilli et bourru, changeait la serrure de la porte de la véranda.

## L'AMOUR A UN SIÈCLE PAREIL..

On aurait dit que Zakrynytchié avait tout vu durant sa longue existence, mais cela...

Parlons d'abord de Kàtèryna Tchornomaz. Après l'école, elle essaya d'entrer dans un technicum où, comme on disait, on pouvait recevoir une formation de pharmacien. Kàtèryna ne fut pas admise au technicum, et la jeune fille, sans s'attrister du tout par l'échec, se mit à travailler au kolkhoze dans une ferme. Elle élevait des veaux comme ses propres enfants et bientôt son portrait figura au tableau d'honneur près du bureau de l'artel. En passant devant, Kàtèryna se clignait malicieusement de l'œil et disait en plaisantant :

— Eh bien, bonjour, Catherine Trois...

Ses yeux prunelle semblaient être capables de resplendir de bonté à tout instant. Elle avait hérité de ses parents un caractère si doux que, disait-on dans le village, on pouvait faire de Kàtèryna tout ce qu'on voulait. Et que celui qui l'épouserait aurait de la chance. Elle travaillait beaucoup, chantait bien,

était docile, pouvait compatir à la douleur d'autrui et trouver des paroles de consolation. Était-elle belle ? A première vue, ordinaire, mais si l'on regardait plus attentivement, elle avait cette beauté sereine et imperceptible dont est douée, disons, la fleur d'absynthe ou de thym des steppes.

Pétro Nastiouk habitait à la lisière du village et chaque matin, en se rendant à l'école, il passait chez son ami Grytsko Tchoubenko et après, à deux, ils venaient chercher Kâtèryna. Ils rentraient de l'école toujours ensemble : d'abord les deux garçons disaient au revoir à la jeune fille, ensuite Pétro disait au revoir à Grytsko et il regagnait seul la lisière du village.

Il en fut ainsi en huitième, en neuvième et en dixième. Tous les deux, et Nastiouk et Tchoubenko, devaient aimer Kâtèryna, mais ils ne l'avouaient pas : peut-être avaient-ils peur de briser leur amitié ? Ou se méfiaient-ils d'un refus ? Ils plaisaient tous les deux à la jeune fille et elle acceptait avec joie leurs assiduités discrètes.

Un jour, après le bal de fin d'études, quand Kâtèryna travaillait déjà à la ferme et que son portrait figurait au tableau d'honneur, le bruit se repandit à Zakrynytchié que Kâtèryna allait se marier samedi.

— Mais avec qui ? cherchaient à savoir les plaisants. Avec Pétro ou avec Grytsko ? Ou peut-être avec les deux en même temps ?

Elle épousa Grytsko Tchoubenko, un garçon fougueux et leste comme de l'argent vivant. Il ressemblait tout entier à une énorme goutte d'argent vivant qui ne reste pas sur place, mais roule constamment tout en répandant un éclat aveuglant. Et son langage, rapide et vif, semblait miroiter aussi comme de l'argent vivant. Il avait un regard attentif et un sourire changeant qui faisait rayonner son visage.

Naturellement, Pétro Nastiouk aussi fut invité à la noce : des camarades pouvaient-ils se séparer, ne pas être ensemble à pareille occasion ? Pétro chantait et dansait probablement plus que tout le monde. Il jouait de l'accordéon ; un musicien invité le lui donnait de temps en temps. Et quand tout le monde avait

déjà assez chanté et dansé, Pétro Nastiouk, à l'étonnement des convives éméchés, grimpa sur un vieux poirier branchu et, assis sur une branche, joua avec beaucoup d'intimité la valse « Sur les monts de Mandchourie ». Les trois amis aimaient bien cette valse et, au bal de fin d'études, Pétro l'avait jouée trois fois à la demande de Katèryna qui dansait avec Grytsko.

Un mois ou deux après, Tchoubenko fut appelé sous les drapeaux et on l'envoya faire son service jusqu'en Taïmyr. Katèryna habita d'abord chez ses beaux-parents, mais elle devait s'ennuyer sans ses parents, car elle déménagea bientôt chez les siens, au foyer paternel. Et, quand il resta à Grytsko encore environ un an à servir, à Zakrynytchié eut lieu ce que le village n'avait probablement jamais vu au cours de sa longue existence : Katèryna alla vivre chez Pétro Nastiouk.

Chez le même Pétro Nastiouk qu'on n'avait pas appelé sous les drapeaux en raison de son état de santé : il avait le cœur malade ; il travaillait au kolkhoze comme chauffeur de camion : il transportait le fourrage, les betteraves, le blé ; celui qui, à la noce mémorable, avait grimpé sur un poirier et joué la valse « Sur les monts de Mandchourie », cette même valse qui troublait tellement les cœurs des trois amis...

Après sa démobilisation, Grytsko Tchoubenko retourna au village. Il ne se fit pas recruter, ne partit pas travailler avec un mandat du Komsomol (d'aucuns disaient qu'il n'avait rien d'autre à faire sinon à fuir à l'autre bout du monde), mais il regagna son logis. Au cours du dîner donné à l'occasion de son retour, on parla absolument de tout, mais ni son père ni sa mère ne soufflèrent mot à propos de Katèryna. Comme si la belle-fille n'avait jamais habité leur maison, comme si elle n'était pas allée vivre chez un autre, elle qui s'était mariée civilement au soviét rural avec leur fils et qui jusqu'à présent n'était pas divorcée. Ils se taisaient peut-être tout en pensant constamment à elle.

— Je me caserai comme ajusteur à la sucrerie, disait Grytsko. Entrer à l'institut ? Et quel est l'intérêt de ces instituts

maintenant ? Tu apprends pendant cinq ou six ans toutes sortes de sagesse et après tu gagnes moins qu'un ajusteur illettré. Je préfère être un ajusteur illettré. Je n'ai peur d'aucun travail pour avoir à fuir jusqu'à l'institut. N'est-ce pas, papa ?

Le soir, il se rendit au club où l'on dansait au son d'un pick-up. La bibliothécaire Frossia, une jeune fille basanée avec un grain de beauté au front, lui plut et il l'invita à un fox-trot. Quand la bibliothécaire se mit à danser, son visage devint sérieux et indifférent. Plissant les yeux, Grytsko demanda :

— Quels problèmes seront examinés à la prochaine session du Conseil de Sécurité ?

La bibliothécaire Frossia rejeta de côté sa petite tête bien coiffée et regarda sévèrement, même avec dédain.

— On écrit dans les journaux, poursuivait Grytsko, confiant, que les Américains vont quand même installer une base militaire sur l'île Diego Garcia. Ces sacrés impérialistes ! Et qu'est-ce qu'en pense l'opinion publique de notre village ?

— Vous me demandez ça à moi ? interrogea la bibliothécaire Frossia avec le même dédain.

— Oui, à vous.

— L'opinion publique s'occupe maintenant des pommes de terre et des betteraves à sucre.

— Et quel est le dernier roman qu'a écrit Simenon ? Et n'est-il pas possible de l'inviter à Zakrynytchié ?

— Pour quoi faire ? s'étonna la bibliothécaire Frossia.

— A une conférence de lecteurs consacrée à son œuvre.

La bibliothécaire Frossia se mit alors à rire, devenant gaie et plus douce. Le grain de beauté sur son front se fit en cet instant si attirant que Grytsko Tchoubenko dit :

— Vous êtes une vraie star indienne et ce n'est que par hasard que vous vous êtes trouvée à Zakrynytchié, que vous avez resplendi sur notre horizon terne.

— Par hasard ? riait la bibliothécaire Frossia.

— Dites, demanda Grytsko quand ils dansaient déjà la dernière danse, vous avez un soupirent ?

— Qui ? La jeune fille fronça ses sourcils minces, prenant ce mot pour un mot indécent et injurieux.

— Donc, vous n'en avez pas, conclut Grytsko Tchoubenko. Alors, je vous raccompagne. C'est d'accord ?

— C'est à l'armée que vous avez appris à lancer des attaques si rapides ? plaisantait la jeune fille à qui, à sa grande surprise, Grytsko plaisait de plus en plus.

— Oui. A défaut de grenade, on y va à la baïonnette.

— Que voulez-vous dire ?

— Non, rien, c'est du jargon militaire.

Dehors il y avait une odeur de feuillage flétri et la terre exhalait la fraîcheur. Les étoiles pures brillaient dans l'espace céleste serein au-dessus de Zakrynytchié. Grytsko Tchoubenko prit la bibliothécaire Frossia par le coude et, chose curieuse, elle ne s'y opposa pas.

— Que pensez-vous des problèmes écologiques ? demanda Grytsko en faisant un geste de la main comme pour montrer ces problèmes dans l'espace environnant.

— Comme tout le monde, répondit Frossia après avoir calmement suivi le geste de sa main.

— Dites, ne pourriez-vous pas m'épouser ? demanda avec fermeté Grytsko Tchoubenko et, s'étant planté devant la jeune fille, il lui posa les mains sur les épaules.

La bibliothécaire Frossia redevint capable de s'étonner :

— Mais nous ne nous connaissons presque pas !

— Nous avons dansé aujourd'hui toute la soirée, objecta Grytsko avec assurance et il l'embrassa sur la joue. Le baiser ne fut pas long, car la jeune fille recula.

— Est-il permis d'agir ainsi ? Une indignation feinte retentit dans sa voix. Il y a des gens dans la rue et vous...

— Pourquoi pas ? Au siècle de la révolution sexuelle c'est permis.

— Je ne connais pas de révolution pareille, dit la bibliothécaire Frossia.

— Dans les pays de l'Occident bourgeois elle est à son plus haut degré de développement.

— Je ne connais que la révolution scientifique et technique, elle s'appelle R. S. T. Et ici vous n'êtes pas en Occident, mais à Zakrynytchié.

— Nous sommes en retard, prononça Grytsko Tchoubenko avec amertume. On peut vieillir comme ça irrémédiablement.

— On ne vieillira pas, objecta la bibliothécaire Frossia qui semblait avoir retrouvé sa bonne humeur. Et vous, vous vous êtes peut-être engagé comme révolutionnaire ?

— Combattant ardent, confirma Grytsko. C'est l'œuvre de toute ma vie.

— Soit ! dit la jeune fille quand ils se furent arrêtés près de sa maison. Mais seulement à quoi bon embrasser si vous avez une femme ? Divorcez d'abord et ensuite embrassez.

Et elle entra rapidement dans la maison. Grytsko Tchoubenko prit une cigarette, l'alluma et dit :

— Pièces de musée. Ignorantes.

Ce n'est que le lendemain qu'il rencontra Pétro Nastiouk : celui-ci revenait du magasin avec de la peinture dans des boîtes en fer-blanc qui tiraient sur son filet. Grytsko, lui, allait au magasin pour y acheter des cigarettes et des allumettes.

— Bonjour ! le salua Tchoubenko avec joie et il serra fortement la main qui lui était tendue.

— Bonjour, répondit mollement à ce serrement Pétro Nastiouk. Et un sourire confus passa sur ses lèvres. Il voulut l'effacer, mais ce sourire ne l'écoutait pas, ne s'éteignait pas.

— Tu ne sais donc pas que je suis revenu du service ? Pourquoi ne passerais-tu pas boire un verre ? Ou nous ne sommes plus des amis, hein ?

— Si, répondit Pétro Nastiouk après un instant d'hésitation.

— Eh bien alors ? On a pas mal de choses à se dire. Au siècle de la révolution scientifique et technique qui s'appelle R. S. T. on n'a pas le droit de se replier sur soi-même, de s'isoler l'un de l'autre, de rester comme des coqs sur leurs perchoirs.

Nastiouk l'observait avec méfiance, comme s'il ne croyait pas à quelque chose...

— J'en ai plein le dos des réparations à la maison : j'ai peint les portes et maintenant je m'occupe du plancher. Et pourquoi ne pas passer ? Si, je viendrai faire un tour. Où est-ce que tu as fait ton service ? s'intéressa-t-il avec une mine maussade et maladive.

— J'ai servi dans les rangs, dit Tchoubenko en clignant de l'œil. J'ai défendu la paix et le travail, ainsi que le sommeil. T'as compris ?

— Bien sûr, que je comprends, répondit tristement Nastiouk. Il ne croyait toujours pas que son ami était content de le voir. Et il semblait attendre quelque chose d'imprévu. Maintenant tu vas te mettre à l'œuvre ? Il y a assez de travail au kolkhoze.

— J'irai à l'usine. Je ne sais pas pourquoi, mais je préfère travailler parmi les ouvriers.

— Enfin, c'est ton affaire, mais on dit que les ouvriers aussi tirent leur origine de la paysannerie.

— Bien aise de vous voir, Tchoubenko salua la bibliothécaire Frossia qui s'approchait du magasin. Où est-ce que je pourrai vous rencontrer ce soir ?

— A la bibliothèque, répondit la jeune fille en passant. Elle était vêtue d'un veston et d'un pantalon de couleur rose et tenait à la main un œillet d'Inde à trois fleurs.

— C'est entendu, conclut gaiement Tchoubenko en la suivant d'un regard admiratif. Et, devenant brusquement sérieux, il demanda à Nastiouk :

— Elle est sympa, hein ?

— Elle est belle, acquiesça l'autre avec une légère tristesse dans la voix.

— Je l'ai prise à l'abordage du premier coup.

— Et pourquoi pas, sourit Nastiouk d'un air confus. Je m'en vais, il y a la réparation qui m'attend.

— Va, consentit Grytsko. Et il lui demanda avec la même gaieté et la même vivacité : Comment va Katèryna ?

— Elle s'occupe des vaches. C'est une trayeuse d'élite qui n'a pas sa pareille.

Et il voulait poursuivre son chemin tâchant de ne pas regarder Grytsko, mais celui-ci l'arrêta par une question :

— Tu dis la vérité ?

— Et pourquoi mentirais-je ? se vexa Nastiouk et ses joues se colorèrent d'une rougeur malade.

— Alors c'est bien, se réjouit Tchoubenko. Dis-lui que je m'ennuie sans elle, qu'il y a longtemps qu'on ne s'est pas vus.

— Je lui dirai, promet Pétro sans envie particulière.

— Et fais-lui mes amitiés, tu entends ? Mes grandes amitiés. Tu n'oublieras pas ?

— Pourquoi est-ce que je dois oublier ? répondit Nastiouk en se fâchant de plus en plus.

— Bon, alors va, car la réparation ne peut pas attendre.

— Ne me commande pas, ne commande pas, dit-il tout bas pour que Grytsko ne l'entendît pas. Voyez-vous ça, dis la vérité... fais-lui mes amitiés... va. Ici ce n'est pas l'armée et tu n'es pas le commandant...

Quant à Tchoubenko, il était déjà entré au magasin et demanda à la vendeuse âgée en blouse blanche :

— Madame Maria, vous avez des « Chesterfield » ? Et, ayant saisi son regard hébété, il expliqua : Il y a des cigarettes de classe internationale qui s'appellent comme ça.

— Il y a des « Chakhtiorskié » et quelques paquets de « Priboï ».

— C'est pas fameux, soupira Tchoubenko. Donnez alors des « Chakhtiorskié », dix paquets.

— Vous ne pouviez pas le dire tout de suite ? marmonna la vendeuse. Au lieu de...

— Bien sûr, dit Grytsko sur un ton conciliateur, le service chez nous n'est pas encore à la hauteur. Mais nous aussi, nous parviendrons bientôt à des standards de classe. C'est pourquoi ne vous fâchez pas. Il jeta un léger regard circulaire sur les marchandises : des seaux, des casseroles, des boîtes de conserves, des livres, du jersey, du linge, de la parfumerie... L'homme

est pour l'homme un ami, un camarade et un frère et non pas un vendeur et un acheteur, non pas un consommateur et un observateur.

Ayant fourré les « Chakhtiorskié » dans ses poches, il salua fièrement et sortit du magasin de village.

— Alors, comment va notre R. S. T. ? demanda Tchoubenko en passant le soir chez la bibliothécaire Frossia. Elle se développe ? Il n'y a pas d'excès ? L'essentiel dans cette affaire, c'est de ne pas céder les positions conquises.

— Elle se développe, se développe, dit la jeune fille sur un ton nonchalant et tranquillisant en donnant des livres et en les enregistrant sur des cartes.

— Et encore repoussez toutes sortes de pleurnichards. Vous m'avez compris ? Et les renégats aussi.

— On les repousse...

— Et quant aux renégats politiques ? Ils vivent tranquillement ? Et il ajouta résolument : Il ne faut pas leur laisser un instant de répit !

Quand ils ne restèrent que tous les deux dans la bibliothèque, Frossia le regarda... le regarda avec bonté, cordialement, en souriant. Ce regard ne troubla pas tellement Tchoubenko intérieurement, mais... mais il sembla demeurer court, oubliant du coup ce qu'il allait dire. Il s'approcha des rayons et se mit à regarder les livres. Puis il feuilleta la collection de journaux de district qui était sur la table et s'intéressa :

— C'est l'intelligentsia du village qui les lit ou même les simples kolkhoziens ?

— Il n'y a pas de simples chez nous, dit Frossia. Chez nous le rang ne compte pas.

— Et c'est juste, approuva Tchoubenko. A l'époque de la R. S. T. on ne peut pas faire autrement.

Il se mit à examiner les photos sur le mur, où figuraient les mécanisateurs d'élite de la république, et demanda :

— Et pourquoi n'y a-t-il pas de cadres locaux ? Ils se reposent sur les lauriers des autres ? Et il s'adressa directement

à la bibliothécaire Frossia : Les travailleurs du front culturel ne doivent pas passer outre à cela non plus.

— Vous êtes drôle, dit la jeune fille. Et moi je ne savais même pas que vous étiez drôle.

— Je suis sérieux, objecta Tchoubenko. Seulement vous ne m'avez pas répondu à une question.

— A laquelle ? La jeune fille le regardait avec douceur et condescendance à la fois.

— A celle que je vous ai posée hier soir.

— Je ne me rappelle pas.

— Je vais vous la rappeler si vous voulez. Ne désirez-vous pas m'épouser ?

La bibliothécaire Frossia eut un rire étouffé. Ses dents blanches brillaient comme si elles étaient couvertes d'une mince feuille de métal. Grytsko Tchoubenko attendit patiemment qu'elle s'arrêtât de rire et dit :

— Est-ce que vous aimez les assiduités, les longs rendez-vous, les soupirs, etc. ? Mais c'est que l'époque n'est pas la même ! Il faut aimer d'une manière pratique, raisonnablement, sans perdre inutilement le temps et l'énergie. Vous, par exemple, vous me plaisez sérieusement. Et je vous plais probablement aussi, n'est-ce pas ? Mais, en raison des anciens préjugés, vous n'osez pas me le dire carrément et franchement... Est-ce que je vous plais ?

— Et pourquoi pas ? La jeune fille continuait à sourire avec douceur. Vous me plaisez... Vous êtes drôle !...

— Vous l'avez avoué et c'est très bien ! Il faut rompre résolument avec les préjugés. Et maintenant répondez aussi carrément à ma question précédente !

— A laquelle ? rusait la bibliothécaire Frossia.

— Consentez-vous à m'épouser ?

— Mais je ne peux pas épouser un homme marié !

— C'est votre réponse ?

— Oui, dit-elle avec un visage sérieux.

— J'ai compris votre allusion.

— Quelle allusion ? s'étonna la bibliothécaire Frossia. J'ai

répondu carrément, sans allusions. Ce genre de flirt n'est pas de mon goût. Cherchez au village une fille à qui cela plaira.

— Nous trancherons ce nœud gordien, promet Tchoubenko et il sortit d'un pas ferme de la bibliothèque.

Ce n'est que le lendemain qu'il fit son apparition à la ferme laitière et d'élevage. Il arriva juste au moment de la traite de midi. Ayant rencontré le zootechnicien qui était d'une humeur maussade, Grytsko Tchoubenko lui barra le chemin et, s'approchant de lui, il lui dit à l'oreille d'un air de conspirateur :

— Vous savez, les gens maussades vivent moins longtemps que les gens gais. Ce sont les savants américains qui l'ont récemment prouvé.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda le zootechnicien qui maintenant n'était pas du tout d'humeur à plaisanter.

— D'ailleurs, vous feriez bien de me féliciter, de faire preuve de délicatesse ordinaire.

— A quelle occasion ?

— A l'occasion de ma démobilisation.

— Je te félicite, dit le zootechnicien d'un air sombre. Et il s'écarta en contournant Tchoubenko.

— A propos, l'arrêta Grytsko, dites-moi tout à fait confidentiellement où se trouve maintenant Kâtèryna Tchoubenko.

— Dans la vacherie là-bas, montra-t-il de la main et il s'en alla l'air fatigué.

Ayant aperçu Grytsko qui s'approchait d'elle, Kâtèryna resta figée près d'une vache pie. Les yeux prunelle de la femme s'immobilisèrent comme deux petits oiseaux pris au filet, qui semblaient maintenant tressaillir de peur sous les petites branches raides de ses sourcils noirs. Et plus Grytsko approchait en marchant doucement sur la fane éparpillée et la paille, plus Kâtèryna devenait immobile.

— Eh bien, bonjour, Catherine Trois, la salua-t-il comme il avait l'habitude de la saluer encore à l'école. Tu m'as reconnu ?

— Oui, répondit la femme fugitive.

— Moi aussi je t'ai reconnue ! s'exclama Tchoubenko avec joie. Bien que tu sois devenue plus belle, plus appétissante, mais je t'ai reconnue !

Katèryna semblait en effet être en beauté, apparaissant maintenant devant Grytsko comme une femme mûre et florissante et il l'examinait tout entière avec un sourire heureux. Et elle aussi, s'étant un peu ressaisie, lui répondit par un faible sourire.

— Les travailleuses de choc s'épanouissent dans notre kolkhoze, il n'y a pas à dire !

— Pourquoi es-tu venu ? demanda Katèryna, une fois revenue de sa surprise. Me voir ? Les gens nous regardent.

— Qu'ils regardent, lâcha Tchoubenko tout en continuant à l'admirer. Je ne trouble pas l'ordre public.

— Tu as reçu ma lettre ? demanda Katèryna, heureuse de voir que les trayeuses se tenaient à une certaine distance et ne s'approchaient pas d'eux. Mais dans la lettre je t'ai tout écrit, pourquoi j'allais vivre chez Pétro...

— Elle est là ta lettre. Grytsko montra sa poche. Je l'ai apprise par cœur... Tu m'aimes, mais tu vas vivre chez Pétro, parce que lui est un homme sérieux, tandis que moi je suis un coureur.

— Pourquoi alors tu n'as pas répondu ?

— Et qu'est-ce que tu voulais que je réponde ? Je respecte la liberté des sentiments. Je ne suis vraiment pas, Katèryna, un maître de maison comme Pétro. Il a beaucoup plus de poigne que moi !

— Tu vois bien et tu comprends toi-même... Et si nous avions eu encore des enfants, alors ? Tu ne fais que des extravagances, et les enfants, il faut les nourrir, leur acheter toutes sortes de petits costumes, de petites bottines.

— Je respecte la liberté des sentiments, répéta Tchoubenko, et c'est pourquoi je justifie ton acte.

— Tu justifies ? Elle n'en revenait pas et une légère note d'offense sonna même dans sa voix.

— Bien sûr, en Occident, par exemple, la révolution sexuelle

bat son plein, alors pourquoi devons-nous rester en arrière ? Et elle a aussi des récidives à Zakrynytchié, n'est-ce pas ? Raconte comment tu vis.

— Je travaille, répondit brièvement Katèryna. Et elle regarda Grytsko avec un regret non dissimulé.

— Tu as écrit que tu m'aimais, mais que tu allais vivre chez Pétro. Tu m'aimes encore ou pas ?...

— Celui-là, alors, il ne fait que des extravagances ! dit Katèryna avec amertume et dépit.

— Je parle sérieusement, prononça Tchoubenko tout à fait sérieusement. Ou tu ne m'aimes plus depuis longtemps ? Je n'ai pas peur de voir les choses en face, avoue.

— Mon Dieu ! soupira-t-elle. Mais voilà déjà un an que je vis avec Pétro !

— Et après ? Il aurait pu te décevoir même en une semaine.

Elle regardait Grytsko comme si elle n'arrivait pas à croire qu'il avait surgi devant elle du passé tel qu'il était, sans avoir changé du tout.

— Et à part ça, ajouta-t-il, nous n'avons pas encore divorcé, nous sommes mariés. Or, tu es ma femme légitime. Or, ma femme légitime vit avec un autre.

— Va, on commence déjà à nous regarder. Pourquoi es-tu venu ici ?

— Pour tirer au clair nos rapports.

— Mais nos rapports sont tirés au clair depuis longtemps ! s'écria-t-elle.

— Tu sais pourquoi je suis venu ici ? Pour parler du divorce. Je me suis épris d'une star, mais elle ne veut absolument pas avoir affaire à un homme marié. Mais en t'écoutant j'ai changé d'avis. Tu crois que je ne t'aime plus ? Je t'aime, mais je respecte la liberté des sentiments d'autrui.

— Allez, va, mais va donc, suppliait-elle. Tu aurais pu trouver un autre endroit pour parler et non pas dans une vacherie !

— Et pourquoi est-ce que je dois me cacher dans des coins sombres ? Je suis franc et ma vie est franche... J'ai l'impression

que tu as du mal à vivre avec Pétro et lui avec toi... J'ai l'impression que tu regrettes...

— Tu lui craches à la figure et lui, comme si de rien n'était... Ou tu ne t'es pas encore assez moqué de moi, ri de moi ? Je suis fatiguée de ton caractère, laisse-moi tranquille.

— Je t'ai déjà laissée tranquille, mais voilà ce que je ferai. Je ne te donnerai pas mon consentement au divorce et je ne demanderai pas le divorce non plus. Pourquoi ? Parce que j'en finis avec la star ; elle n'excite pas ma fantaisie. Et je lutterai encore pour toi-même, pour ton propre bonheur !

— Comment tu lutteras encore ? demanda-t-elle avec détresse, reconnaissant dans chacune de ses phrases l'ancien Gryt-sko Tchoubenko, fougueux, brusque, obstiné.

— Tu verras bien. Les gens m'ont déjà raconté comment tu vis avec Pétro.

— Et comment ? Son regard se voila brusquement.

— Pas fameusement. Seulement qu'est-ce qui se passe ? Elle n'a pas perdu son affection pour moi, mais elle vit avec Pétro. Et moi non plus je n'ai pas perdu mon affection pour toi ! Alors pourquoi est-ce que je dois en rechercher d'autres en mariage ? Non, je lutterai !

— Mon Dieu ! Elle ne l'écoutait plus. Va-t-en d'ici, les gens nous regardent.

Tchoubenko s'en alla, la tête penchée. Katèryna se cacha derrière la vache pie et fondit en larmes. Elle s'accroupit et se mit à laver les pis chauds en pleurant tout bas.

— Je suis venu vous voir comme un honnête homme.

C'est ce que dit Tchoubenko à la bibliothécaire Frossia. Elle était assise, comme d'habitude, à une table et remplissait les cartes des lecteurs, de deux trayeuses. Quand les trayeuses firent leurs adieux et s'en allèrent, la jeune fille demanda :

— Comme un honnête homme ? Mais est-ce que quelque chose risquait de porter atteinte à votre honneur ?

— Il existe toujours une menace réelle à l'honneur, déclara Tchoubenko sur un ton doctoral. Seulement je n'accepterai ja-

mais d'être victime des circonstances, je sais comment soumettre n'importe quelles circonstances.

— Tiens, tiens. Et qu'est-ce qui a bien pu vous amener ici en tant qu'honnête homme ? L'amour de la littérature ?

— Dites. Tchoubenko ne répondit pas à sa question. Et si l'on passait à des relations amicales ?

— C'est-à-dire... se décontença la bibliothécaire Frossia qui ne sut quoi répondre.

— Qu'il y ait entre nous des relations amicales. Bonnes et simples.

— Et est-ce qu'il y en a eu d'autres entre nous ?

— Seulement répondez carrément : vous ai-je offert ma main et mon cœur ?

— Oui, prononça la jeune fille, ne comprenant encore pas où voulait en venir Tchoubenko.

— Et maintenant je retire ce que j'ai dit. J'annule la demande en mariage.

— C'est-à-dire ?... Son visage basané rougit d'offense. Expliquez-vous...

— Mon cœur appartient à une autre.

— Qu'est-ce que c'est que cette manière d'offrir son cœur à droite et à gauche ? demanda la bibliothécaire Frossia d'un air moqueur après avoir surmonté un instant de confusion. Aujourd'hui vous en affolez une et demain une autre. Un sourire malicieux passa sur ses lèvres avancées ironiquement.

— Je suis libre de mes sentiments.

— Des vôtres vous êtes libre, mais à quoi bon asservir ceux des autres, à quoi bon se divertir des sentiments des autres ?

— Je comprends votre situation, votre état d'esprit.

— Quelle situation ? demanda la bibliothécaire Frossia, étonnée, en lui coupant la parole. Je ne suis dans aucune situation !

— Et pourquoi pas ? Ne m'avez-vous pas proposé de divorcer d'abord avec ma femme légitime ?

— Moi ! Je vous ai proposé cela ? !

— Mais oui ! Vous m'avez proposé de divorcer et seulement après de vous faire la cour.

— Je vous ai proposé de me faire la cour ?

— Ecoutez, restons amis. Passons à des relations amicales.

— Vous resterez simplement abonné de notre bibliothèque.

— D'accord, j'accepte de me perdre parmi les masses peu cultivées. Parmi ceux qui lisent Rostyslav Sambouk, bien que moi-même je préfère Simenon. A propos, vous n'avez pas encore invité Simenon à Zakrynytchié ?

— J'essaierai d'entrer en contact par l'intermédiaire du département de la culture de district, dit-elle avec un sourire sans feinte.

— Eh bien, faites mes amitiés aux personnages littéraires. Ainsi qu'aux auteurs classiques pré-révolutionnaires et soviétiques.

Un chien à longs poils bondit hors de sa niche et, tirant sur sa chaîne et bavant, il se mit à aboyer contre Tchoubenko.

— Je comprends que je ne te plais pas, que tu ne peux pas cacher ta haine, mais il n'y a rien à faire... Aboie, puisque c'est pour cette fonction-là qu'on t'a attaché ici.

Après avoir parlé ainsi au chien, Tchoubenko se dirigea d'un pas assuré vers la maison.

Katèryna et Pétro soupaient. A la vue de Grytsko, ils semblèrent avoir avalé leurs langues. Ils pouvaient s'attendre à n'importe quel visiteur, mais à celui-là...

— Bon appétit, salua Tchoubenko. C'est bien de vous trouver ensemble.

— On vient à peine de franchir le seuil, répondit le maître de maison et, d'un geste subitement fâché, il envoya promener son assiette vide sur la table. Katèryna, les mains jointes comme en prière, avait le regard fixé sur la fenêtre obscure.

— Et moi, je suis venu vous parler, car de toute façon on sera obligé de parler, la discussion est inévitable.

— Eh bien, parlons, dit Pétro Nastiouk d'un air maussade et ses sourcils se rapprochèrent en tressaillant à la racine du

nez. Katèryna ne bougea même pas, ne sépara pas ses mains jointes comme en prière.

— Alors, voilà. Tchoubenko prit une chaise et la plaça au milieu de la chambre. Pourtant il ne s'assit pas, mais se tenait d'une main au dossier et de l'autre gesticulait. Alors, voilà. Commençons par le fait que Katèryna est ma femme et que je ne lui ai pas donné mon consentement au divorce. Et remarque, Pétro, pour être juste, elle ne l'a même pas demandé ! Or, qu'est-ce qu'il s'ensuit ? Il s'ensuit que tu vis avec ma femme !

Le maître de maison se taisait. Tchoubenko regarda Pétro pendant un certain moment avec des yeux perçants, cherchant à saisir son regard, mais celui-ci restait assis sans lever la tête.

— Maintenant continuons. Que font certaines personnes mal élevées dans certains villages ? Elles se cassent la figure, s'empoignent. Mais puisque je suis pour tous et pour chacun un ami, un camarade et un frère, je n'empoigne personne et je ne casse la figure à personne.

Le maître de maison, l'air morose, se taisait. Katèryna se mit à parler d'un ton suppliant :

— Grytsko, mais pourquoi es-tu venu ? Nous avons déjà parlé tous les deux.

— Nous avons parlé, mais nous ne nous sommes pas entendus... J'ai pris certains renseignements, je garde tout un dossier sur Pétro là-dedans, dit-il en se tapotant la tête. Il regrette, Katèryna, de s'être lié avec toi.

Nastiouk se leva de table et s'avança lourdement vers Tchoubenko.

— Où as-tu pris ça ? Tu me l'as entendu dire ?

— Je ne livrerai pas la source d'information ! Mais ne l'as-tu pas dit ? Tiens, avoue devant Katèryna !

— Ce n'est pas la peine d'avouer, je le vois bien, soupira la femme.

Nastiouk se voûta, flancha. Il avait un air pitoyable.

— Je l'ai peut-être bien dit à quelqu'un. Mais comment ne pas le dire si toi, Katèryna, tu es venue vivre chez moi sans

pour autant avoir oublié Grytsko ? Dès que quelque chose ne va pas, tu te souviens aussitôt de Grytsko. Il n'est pas aussi dur à la détente que moi. Il n'est pas taciturne, il n'est pas grincheux et il t'embrassait mieux. Alors, ce n'est peut-être pas moi qui regrette, mais toi, Katèryna, qui regrettes ? Et c'est moi qui dois m'en faire pour toi.

— Bon, coupa court Tchoubenko sur un ton autoritaire. Vous avez fait des bêtises tous les deux, vous avez agi déraisonnablement. Alors, cela doit-il continuer ? Mais pourquoi une tête est donnée à chacun de nous ? Elle est donnée, oui ou non, je vous demande ? Pourquoi ne réponds-tu pas, Katèryna ?

— Oui, finit-il par lui arracher.

— Et toi, Katèryna, n'as-tu pas dit à la ferme que tu n'as pas perdu ton affection pour moi ?

— Oh ! s'exclama-t-elle seulement.

— Alors, je vous demande ce qu'on va faire, résonnait la voix de Tchoubenko. Je vous appelle à être sincères dans vos sentiments, à vous affranchir de la fausse honte à l'égard de vous-mêmes et à l'égard des gens. Je vous appelle à être purs comme le cristal !

— Qu'est-ce que c'est que ces appels ? grommela Pétro d'un air fâché.

— Sinon nous ne corrigerons pas les fautes commises ! Donc, Katèryna, tu es ma femme et je t'emmène à la maison !

Les yeux de Tchoubenko brillaient et son visage resplendissait d'enthousiasme. Nastiouk se tenait désesparé devant lui : il n'arrivait pas à croire à la possibilité de ce qui se produisait.

— Comment est-ce que tu m'emmèneras ? demanda la femme.

— Tu iras toi-même. Et tout le monde s'en trouvera bien : moi avec toi et Pétro sans toi. Ma foi, il s'est trompé, ça arrive à tout le monde. Mais toi non plus tu n'as pas écouté ton cœur. J'ai bien dit, Katèryna, que je lutterai encore pour notre bonheur, que je ne me laisserai pas rouler. L'autre jour j'ai essayé de faire un brin de cour à une petite star, mais je n'ai pas

trop de sympathie pour elle. Et qu'est-ce que j'ai fait ? J'ai décidé de ne causer de chagrin ni à elle ni à moi, je l'ai lâchée.

— Mon Dieu, tu es incorrigible, soupira seulement Katèryna.

— Fais tes préparatifs, ordonna fermement Tchoubenko.

Elle se leva docilement de table et se figea, désespérée. Pétro la regardait stupidement et un tic faisait bouger la paupière de son œil droit. La voix forte de Tchoubenko résonnait :

— Et toi, Pétro, tu te remettras après un certain temps. Tu as tellement changé qu'on ne te reconnaît plus. Bien sûr, tu te fais du mauvais sang pour avoir enlevé la femme de ton camarade. Tu l'as bien enlevée, mais tu n'as pas été heureux avec elle. Maintenant je te laisse les mains libres, tu ressembleras de nouveau à un homme. Et qui sait, tu pourras bien plaire encore à quelqu'un, tu trouveras la femme qu'il te faut. A présent, c'est le siècle des vols dans l'espace, tout est possible.

— Tu t'en vas ? demanda Pétro à Katèryna.

La femme restait debout, désespérée et Grytsko la prit par la main.

— Allons à la maison. Il ne faut quand même pas abuser de l'hospitalité.

— Et que diront les gens ?

— Ils parleront et s'arrêteront. Pourquoi devons-nous avoir peur des langues des gens ? J'ai peut-être été parachutiste, il n'y a rien de terrible... Et toi, Pétro, je te préviens : ne me considère pas comme un ennemi, ne me garde pas rancune, car à l'époque de la R. S. T., comme disait une de mes connaissances, une petite star, ce serait ridicule. Allons, Katèryna...

C'est cette affaire-là qui fit beaucoup de bruit à Zakrynytchié : il avait tout vu au cours de sa longue existence, mais cela jamais. Tchoubenko ramena sa femme fugitive à la maison. Et non seulement il la ramena, mais il célébra aussi une noce, une seconde noce avec la même Katèryna. Il y invita la bibliothécaire Frossia, mais, chose curieuse, on ne la vit

pas parmi les convives. Et cette fois-ci Pétro Nastiouk ne grimpa pas sur un poirier pour y jouer à l'accordéon la valse « Sur les monts de Mandchourie » qui jadis plaisait tellement aux trois camarades d'école.

### QUI ES-TU ?

Le matelot était démobilisé depuis déjà bien longtemps, mais il se pavanait encore en maillot rayé et en un large et lourd pantalon à pattes d'éléphant. Il ne pouvait se vanter d'un tatouage, sinon d'une petite ancre au poignet de la main gauche. Son béret semblait coulé sur sa tête ronde comme le fond d'un tonneau.

— Tiens, vous descendez aussi ? s'adressa-t-il à une jeune fille de haute taille qui avait sauté après lui de l'autobus dans la cour de la gare, couverte d'une épaisse couche de poussière.

La jeune fille avait des cheveux d'un roux ardent qui flottaient comme les flammes d'un brasier. Et, si étrange que cela pût paraître, sous ces flammes brillait un beau visage d'une blancheur pure, sur lequel se détachaient, comme deux coups de pinceau appliqués avec finesse par un artiste, les sourcils et les yeux, des yeux bleus et profonds. Le visage gardait une expression glacée qui rendait froid et immobile le regard attentif des yeux bleus et aussi ce regard semblait-il perdre sa douceur, devenant un peu rude et pas trop aimable.

La jeune fille ne réagit aucunement à la question de l'ancien matelot. Tenant à la main un sac de voyage en toile cirée, elle regardait autour d'elle.

— Vous n'êtes probablement pas d'ici, devina le matelot. Pourrais-je vous aider ?...

On sentait dans ses questions une allusion à des avances et de telles assiduités de voyage ou de rue avaient probablement déjà eu le temps d'importuner la jeune fille malgré son jeune âge.

— Fiche-moi la paix, dit-elle sans méchanceté et l'expression impassible de son visage ne changea pas.

— Oh là là ! s'étonna le compagnon de route en béret usé. Nous avons du caractère !

— Oui, du caractère, acquiesça la jeune fille, et elle suivit les voyageurs qui avaient quitté l'autobus.

— Et depuis longtemps ? insistait le curieux en marchant à côté et en balayant la poussière avec son pantalon pattes d'éléphant.

— Depuis toujours... Ecoute, fiche-moi la paix, hein ?

Ayant saisi un ton de métal dans sa voix, le matelot la laissa tranquille. « Le caractère n'est pas fameux », se dit-il. La suivant du regard, il vit la jeune fille rousse s'approcher de la vendeuse de glaces installée sous un tilleul en fleurs près des grands magasins du district. Elle l'interrogeait vraisemblablement sur le chemin à prendre, car la vendeuse, forte de poitrine, se mit à agiter les manches de sa blouse blanche. « Notre ville est petite comme une passoire, on se verra encore. Un esquimau enrobé de chocolat, voyez-vous ! » Cette comparaison de la jeune fille avec un esquimau enrobé de chocolat était tellement inattendue et éloignée de la vérité que le matelot sourit involontairement, il se dérida et passa son chemin.

La jeune fille attirait tous les regards. Premièrement, bien sûr, parce qu'elle était ici, où tout le monde se connaissait, étrangère et, deuxièmement, parce que ses cheveux flamboyaient comme le feuillage doré d'automne. Elle attira l'attention de l'horloger qui, assis devant la fenêtre de son atelier, avait retiré la loupe de son œil et regardé par hasard par la fenêtre. Et aussi du sergent-chef de milice Olexa Kostyrko qui passait à ce moment-là en moto : il fut frappé par les longues jambes bien faites, chaussées de souliers à talon compensé. Il connaissait bien la petite ville et les villages du district, mais il n'y avait pas encore remarqué de jambes pareilles. L'étrangère attira aussi l'attention de l'huissier Venedikt Venediktovyth, un homme d'apparence intellectuelle et aux manières presque

recherchées s'il n'avait pas la maudite habitude de renifler. Vieux garçon et l'un des hommes à marier les plus experts de la ville, Venedikt Venediktovyitch — il buvait justement de l'eau gazeuse avec du sirop — détacha le verre de ses lèvres en apercevant l'étrangère, avala sa salive et c'est alors seulement qu'il continua à boire l'eau qui avait soudain perdu son goût.

Quittant le centre de la petite ville, où poussaient beaucoup d'érables et d'acacias, la jeune fille emprunta une longue rue bordée de maisonnettes en briques à toits d'ardoise ou de tôle. Un jardinet ou un petit potager verdissait près de chacune d'elles. On voyait çà et là des cages à lapins ou à poules. Et par-dessus les palissades, directement dans la rue, pendaient des branches de cerisiers, de pruniers et de pommiers pleins de fruits verts.

Voilà enfin la maisonnette qu'elle cherchait.

La jeune fille allait entrer dans une cour toute verte, comme tapissée de mousse, où traînaient des bouts de journaux et des copeaux, mais elle se ravisa au dernier moment et passa à côté de la porte cochère penchée... Elle s'arrêta un peu plus loin... Les briques rouges bien cuites des murs bas de la maisonnette brillaient gaiement et ses fenêtres ressemblaient à des fragments de glaçons bleus de printemps. Du linge pendait sur des cordes dans la cour : autant de cordes et autant de linge pendent dans les cours des maisons où habitent plusieurs familles.

Une vieille passa en portant un sac de ménage jaune d'une main mince comme un cep de vigne.

— Dites, s'il vous plaît, c'est ici qu'habite Daryna Dmytrivna ?

— Qui ?

— Odarka Chmahli...

— Odarka habite... Et elle montra de sa main osseuse libre : Dernière fenêtre... Première entrée.

Il y avait quelque chose de désagréable et de méchant dans la silhouette voûtée de la vieille qui s'en alla en trotinant. La jeune fille sortit sa glace, se regarda (la glace refléta d'a-

bord le ciel, puis ses mèches, ses yeux que l'émotion avait rendus perçants et dans lesquels des guêpes semblaient avoir essaimé) et entra résolument dans la cour.

Le corridor étroit était encombré de sacs, de caisses, de seaux. Toutes sortes de vieilleries traînaient dans les coins. Et il y avait une odeur spécifique de chat, de pommes de terre pourries et de poisson frit dans de la margarine. Une porte, une deuxième, une troisième et toutes se ressemblaient comme les physionomies d'une compagnie éméchée rassemblée par hasard.

Ayant choisi la porte qu'il fallait — dont la peinture brune s'était écaillée —, la jeune fille frappa et se mit à attendre. Son visage, sévère et tendu, était devenu un peu rose aux pommettes.

La porte s'ouvrit avec fracas, comme si l'esprit malin s'était échappé de dedans. Cet esprit malin était un petit garçon de six ou sept ans, au nez busqué, aux oreilles collées, avec un feu d'audace de chasseur dans des yeux ressemblant à des noyaux de prunes un peu obliques.

— Daryna Dmytrivna habite ici ? demanda l'inconnue en regardant le petit garçon avec une froide curiosité.

— Ici, prononça-t-il et le bout de sa langue se montra comme un lézard dans la fente inférieure de ses dents.

— Elle habite ici, répondit un écho derrière le garçonnet et une petite tête ébouriffée d'enfant se montra de dessous son coude.

Les cheveux roux ébouriffés s'écartèrent en un clin d'œil et un visage de fillette, joli et brillant comme un galet de mer poli, apparut entre leurs mèches rebelles. Ses petites lèvres ressemblaient à deux pétales de fleur de cerisier, scintillants de rosée. Les petits yeux noisette brillaient de surprise.

Les enfants gardaient le silence, observant la visiteuse sur le pas de la porte. Ils ne se ressemblaient absolument pas, comme, mettons, la fleur de courge ne ressemble pas à la fleur de cerisier.

— Daryna Dmytrivna n'est pas au travail des fois ?

— Non, dit d'un air sombre le petit garçon, c'est-à-dire la fleur de courge.

— Alors, on peut la voir ?

— Non, répondit la fillette, c'est-à-dire la fleur de cerisier. Et elle demanda avec curiosité : Vous n'êtes pas de la sécurité sociale ?

— Non, je suis... de loin. Je voulais voir Daryna Dmytrivna. La visiteuse se décontença et, clignotant, se sentit gênée. Où est-elle donc ?

— Maman est à l'hôpital, dit la petite fille.

— A l'hôpital ? s'étonna l'inconnue. Et, surprise, elle demanda encore : La maman à qui ?

— Notre maman, expliqua le garçonnet.

— Daryna Dmytrivna ? pria de répéter l'inconnue sans trop savoir pourquoi.

— Maman Odarka, répondirent les enfants à l'unisson.

La jeune fille, suivie par leurs regards, sortit de la maison. Dans la cour elle s'assit sur un banc. Tout près de son visage sur des cordes pendait du linge qui sentait le savon de ménage et la soude caustique. La vieille au sac jaune revenait déjà du magasin et sa main mince était devenue encore plus mince sous le poids du pain acheté. Elle regarda la jeune fille rousse qui était assise, désespérée, sur le banc, et disparut dans l'entrée voisine.

La jeune fille cacha son visage dans ses mains et revint à elle quand quelqu'un l'appela :

— Madame...

Les enfants de Daryna Dmytrivna se tenaient devant elle. Le petit garçon portait sur l'épaule deux lignes — une longue et une autre plus courte — et la fillette avait un sac de toile et une boîte en fer-blanc.

— Ne l'attendez pas, dit le petit garçon. Maman est à l'hôpital et ne reviendra pas de sitôt.

— Elle est très malade, ajouta la fillette.

— Vous allez à la pêche ? demanda l'inconnue pour dire quelque chose.

— Nous allons à la pêche chaque jour, expliqua la fillette en écartant la mèche de cheveux qui lui cachait tout le temps le front et les yeux.

L'inconnue regarda en clignant des yeux les enfants traverser la cour couverte de renouées, leurs silhouettes minces disparaître et réapparaître entre le linge étendu, leurs ombres danser sur les chemises et les draps blancs... Ressentant de la douleur et un vide dans l'âme, elle regardait, hébétée, le monde environnant et ne semblait pas croire à sa réalité. L'illusion de l'irréalité était tellement forte que la jeune fille plissa un instant les yeux et secoua la tête.

Maintenant la vieille se traînait déjà sans sac de ménage, les mains vides... Elle avait un profil d'oiseau, un cou ressemblant à une toile d'araignée, elle portait des vêtements usés, mais propres dont le bas, en couvrant les pieds, balayait le sol et dans lesquels elle semblait nager comme une canette sur la surface de l'eau.

— Odarka est à l'hôpital, les enfants ne te l'ont-ils pas dit ? Et toi qui es-tu pour eux ? Parce qu'elle vit seule ici, elle n'est pas du pays. Tu es peut-être une parente, ou non ?

— Une parente...

— Donc, une parente éloignée... devina la vieille et elle regarda avec suspicion. Eloignée, n'est-ce pas ?

— Ma tante m'a donné l'adresse, essaya d'expliquer la jeune fille. Je ne connaissais même pas l'adresse... Je suis des environs d'Odessa...

— Et qu'est-ce qui t'a fait venir si loin ?

— J'ai voulu rendre visite.

— Ah bon, fit-elle en secouant sa tête ronde et blanche. La vieille était intelligente, mais la jeune fille ne se hâtait pas de dévoiler ses secrets. Odarka est à l'hôpital, que Dieu lui vienne en aide...

Son petit visage ridé resplendit de compassion, pourtant les yeux ne se ranimèrent pas et ils continuaient à ressembler à deux chenilles à longs poils dans de petites feuilles roussies d'automne. Elle s'assit au bout du banc et se mit à parler :

— Elle se soigne, mais ce traitement aura-t-il un effet?... Les enfants font pitié, ils sont encore tout petits. C'est qu'Ilko est d'un père et Gala d'un autre.

— Quel Ilko ? Quelle Gala ? ne comprit pas la jeune fille, et elle regarda attentivement les yeux ternes de la vieille qui ressemblaient à des chenilles.

— Ses enfants : Ilko et Gala... Son premier mari était un brave homme, il travaillait au dépôt de locomotives et il est mort d'une angine de poitrine. Il a laissé à Odarka et la maison et des biens et de l'argent à la caisse d'épargne. Mais elle a tout dilapidé rapidement, tout s'est évanoui en fumée.

— En fumée ? pria de répéter la jeune fille, n'ayant pas compris. En quelle fumée ?... Tout a brûlé ?

— Mais non, tout n'a pas brûlé, loin de là, balbutia la vieille. Elle, au lieu de vivre dans la maison de son mari, au lieu d'élever son fils, elle a trouvé quelqu'un. Elle n'était pas encore vieille, elle aurait pu trouver un mari, mais pas un homme comme ça. Un vrai Tzigane ! Il roule en « Volga », a une femme dans chaque village, aujourd'hui il fait la noce chez l'une et demain il boit pour faire passer la gueule de bois chez une autre. Et il a son propre appartement en ville. Odarka n'est pas la femme qu'il lui faut et lui n'est pas l'homme qu'il lui faut à elle... Il garait tout le temps sa « Volga » là-bas. Elle montra de la tête les érables près d'une petite remise en bois. Alors, Odarka avait de l'argent, puisque la « Volga » était dans la cour... S'il n'y avait pas d'argent, il ne serait pas venu, ce Rafalski...

— Quel argent ? demanda la jeune fille en mordant la lèvre inférieure avec ses dents blanches.

— Comment quel argent ? La maison qu'elle avait héritée de son mari elle l'a vendue, parce que Rafalski exigeait de l'argent. Odarka lui achetait et de la vodka et des costumes. Et la fillette, Gala, elle l'a eue de lui. Tu crois qu'il l'a adoptée ? Penses-tu ! Il doit avoir un tas d'enfants pareils à côté... C'est au dépôt qu'Odarka a reçu cette chambre, elle a déménagé. Je disais à Odarka et les voisins lui disaient : ravise-toi,

oublie ton Tzigane, pense à tes enfants. Et elle avait un tel caractère qu'elle ne voyait au monde que lui, elle était prête à tout lui donner. Avec quoi payait Rafalski ? Tant qu'il y avait de l'argent, il la recevait chez lui et venait ici. Mais depuis qu'on l'a hospitalisée, on n'a pas revu une seule fois la « Volga » dans la cour. Les enfants font le ménage eux-mêmes. Mais ils font pitié, ils sont petits. Les voisins les nourrissent un peu. Mais après ? Il faut leur chercher un asile, une maison d'enfants. Il y a de telles maisons, n'est-ce pas ?

Les yeux de la jeune fille étaient devenus secs et rigides, comme s'ils étaient faits de cellulose. Quand elle entendit parler de maison d'enfants, elle se mit à cligner, retenant les larmes qui lui montèrent soudain aux yeux et le bleu de son regard s'argenta d'une fine rosée.

— A Dieu ne plaise, bien sûr, balbutia la vieille, pour que de nos jours ça arrive. Des choses pareilles arrivaient avant, encore à l'époque... Tu attends Odarka en vain, elle ne sortira plus de l'hôpital... Alors, qui es-tu pour elle, hein ?

Les lèvres de la jeune fille tremblaient. Elle ne voyait probablement plus rien autour d'elle et n'entendait plus la vieille loquace, mais écoutait sa propre douleur et prêtait l'oreille aux courants exténuants qui transperçaient son corps et troublaient son esprit. La vieille parlait de quelque chose d'un air préoccupé, mais la jeune fille se leva du banc et, la main sur les lèvres, comme si elle s'efforçait de retenir les sanglots qui lui montaient de la poitrine, elle quitta la cour en trébuchant et en chancelant.

Elle revint à elle dans le parc. Là poussaient d'immenses peupliers qui perdaient à ce moment-là leur duvet, et tout semblait recouvert d'une neige un peu sale. Quelqu'un avait renversé un banc dans le bassin vide d'un jet d'eau qui ne fonctionnait pas. Tout le dos en bois du banc était couvert d'entailles faites au couteau : on y voyait toutes sortes de noms reliés par le signe plus, ainsi que des dates. Une petite bande de mioches passa par la petite allée déserte. Ils allumaient avec des allumettes le duvet de peuplier : des flammes bleuâtres

indolentes, pâles et sans fumée, couraient après eux, s'éteignaient, se rallumaient.

C'étaient probablement ces flammes invraisemblables qui l'avaient fait revenir à elle. Elle suivait maintenant l'allée brûlée, les traces des flammes, en regardant sous ses pieds. Elle ne s'était pas déridée, mais semblait s'être pénétrée d'ironie amère envers son propre sort et cette ironie amère, ajoutée au récent bouleversement moral, lui avait empourpré les joues.

Passant devant un sportif en plâtre qui tenait dans une main une grenade et dans l'autre un ballon de football, la jeune fille descendit vers le bord d'un étang. Entouré de joncs, comme dans un cadre vert, avec un îlot touffu au milieu et les constructions jaunâtres d'une sucrerie sur la rive proche opposée, le petit étang ressemblait à une perle par ce beau jour d'été.

La jeune fille fit un pas de côté et, aussitôt derrière les buissons de saules, tomba sur les pêcheurs : Ilko et Gala. Les jambes écartées, le petit garçon était dans l'eau à une assez grande distance de la rive et la fillette en maillot et en culotte était restée au bord de l'eau. Ils tenaient tous les deux des lignes entre les mains et observaient les flotteurs avec attention, comme ensorcelés. On ressentait dans leurs silhouettes grêles tellement de patience et de résignation que le cœur de la jeune fille, observatrice étrangère involontaire, se serra de tristesse.

— Ohé !

Le frère et la sœur se retournèrent instantanément, et des sourires apparurent sur leurs visages quand ils reconnurent la visiteuse de tout à l'heure.

— Vous voulez manger ?

Et, sans attendre de réponse, elle se mit à sortir de son sac un pain long, du saucisson, du fromage, des œufs, des gâteaux. Bientôt tous étaient assis sur l'herbe, les jambes ramenées sous eux, et mangeaient des sandwiches avec appétit. Une pie jaccassait dans les saules. Des papillons blanc-orange étincelaient

sur une tige de roseau. Un homme allait en canot pneumatique au milieu de l'étang en ramant avec une large rame.

— Et ça mord ? demanda-t-elle.

— Oh oui ! s'écria joyeusement le petit garçon qui probablement n'attendait que cette question. Son petit visage renfrogné se ranima, se colora. Nous ne rentrons pas sans poisson. On pêche des carassins, des tanches, des petites carpes, des petites perches.

— Moi, hier, j'ai pêché une carpe comme ça, montra Gala avec les mains dont l'une tenait du pain et l'autre un morceau de saucisson. Je l'ai pêchée à un ver.

— Si ce n'était pas de la rive, mais d'un canot, dit Ilko en indiquant le pêcheur qui abordait déjà à l'îlot au milieu de l'étang, on pourrait pêcher de grands poissons. Et même en vendre au marché. Et comme ça on en a juste pour nous nourrir.

— Mais monsieur Tilimon t'a promis de te donner sa vieille pirogue...

— Il l'a promis. Il a dit : quand je mourrai, alors tu la prendras. Et il ajouta posément : Et il est tellement bien portant qu'il ne mourra pas de sitôt... On pourrait faire un radeau avec du bois, mais ça sera pour le printemps prochain, quand miaman sortira de l'hôpital. Elle a dit qu'elle devait se soigner.

— Ilko doit aller à l'école cet automne, dit Gala.

— Oui, mais je n'ai encore ni cahiers ni livres.

— Et dans quel hôpital est votre maman ? demanda la jeune fille, sentant que les larmes lui revenaient aux yeux.

— Dans le nôtre, près de la gare. Seulement de toute façon on ne permet pas de la voir. Avant on lui apportait toutes sortes de paquets : du lait, des pains d'épice, mais hier on ne l'a pas pris, on nous l'a rendu, et une dame en blouse blanche nous a dit de ne plus revenir.

— Merci pour le dîner, remercia Ilko. Et il se précipita vers l'eau. Oh, le flotteur s'est enfoncé !

Gala prit sa ligne sur la rive, accrocha un ver frais à l'hameçon et, entrant dans l'eau, la lança au loin, comme un

garçon. Elle tourna soudain sa petite tête rousse aux cheveux en désordre et demanda gaiement :

- Et comment vous appelez-vous ?
- Comme toi, répondit l'inconnue.
- Gala ? se réjouit la fillette.
- Gala, sourit amèrement l'inconnue.

Elle passa par le parc ombreux de la ville ; elle marchait avec une telle assurance qu'on aurait dit qu'elle allait souvent par là et connaissait chaque sentier, chaque endroit secret. S'étant faufilée à travers la brèche dans la clôture faite de dalles grises en béton de laitier, elle se retrouva sur le territoire du marché qui était déjà désert à cette heure-là. Les échoppes et les tables étaient vides : par terre on voyait des petites feuilles de persil, des tiges d'oignon foulées aux pieds, quelques radis rouges. En passant sous un arc, au-dessus duquel flottaient deux petits drapeaux, elle atteignit un embranchement à une voie. Elle avait certainement déjà vu un jour, senti un jour et ce marché et cet arc et cette voie ferrée, au bord de laquelle croissaient des absinthes poussiéreuses et s'enroulaient des cuscutes aux fleurs blanches. Mais c'était peut-être sa conscience qui lui avait peint le tableau d'une petite ville semblable encore auparavant ? Mais pourquoi d'une ville justement pareille et pas d'une autre ?

Après avoir contourné la barrière rayée, la jeune fille était déjà sûre que l'hôpital devait être plus loin, là où des peupliers se montraient au-dessus de la route...

Dans la salle de réception elle tomba sur une infirmière replète aux gros sourcils ressemblant aux ailes d'un aigle taillé dans du bois, aux joues roses telles des miches rondes et aux lèvres extrêmement minces rappelant des queues tordues de souris. Et c'est pourquoi, à la place des vraies lèvres, l'infirmière en avait dessiné des fausses avec du rouge à lèvres : elles étaient en forme de cœur ou de craquelin.

— Voir Odarka Chmahli ? demanda-t-elle d'une voix de baryton. Oui, nous avons une malade de ce nom... Mais qui te permettra de la voir ?... Il n'y a pas un seul médecin mainte-

nant, ils sont tous en train d'assister à une opération, il y a un accouchement difficile. Et on ne peut pas lui rendre visite. Ses propres enfants sont venus et même...

— Je viens de la part de l'organisation syndicale, trouva à dire la visiteuse. De la part de la collectivité. Je suis chargée d'une commission très importante.

L'organisation syndicale produisit une forte impression sur l'infirmière aux sourcils en ailes d'aigle et, après un instant d'hésitation, elle grommela de sa voix d'homme :

— Elle n'a plus guère besoin de commissions... Elle dort. Tu pourras seulement la voir, mais il est peu probable que tu réussisses à lui parler... Oh, qu'est-ce que je me ferai engueuler si on l'apprend !

Cette infirmière corpulente, comme un symbole de féminité trop mûre, avait un cœur sensible et, ouvrant la porte d'une petite armoire, elle en sortit une blouse blanche d'hôpital... Quand elle marchait, ses fortes hanches se mouvaient tellement qu'on avait l'impression qu'elle roulait le long du corridor sur des pneus silencieux et ses coudes écartés s'agitaient comme les bielles d'une machine. Elle ouvrit la porte d'une salle et appela d'un signe de tête.

— Son lit est sous la fenêtre.

Trois lits métalliques étaient adossés à la fenêtre large et claire, sur toute la longueur du mur, et près de chaque lit il y avait une table de nuit et une chaise. En entrant dans la salle, la jeune fille s'arrêta embarrassée, et se mit à devisager les femmes d'une manière chicaneuse et confuse sans savoir sur laquelle d'entre elles arrêter son regard.

Était-ce celle qui remuait une petite cuiller dans un verre ? Ou peut-être celle qui était couchée en chien de fusil, la tête recouverte d'un coussin ? L'infirmière avait dit qu'elle dormait... Une malade dormait sur le dos au milieu de la salle, entre les lits de côté, les paumes des mains minces posées étrangement près des oreilles. Les paumes ressemblaient à de petites feuilles sensibles déployées qui captaient les rayons de soleil passant par la fenêtre et il y avait là une sorte d'impuissance

émouvante. Le visage de la femme, émacié, aux pommettes saillantes couvertes d'une peau très mince, presque transparente, aux yeux creux, sous lesquels des taches bleues les rendaient encore plus creux, était si étranger, si inconnu que la jeune fille fut soudain pénétrée d'une peur convulsive et tout son jeune corps sain tressaillit brusquement.

Une minute après, la jeune fille chuchota quelque chose, mais le sommeil de la malade était si profond qu'elle ne se réveilla même pas et n'ouvrit pas les yeux.

— Qu'elle dorme, dit la femme qui jusqu'à présent remuait une petite cuiller dans un verre. Si Odarka dort, alors elle se sent mieux.

La visiteuse tourna la tête au son de cette voix qu'elle avait entendue sans bien comprendre le sens des paroles.

— On se sent toujours mieux quand on dort, expliqua la malade.

La jeune fille dirigea son regard sur les paumes ouvertes, couvertes d'une multitude de sillons et de taches jaunes tirant sur le vert, qui semblaient être déjà non pas sur la peau, mais quelque part en profondeur, sous la peau. Les mêmes taches sombres cadavériques couvraient le visage, le cou et même la poitrine que l'on apercevait à travers la fente de la blouse d'hôpital... Un spasme serra la gorge de la jeune fille et elle tressaillit à nouveau, aspirant l'air par le nez en sanglotant légèrement. Son regard se couvrit d'un voile de larmes dont le brouillard tremblait et faisait trembler la salle blanche, les buissons de lilas ou d'acacias de l'autre côté de la fenêtre, les lits avec les malades.

Et soudain, à travers ce voile, à travers le brouillard, elle crut voir remuer les paupières lourdes, engourdies de la malade et étinceler la lumière terne d'un regard... S'étant maîtrisée, elle croisa ce regard qui filtrait avec une tension triste quelque part du for intérieur de la malade, de sa conscience malade. Le regard était tissé d'obscurité, d'inconscience ; il semblait être, au fond, seulement l'inertie de l'ancien regard vivant. Mais la jeune fille reprit courage, regardant attentive-

ment le visage exténué par la maladie, les lèvres dont l'ombre sombre, desséchée et mince, couvrait les dents courbées.

Le visage de la malade restait indifférent et étranger. C'était le visage d'une personne qui ne pouvait rien comprendre, rien reconnaître. Et parce que le silence avait trop duré, la voix qui retentit soudain dans la salle ne sembla pas naturelle.

— Qui es-tu ? demanda la malade.

Elle demanda, mais sa conscience devait être loin. Et la réponse n'avait pas encore été donnée que les paupières refroidies et transparentes, sillonnées de veines pâles, commencèrent à couvrir la saillie sèche des yeux fiévreux. Les paupières se fermaient lentement et leur tissu maladif recouvrait déjà les yeux et il était impossible de les voir, de toucher du regard une conscience envahie par un sommeil fantasmagorique.

— Qu'elle dorme, dit la malade du lit voisin. Que faut-il lui transmettre ?... Je ne parle pas de paquet, non. Elle n'a pas besoin de paquets... Qui est venu ?

L'infirmière roula à ce moment-là dans la salle sur ses grosses jambes comme sur des pneus et, bougeant ses sourcils en larges ailes d'aigle, elle prit impérativement la jeune visiteuse par le coude, la fit sortir dans le corridor et, une fois là, dit d'une voix si tonitruante qu'on l'entendit partout :

— On a quand même sorti l'enfant avec un appareil à vide. Sans l'appareil à vide...

La jeune fille écoutait et ne comprenait pas : quel enfant, quel appareil à vide ? Ses pas retentissaient désespérément sur les carreaux de l'hôpital. Dans la salle de réception l'infirmière ôta la blouse des épaules de la visiteuse et la fourra précipitamment dans l'armoire.

— Que vous veniez ou pas, aucune organisation syndicale n'aidera plus Odarka. Tout le monde attend, d'un jour à l'autre. L'agonie.

— Qu'est-ce qu'on attend ? demanda la jeune fille.

— Et qu'est-ce qu'on peut attendre ? Alors, on attend... Elle a, ma fille, une maladie qu'on n'est pas encore arrivé à guérir.

— Quelle maladie ?

— Est-ce que je peux te dire ? répondit l'infirmière avec hésitation. La maladie du siècle. Tu sais bien...

Le soleil pendait entre les cimes des peupliers, entre leurs feuilles frémissantes et il ressemblait à un grand poisson d'or qui, le ventre en l'air, brillait entre des nénuphars à la surface de l'eau. La chaleur sèche du jour d'été, l'odeur de l'herbe, des acacias, des absinthes, le parfum qui émanait de la terre, tout semblait si encourageant, si frais. C'étaient les odeurs du monde vivant, et les fleurs vertes, bleues, jaunes qui poussaient appartenaient aussi au monde vivant : aux vératres, aux myosotis, aux tournesols. Et ce monde produisait des sons vivants : les hommes parlaient, les oiseaux gazouillaient, les locomotives sifflaient dans le dépôt, une volée de corbeaux croassait au-dessus des peupliers.

La jeune fille attendit un moment de l'autre côté de la porte de l'hôpital, comme si elle n'arrivait pas à croire que ce monde était resté inchangé malgré ce qu'elle venait de voir à l'hôpital, malgré le fait qu'une vie humaine se trouvait maintenant à la limite de la vie et du néant et que cette limite invisible était si mince, si fragile qu'elle pouvait se rompre à tout instant — et alors...

Elle évitait de penser à ce qui pouvait arriver alors, comme elle n'arrivait pas à croire que la substance luxuriante, pétillante de vie de la verdure d'été, ces sons riches, ces couleurs resplendissantes pouvaient disparaître, cesser d'exister. Et c'est pourquoi elle ne pouvait pas admettre l'idée de la réalité de la disparition, de la réalité de la mort. Elle se permettait de raisonner jusque là, mais pas plus loin.

On entendit tout près le bruit d'un train qui ralentissait et, de l'autre côté d'une large place où il n'y avait ni arbres ni kiosques, les murs de briques rouges de la gare apparurent... La jeune fille allait déjà traverser la chaussée et attendait que la file de voitures passe, quand un appel et un bruit de pas se firent entendre du côté opposé, de dessous l'ombrage fait par des branches de saules pleureurs.

— Tu pars déjà ? Gare ! Où vas-tu si vite ?

La jeune fille se retourna au son de la voix à l'instant où une main ferme et chaude se posa sur son épaule. Le matelot démobilisé, avec lequel elle était venue aujourd'hui en autobus depuis le chef-lieu de la région, se tenait près d'elle en maillot, en pantalon pattes d'éléphant, avec son béret et avec le même sourire triomphant.

— J'étais assis au café et soudain je te vois passer. Et ça m'a fait mal là, au cœur, dit-il en se frappant la poitrine. Ecoute, et si on cassait la croûte ensemble, hein ? C'est moi qui paie !

Le matelot fut plus surpris que réjoui quand la jeune fille le suivit docilement au café dont les murs en verre étincelaient à l'ombre des saules. Et quand ils furent assis à une table carrée en matière plastique, il demanda d'un air compatissant :

— Mais qu'est-ce que tu as donc ? Tu es méconnaissable. Quelqu'un t'a offensée ? Ou tu as du chagrin ? Et, sans attendre de réponse, il se présenta : Je m'appelle Nestor Mynaïlenko. Et toi ?

— Gala.

— C'est parfait ! s'exclama Nestor Mynaïlenko, visiblement très content, en versant du porto rose dans les verres. Buvons pour avoir fait connaissance.

La main de la jeune fille prit docilement le verre de liquide, dans lequel se reflétait le soleil couchant par des miroitements couleur de rubis. Elle but à petites gorgées et quand elle détacha le verre vide de ses lèvres, des gouttes roses de vin scintillaient sur ses lèvres. Le matelot remplit aussitôt son verre et la jeune fille qui était méconnaissable, docile qu'elle était maintenant, le but d'un trait. Le matelot se précipita vers le buffet et revint avec une bouteille en souriant, comme s'il était content d'avoir remporté un grand succès.

— Gala, dit-il, je suis ton ami. Appelle-moi Nestor tout court. Je suis Nestor partout... Et toi, d'où viens-tu ? Il n'y a pas de filles comme toi dans notre petite ville.

— Je suis venue voir ma mère, répondit la jeune fille que l'ivresse commençait à gagner.

— Et tu pars si vite ?

— Ma mère est à l'hôpital.

— Et pourquoi tu l'as quittée si vite ? cherchait-il à savoir.

— Je suis allée dans la salle, mais elle ne m'a pas reconnue. Elle m'a demandé : « Qui es-tu ? »

— Et alors ? demanda le matelot surpris. Ta mère ne t'a pas reconnue ?

— Elle est tout à fait malade. Elle va mourir aujourd'hui ou demain.

— Et tu voulais partir ? Le matelot, se dégrisant, prit une cigarette, l'alluma. Quitter ta mère pour qu'elle meure à l'hôpital ?

— Mais elle ne m'a pas reconnue ! La jeune fille s'efforçait de prouver quelque chose, mais n'arrivait pas, car les paroles qu'elle trouvait à dire étaient vides et légères comme du duvet de peuplier. Elle m'a demandé : « Qui es-tu ? »

— Alors, elle a complètement perdu connaissance. Ça arrive. Une fois, j'ai été touché par une grenade d'exercice. Je suis tombé dans les pommes aussi.

— Ce n'est pas pour ça. Elle fit un signe de tête négatif.

— Pas pour ça ?

— Elle ne se souvient absolument pas de moi. Absolument pas. Et comme le matelot la regardait avec suspicion en plissant les yeux, elle dit : Et moi non plus, à l'hôpital, je ne l'ai pas reconnue.

— Tu n'as pas reconnu ta mère ?

— Non.

Le matelot se rejeta sur le dossier de sa chaise et se mit à écouter la musique qu'émettait le haut-parleur. « Moi et toi, nous sommes comme la mer et le ciel, chantait un baryton bien timbré, lointains et proches à la fois... »

— Vois-tu, Nestor, commença confidentiellement la jeune fille qui ressentait un besoin urgent de s'ouvrir à quelqu'un.

Je n'ai jamais connu ma mère, parce qu'elle m'a mise dans une maison d'enfants quand j'étais encore petite. Et elle ne m'a jamais rendu visite. Seule ma tante, sa sœur, venait me voir de temps en temps.

— Et ton père ?

— Je ne sais pas qui est mon père. J'ai grandi et j'ai été élevée dans une maison d'enfants... Ma mère ne le dira plus et personne ne le dira... Après la maison d'enfants, je me suis embauchée dans une fabrique de confection et je cousais des chemisettes, tout le temps des chemisettes. Un jour, je suis allée voir ma tante et j'ai fini par obtenir d'elle l'adresse de ma mère. Elle parlait jusqu'à présent d'une voix unie monotone, mais là la parole lui manqua et une convulsion lui crispa le visage. Je n'arrivais pas à comprendre... je n'arrivais pas à comprendre pourquoi elle m'avait reniée pour toujours ! Bon, elle m'a eue quand elle était jeune, bon, elle voulait se faire passer pour une femme sans enfants, elle ne voulait pas s'illustrer comme mère solitaire ! Elle voulait se marier... Mais après ! Après, quand j'ai grandi... Elle aurait pu simplement venir me voir ! Les mères venaient voir même celles qui étaient à la maison d'enfants ! J'aurais seulement jeté un coup d'œil, j'aurais seulement pris ses paumes dans les miennes, je les aurais serrées contre mes lèvres, contre mes joues...

Des larmes coulaient vers les coins de ses lèvres, et la jeune fille les léchait involontairement du bout de la langue : tantôt d'un coin, tantôt de l'autre. La radio transmettait maintenant une autre chanson : une voix d'homme avouait au monde entier avec une passion affectée et une aspiration fausse ce qu'il n'avait pas le courage d'avouer à la seule et unique, à la femme de ses rêves. Des moineaux becquetaient des miettes sur la table voisine et un moineau buvait la bière versée sur le plancher : après avoir becqueté une gouttelette, il se rejetait en arrière et renversait la tête pour que la gouttelette lui coulât dans la gorge.

— Le soûlard ! s'exclama avec admiration Nestor le matelot démobilisé qui observait du coin de l'œil l'habitué ailé du

café de district. Et il ajouta en s'adressant à la jeune fille : Vas-y, Gala, confesse-toi de tout ton cœur...

— Et j'ai décidé de venir voir ma mère moi-même. Je n'avais l'intention ni de l'accuser de quoi que ce soit, ni de lui faire des reproches. Je suis déjà adulte, n'est-ce pas ? Je suis déjà indépendante, n'est-ce pas ? Je voulais simplement jeter un coup d'œil sur ma mère. Personne ne peut me priver de ce droit, même ma mère, n'est-ce pas ? Je la verrai, jé me disais, et je reviendrai. Ou bien à la fabrique où j'ai travaillé ou bien autre part. Le monde est grand et n'est pas sans braves gens... Et je suis venue. Dans la salle d'hôpital elle a ouvert les yeux et m'a demandé : « Qui es-tu ? »

— Nom de Dieu ! lâcha Nestor et, désespéré, il donna un coup de poing sur la table. Les moineaux s'envolèrent. Celui qui buvait de la bière prit son vol plus tard que les autres et il volait en se balançant. Ici personne ne te touchera, tu m'entends ? Tu m'entends, Gala ? Buwons un coup. Buwons pour que les mères ne renient pas leurs enfants... Et celles qui se font avorter ? Je les déteste !

La fraîcheur du soir se faisait déjà sentir. Un parfum fin et frais de matthioles émanait du parterre près du café. La jeune fille se tut et resta pensive. Son visage était d'une pâleur malade à la lumière du crépuscule et ses yeux bleus étaient devenus plus profonds et plus obscurs.

— Nestor, dit-elle d'une voix traînante. Elle va mourir. Mais elle ne devrait pas mourir.

— Ne devrait pas ? Pourquoi ? Une mère si terrible ! Tu as pitié d'elle ?

— Oui.

— Et elle, elle a eu pitié de toi ? Nestor posa ses gros poings sur la table. Dis, elle a eu pitié de toi ?

— Non, elle vivait non pas pour moi, mais pour... On m'a raconté qu'il y en a un ici... Qu'elle aimait ! Et elle ajouta avec une sorte d'étonnement hystérique : Qu'elle aimait ! Elle achetait son amour comme elle pouvait. Au prix de ma vie... au prix de la vie de ses enfants. Elle achetait l'indifférence, la

cruauté d'un étranger ! Tu m'entends, Nestor... elle a encore deux enfants. En plus de moi. Moi je ne suis rien pour elle... ce sont eux qui font pitié...

— Aie pitié de toi-même !

— Mais ils n'y sont pour rien. Comme moi... Nous ne choisissons pas nos mères ni nos pères. Et s'il était possible de les choisir ?

Tantôt elle chuchotait, tantôt elle élevait brusquement la voix et l'on ressentait de la douleur dans ces changements.

— Tiens, qui choisirais-tu s'il était possible ? Moi, je ne choisirais ni mon père ni ma mère, ils sont comme il faut les miens. Comme il faut, tu as compris ?

— Moi non plus je ne choisirais pas, bien que si... Ecoute, Nestor, peut-être à cette même minute, à cette même... Elle promena lentement son regard dans le café, sur les clients. Son regard glissa au-dessus des saules et du parterre de l'autre côté de la fenêtre, embrassa les nuages à l'horizon, les hirondelles rapides au-dessus des cimes des peupliers. Tu entends, Nestor ?...

Le matelot démobilisé, charmé par la mélodie de sa voix, semblait, lui aussi, s'efforcer d'entendre quelque chose de particulier : ce qui devait ressortir parmi les sons du soir de la petite ville, ce qui peut-être devait être entendu par l'âme même.

La jeune fille avait en effet entendu quelque chose — dans son âme ; elle se leva et, comme entraînée par cet appel, quitta le café. Nestor toucha maladroitement du coude la bouteille inachevée, la chaise vacilla et tomba. Marchant d'un pas chancelant sur le gravier grinçant, le matelot rattrapa la jeune fille sous les saules. Et il ne la reconnut pas : l'ombre de la consternation qui lui serrait maintenant le cœur semblait figée sur son visage, dans ses yeux. Le matelot posa impérieusement sa main sur la haute épaule de la jeune fille. L'épaule sembla plier sous l'attouchement sûr et, l'instant d'après, les flammes éparses de ses cheveux roux lui caressaient la poitrine et les mèches fines lui chatouillaient le cou, le menton, frémissaient

près de ses lèvres. Sa tête sentait le soleil, la poussière, l'absinthe. Et Nestor, pas du tout surpris par ce mouvement désespéré de la jeune fille, ne faisait qu'ouvrir et fermer les yeux, comme s'il attendait la fin de cet élan et de l'accès de tendresse inattendue envers lui.

— Où iras-tu donc ? demanda Nestor alors qu'ils suivaient lentement une allée couverte de sable. La lune, grande et pâle, brillait déjà dans le ciel cendré. Une locomotive siffla tout près, sur la voie ferrée. Il est tard. Si tu veux, tu pourrais passer la nuit chez nous. Ma mère est comme il faut, elle comprendra tout. Et mon paternel aussi...

La jeune fille se pencha pour cueillir une petite tige de chicorée au milieu des absinthes et elle se mit à examiner en silence les pétales largement déployés. Ils s'arrêtèrent sous un frêne rameux dont les branches pendaient presque jusqu'au sol, créant une cachette verte. Le matelot poussa brusquement un grand soupir, se frappa la poitrine de la main gauche comme s'il faisait serment, prit la jeune fille par la taille avec la main droite et la serra fivement. Prise au dépourvu, celle-ci posa sur l'herbe son sac de voyage dont elle ne se séparait jamais et, au moment opportun, s'écarta des coudes avec une telle force que le matelot chancela.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda-t-elle avec des larmes dans la voix. Hein ?

— Mais je... C'est sans mauvaise intention ! Ne sois pas bête...

— Qu'est-ce que tu me veux ? Hein ? Qui es-tu donc ?

— Ne sois pas bête, bougonnait Nestor d'une voix sifflante. Je n'ai pas de mauvaises intentions...

— Pas de mauvaises intentions ? Avec les mains ? Elle prit son sac et se redressa avec colère. De force ?...

— Mais j'ai seulement embrassé... Je te veux du bien. Crois-moi !... Mais je démolirai n'importe qui si quelqu'un te fait du mal, si quelqu'un te touche.

Le matelot assurait en se frappant la poitrine avec son bétet, criait qu'il était fidèle à l'amitié, aux camarades, mais

la jeune fille ne l'entendait plus et se sauva à toutes jambes. La tache claire vivante de sa robe rose apparut une ou deux fois au milieu de la verdure et s'éteignit. Le matelot Nestor déchira son maillot sur sa poitrine, jeta son béret sur les branches du frêne et, avec un repentir impuissant, l'âme transpercée par la compassion pour le malheur d'autrui, il se laissa tomber sur l'herbe.

Le sergent-chef de milice Olexa Kostyrko aperçut l'inconnue dans la ville pour la seconde fois dans la journée. Cette fois-ci sans uniforme, en tee-shirt et en pantalon de sport, le sergent remplissait un seau d'eau à une borne-fontaine, quand dans la rue passa une jeune fille avec une grande quantité, comme le lui suggérait son flair professionnel, de signes particuliers. Parmi ces signes, les jambes bien faites, dénudées jusqu'au dessus des genoux, n'occupaient pas la dernière place. La jeune fille avait un visage nerveux éploré, un éclat fiévreux dans le regard et le sergent Olexa Kostyrko songea que quelque chose était déjà arrivé ou arriverait sûrement à la propriétaire de signes particuliers si attrayants. Ayant rempli le seau émaillé, il se rendit dans sa garçonnière, mais, éprouvant de l'inquiétude et du désarroi, il commença bientôt à revêtir son uniforme...

Quelque temps après, l'inconnue fut aperçue par l'horloger qui rentrait de chez sa belle-mère après les crêpes rituelles. Ces crêpes rituelles ne se passaient pas sans bouteille de vieille liqueur de cerises ou de prunes, comme elles ne se passaient pas sans discussions traditionnelles sur la nécessité d'accaparer les objets en or à la bijouterie du chef-lieu de la région. « La vieillesse approche, les dents vont tomber, disait la belle-mère, alors avec quoi notre famille se fera-t-elle poser des dents en or ? Il faut penser aux dents maintenant et non pas quand elles tomberont ». S'étant rassasié de crêpes, de liqueur et de discussions sur les futures dents en or, le gendre rentrait à la maison, quand soudain, près de l'atelier de services courants, il aperçut la silhouette de la jeune fille qui lui était apparue aujourd'hui comme une vision par la fenêtre de l'horlogerie. Elle

portait un sac de voyage comme le matin et, d'après son allure, on pouvait conclure qu'elle était offensée et sans abri. Jetant un coup d'œil sur sa montre en or (il était déjà neuf heures passées), l'horloger songea qu'il pourrait bien inviter la jeune fille chez lui, l'héberger, mais il ne fit que pousser un soupir quand il pensa à sa femme hargneuse sans enfants...

L'huissier Venedikt Venediktovytsch, un homme d'apparence intellectuelle et avec des manières presque recherchées s'il n'avait pas eu la maudite habitude de renifler, aperçut l'inconnue juste au moment où elle regardait l'affiche d'un nouveau film près de la Maison de la culture du district. L'affiche représentait un cow-boy américain qui visait d'un colt à charges multiples les passants nocturnes solitaires de la petite ville de province. Venedikt Venediktovytsch avait déjà pris la décision d'accoster la jeune fille (il avait même préparé la première phrase pour faire connaissance : « La dernière séance va bientôt s'achever et vous, vous avez seulement l'intention d'aller au cinéma »), quand, comme si elle avait deviné son intention, elle se détacha de l'affiche et s'éloigna rapidement de la bouche du colt à charges multiples braqué sur elle. En regardant plus attentivement, l'huissier comprit que le cow-boy le visait lui aussi et il se traîna à la maison avec un mauvais pressentiment...

Entre-temps, errant sans but précis à travers la ville, la jeune fille se retrouva près de l'hôpital. Se tenant derrière la clôture bordée de buissons d'acacias, elle scrutait du regard les fenêtres. Les unes étaient opaques et semblaient avoir des taies, les autres étaient éclairées par des lampes à néon. Elle s'efforçait de deviner parmi elles la fenêtre de la salle où elle avait été aujourd'hui. Ne s'en rappelant pas, elle se le reprochait maintenant, désespérée, comme si le fait de pouvoir jeter maintenant un coup d'œil par la fenêtre de la salle de sa mère avait une grande importance, pouvait l'aider, la sauver...

De l'hôpital elle se rendit à la gare. Quelques voyageurs attardés somnolaient dans la salle d'attente, recroquevillés sur

des bancs de bois grossier. Elle trouva du regard l'horaire des trains : le train qu'il lui fallait passait par cette gare le matin. Sans s'attrister, mais plutôt même contente, elle sortit du local sombre qui sentait le brûlé sur la place près de la gare. Il y avait une odeur de tilleul dans l'air et une faible brise un peu amère soufflait du côté des champs. Le ciel pur était constellé d'une multitude d'étoiles et leurs essaims étaient figés dans leur vol énigmatique éternel.

La jeune fille traversa la place et se dirigea vers le centre de la ville. Des couples qui revenaient du dancing au parc de culture la croisèrent. Des garçons endimanchés jetaient des regards curieux sur la jeune fille dont les talons hauts résonnaient sur le trottoir et qui portait sur son beau visage un masque de douleur ou de fatigue et d'isolement. Des plaisanteries, des rires, des questions se faisaient entendre dans le dos de la jeune fille, mais rien ne la blessait, restant au-delà de sa conscience isolée.

— Voulez-vous que je vous accompagne ? lui demanda un adolescent ressemblant à un Tzigane avec un sourire présomptueux, en lui barrant le chemin. On risque d'offenser une fille comme vous.

Elle passa devant lui comme devant un arbre et l'adolescent, pas du tout vexé par l'échec, ne fit que siffler à sa suite.

Voilà enfin la maisonnette communautaire en briques dont les fenêtres éclairées scintillaient. Tellement de linge séchait là dans la journée et maintenant on apercevait à peine les cordes nues entre les poteaux. Un chat effarouché bondit hors de l'entrée sombre, un autre s'élança à sa suite, et la jeune fille s'arrêta, car son cœur se mit brusquement à battre. Il battait si fort qu'il lui semblait qu'on pouvait l'entendre de loin. Les pulsations accélérées de son sang se répercutaient par des tintements sourds dans les tempes, dans les oreilles.

Il faisait sombre dans l'entrée et, se heurtant contre des sacs, des caisses et des seaux, la jeune fille s'approcha à tâtons de la porte et frappa doucement. Elle prêta l'oreille : pas un bruit de l'autre côté de la porte. Elle frappa plus fort et

presque au même instant la porte s'ouvrit et une silhouette svelte de gamin surgit sur le seuil.

— Vous voulez voir maman ? demanda Ilko. Mais elle n'est pas encore rentrée de l'hôpital.

Et exactement comme dans la journée, de dessous son coude s'agitèrent des mèches de cheveux roux qui, en s'écartant, firent apparaître le visage basané de sa petite sœur Gala. Et exactement comme dans la journée, ses yeux noisette scintillaient comme des limaçons et leur luminiscence vivante exprimait une curiosité irrésistible.

— Pas encore, dit aussi la fillette.

— Peut-être qu'elle sortira déjà demain, dit la visiteuse attardée en sentant que sa gorge se serrait. J'attendrai... Mon train est déjà parti et le suivant ne viendra pas de sitôt. Vous me laisserez passer la nuit chez vous ?

Les enfants s'écartèrent unanimement du pas de la porte et la jeune fille entra dans l'appartement en regardant autour d'elle.

L'appartement consistait en une seule chambrette qui servait en même temps de cuisine, de chambre à coucher, de salon et de débarras. Près du fourneau à gaz il y avait un sac de pommes de terre ; dans un vieux buffet à battants grands ouverts on voyait des sachets, des paquets, des bocaux, des petites casseroles ; la table était encombrée de vaisselle, de cuillers, de chiffons, au milieu desquels on avait posé une miche de pain et éparpillé du millet ; sur le lit il y avait une couverture froissée et des oreillers ; une chaise avec un pied cassé était renversée sur le côté... Ayant embrassé l'appartement négligé d'un coup d'œil rapide, la visiteuse attardée dit :

— C'est gai chez vous... Vous avez soupé ?

— Oui, prononça hâtivement Ilko. Nous avons mangé du pain avec de la marmelade.

— Vous avez pêché quelque chose avec vos lignes ?

— Elle, désigna-t-il sa sœur, elle a pêché un gros carassin.

— Comme ça, montra Gala en écartant les bras. Et lui, il a pris des petites perches et des petits rotengles. On a fait une

soupe de poisson avec du poivre et des feuilles de laurier. On a déjà mangé...

— Demain matin on préparera des vareniks \* aux cerises.

— Hier grand-mère Vekla nous a offert des vareniks aux cerises, dit Ilko.

— Et avant-hier madame Lapykha nous a appelés pour manger du vermicelle au lait, se vanta aussi Gala.

La visiteuse attardée eut de nouveau le souffle coupé. Qu'est-ce qui l'avait ramenée dans cet endroit ? Pourquoi n'avait-elle pas pu attendre le train du matin à la gare pour s'en aller d'ici, de chez sa mère qui n'avait jamais été une mère pour elle, l'ayant reniée dès sa plus tendre enfance, et quand elle l'avait vue pour la première fois, elle ne l'avait pas reconnue et avait demandé dans un état d'assoupissement : « Qui es-tu ? » Pourquoi n'avait-elle pas fui ces enfants qui aujourd'hui ou demain deviendraient orphelins et seraient envoyés dans une maison d'enfants, comme elle-même y avait été envoyée en son temps, et qui ne verraient plus non seulement leur mère, mais aussi leurs pères qui avaient renié leurs enfants encore avant leur naissance ? Pourquoi n'avait-elle pas fui son petit frère et sa petite sœur qui ne soupçonnaient même pas qu'elle n'était pas une visiteuse venue par hasard, une étrangère, mais leur propre sœur ?...

— On va faire les lits, il est déjà tard, dit la jeune fille.

Les enfants se précipitèrent vers le lit et se mirent à rajuster à deux le drap sale, s'efforçant de secouer les oreillers noirs comme du charbon... Et elle restait les bras ballants et ne pouvait pas bouger : elle songea subitement que ce n'était pas sans raison que cette fillette adroite aux yeux noirs, qui se démenait en faisant briller ses coudes et ses genoux, avait été appelée Gala. La mère avait appelé son troisième enfant Gala exactement comme elle, son premier-né, qu'elle avait placée dans un jardin d'enfants. Et ne croyant probablement déjà plus à leur rencontre, mais se repentant de son acte (sans trop

---

\* Plat d'usage en Ukraine.

savoir pourquoi, elle voulait penser maintenant que sa mère se repentait), elle avait appelé son enfant encore une fois Gala en sa mémoire... Par conséquent, elles étaient des sœurs et toutes les deux s'appelaient Gala...

— Et moi, où me mettez-vous ? demanda-t-elle.

— Nous dormons tous les trois dans le même lit. Maman n'est pas là, alors tu te coucheras à sa place. Nous dormons du côté du mur et elle de l'autre...

La petite Gala avait un regard espiègle. Quant à Ilko, il fronçait ses sourcils noirs et n'était pas du tout pressé de se déshabiller comme sa petite sœur. Et quand la visiteuse attardée eut éteint la lumière, il se coucha près du mur froid sans avoir enlevé sa chemise et sa culotte. « Mon Dieu, comme ils sont maigres, négligés, peu soignés. Ils font eux-mêmes la lessive... Et ils ne savent pas ce qui les attend demain, après-demain.

Si, au moins, on les envoie dans une même maison d'enfants. Et si on les envoie dans des maisons différentes ? Et moi non plus je ne les verrai plus. C'est aujourd'hui la dernière fois. Et la première. Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit. » Elle était couchée au bord du lit, là où dormait toujours leur mère (« Et ma mère », pensa-t-elle involontairement). Les yeux ouverts des enfants luisaient dans l'obscurité et leur respiration était régulière, éveillée. Le petit corps maigre de la fillette sentait les algues et on entendait battre son cœur. On pouvait entendre aussi le battement du cœur du petit garçon. « Et ils entendent probablement le mien. Mon cœur bat même plus fort que le leur et ils sont en train d'écouter en silence la voix de mon cœur ».

— Racontez un conte, demanda la fillette tout bas.

— Je ne connais pas de contes, répondit-elle après avoir réfléchi.

— Votre maman ne vous a jamais raconté de contes ? s'étonna la fillette.

— Jamais...

— Elle ne connaissait pas un seul conte ?

— Non.

— Elle devait être tout à fait vieille et avait tout oublié, devina le gamin.

— Mais nous allons inventer notre propre conte.

— Un conte que personne n'a jamais entendu ? chuchota la fillette.

— Bien sûr que personne n'a jamais entendu puisque nous allons le composer à trois.

Les enfants se tenaient coi dans l'obscurité. Une auto passa de l'autre côté de la fenêtre, sa lumière clignotante pénétra dans la chambre et se refléta en étincelles d'or dans leurs prunelles.

— Est-ce que je peux commencer la première ? demanda la fillette. Il y avait une fois une méchante fée, la fée Carabosse...

— Hé, ce n'est pas notre conte, l'interrompit le petit garçon. Il y a beaucoup de contes sur la fée Carabosse... Est-ce que je peux commencer?... Il y avait une fois un dragon à neuf têtes...

— Hé, objecta la fillette, sur les dragons aussi il y a beaucoup de contes.

— Les enfants, écoutez-moi... Composons un conte où il n'y aura ni fée Carabosse, ni dragon à neuf têtes. Que ce soit un conte sur le bonheur. Mettons comme celui-ci... Il y avait une fois un frère et deux sœurs... Le sœur aînée s'appelait Gala et la sœur cadette avait été appelée Gala aussi par sa mère.

— Est-ce que c'est possible, deux sœurs Gala ? demanda le gamin qui doutait.

— Et pourquoi pas ? Ta petite sœur s'appelle Gala et moi aussi je m'appelle Gala.

— Ah oui, c'est possible, acquiesça-t-il après avoir réfléchi.

Ils composèrent un conte commun à trois, en s'interrompant l'un l'autre, et quand la respiration somnolente des enfants se fit enfin entendre, la jeune fille se tut. Se relevant sur le coude, elle examina les visages des enfants et chercha à discerner ce qu'elle seule savait. Et elle ne savait probablement pas en-

core, mais seulement présentait dans son subconscient qu'elle ne pourrait jamais abandonner ces enfants, les renier et les vouer à l'orphelinage, car ils étaient désormais ses proches, sa sœur et son frère cadets. Et elle comprenait déjà qu'ayant elle-même été outragée et victime de tant d'injustices amères, elle n'admettrait pas que ces petits connussent la même chose. Une vague de chaleur maternelle montait dans sa poitrine et, sanglotant, Gala caressait tantôt la petite tête touffue du gamin, tantôt les cheveux mœlleux et longs de la fillette et à ce moment-là tous les outrages et les offenses semblaient être bien loin...

### UNE SITUATION DÉLICATE

Dmytro Vychnèvy n'était pas venu à la maison de quatre longs mois ou même cinq: il travaillait dans un chantier de construction au chef-lieu de la région. Avant le Nouvel an, quand tous se précipitèrent dans les magasins pour acheter des étrennes, il y jeta un coup d'œil aussi, pas tout seul, il est vrai, mais avec ses camarades. Et comme les camarades n'en sortaient pas les mains vides, il y acheta aussi quelque chose : une boîte de bonbons, un flacon de vernis polonais et un fichu en gaze rose.

Et c'est certainement plus tard qu'il se rendit compte qu'il avait acheté la boîte de bonbons pour son fils Yourko et le vernis polonais et le fichu pour Natałka... Mais, au fait, pourquoi ne pas aller au village ? Et, ayant acheté encore toutes sortes d'étrennes, il décida définitivement d'y aller à tout prix.

Ils étaient divorcés avec Natałka depuis un an et demi : ils n'avaient pas pu s'entendre, comme on dit maintenant. Sa femme lui cherchait tout le temps chicane : soit il rentrait trop tard, soit il dispersait son argent, soit il ne s'occupait pas du jardin comme les autres. Dmytro Vychnèvy était un homme sociable, gai, il était habitué à une vie indépendante et non pas à être sous le joug de la femme. Il avait patienté pendant

un certain temps, puis s'était dit qu'il en avait ras le bol : pouvait-il supporter cela toute la vie ?

Et il avait divorcé et fait légaliser le divorce par le tribunal. Ayant soupiré avec soulagement, il se rendit vite en ville, se fit embaucher aussitôt dans un chantier de construction, eut droit à un lit dans un foyer. Le travail n'était pas facile, mais il était maître chez lui, ne travaillait pas le samedi et le dimanche, buvait de la bière tant qu'il voulait, allait au cinéma et au bal, faisait des haltères au sous-sol du foyer. De temps en temps, il venait au village. Natałka l'accueillait comme s'ils n'avaient même pas divorcé, comme s'ils continuaient à vivre dans la bonne entente, elle ne lui reprochait plus rien, ne lui cherchait plus chicane, et Dmytro s'étonnait en pensée : « Quelles chipies ces femmes, n'aurait-elle pas pu être douce autrefois ? ! »

Et maintenant, se rendant au village en autobus et observant par la fenêtre les champs enneigés, les arbres aux énormes bonnets poilus ressemblant à des pelisses de mouton retournées, Dmytro se disait déjà pour la nième fois que la liberté à son âge était indispensable, qu'il aurait toujours le temps de passer la tête sous un nouveau joug. Au foyer il y avait pas mal de divorcés comme lui et certains d'entre eux s'étaient déjà fait passer de nouveau la corde au cou et avaient un enfant d'une autre femme et payaient une pension alimentaire à la première, mais Vychněvy ne se dépêchait pas, comme on dit, de sauter de la poêle à la braise, il voulait jouir de sa liberté de célibataire. Les deux ou trois filles auxquelles il avait commencé à faire la cour au foyer avaient deviné aussitôt ses intentions, elles avaient d'elles-mêmes laissé tomber Dmytro, mais lui ne faisait qu'en rire et ne le regrettait pas du tout. Et il n'avait rien à regretter, puisqu'il avait un enfant, une femme, bien qu'il fût divorcé. Mais tant qu'il allait les voir, tant que Natałka l'accueillait comme un père et un mari, il ne s'en faisait pas trop...

Les toiles blanchies des neiges avaient recouvert le village, et dans la nuit sereine seuls ses feux jaunes scintillaient. Dmy-

tro descendit de l'autobus et se retrouva seul sur la route déserte. Pour parvenir au logis de ses parents il fallait aller jusqu'à la lisière lointaine du village et il se dirigea aussitôt chez Nataalka. La rencontre prochaine faisait naître en lui une excitation étrange. Et peut-être pas tellement la rencontre avec sa femme d'avec laquelle il était divorcé que la rencontre avec Yourko.

— Oh, mon petit lapin, tu n'attends pas ton père, marmonnait-il avec animation, tu n'attends pas, mon petit lapin, mais moi je vais venir et j'apporterai les cadeaux du Père Noël !

La neige craquait gaiement sous ses pieds et tout alentour s'exhalait une odeur si fraîche et si familière, une odeur qu'il n'avait vraiment jamais sentie en ville. Et cette forte odeur l'attendrit, la chaleur lui monta à la poitrine.

Une vive lumière éclairait les fenêtres de la maison. « Tiens, c'est comme si on avait deviné mon arrivée et pourtant je n'ai pas écrit et je n'ai pas envoyé de télégramme ». Il tira vers lui la porte d'entrée : elle était fermée. Mais pourquoi donc ? De qui Nataalka se protège-t-elle ? Bon, alors tirons sur le loquet, frappons à la porte gelée. En réponse à ces tiraillements et aux coups frappés à la porte, la porte de la chambre grinça bientôt et la voix de Nataalka sur ses gardes se fit entendre de l'entrée :

— Qui est là ?

— Des étrangers ! répondit gaiement Dmytro Vychnèvy.

Nataalka garda un instant le silence là, dans l'entrée, puis reprit :

— Je demande qui est là.

— Les tiens, tu ne reconnais pas ? répondit à haute voix Dmytro et il se mit à rire sans trop savoir pourquoi. Ouvre !

Mais Nataalka ne se hâtait pas d'ouvrir la porte. Elle semblait avoir regagné la chambre, longtemps on n'entendit plus ses pas, enfin un bruit familier parvint jusqu'à lui. Le verrou de fer tinta, la porte s'entrouvrit et dans l'entrebâillement oblong sombre la haute silhouette de Nataalka apparut, elle retenait d'une main la porte et elle posa l'autre sur le jambage

comme pour barrer l'entrée. Son visage rond, éclairé seulement par la neige du dehors, n'exprimait aucune joie, on n'y voyait que du désarroi.

— Tu ne me reconnais pas ? demanda Dmytro sans perdre encore courage. J'ai apporté les cadeaux du Père Noël ! Et comme Natalka, maussade, restait toujours dans la même pose, les bras écartés devant elle en signe d'avertissement, il demanda : Ou, peut-être, reçois-tu d'autres invités ? Avoue ! As-tu des invités ?

— Oui, répondit Natalka d'une voix apparemment calme.

— Alors, on ne s'ennuiera pas, sourit Dmytro. Bon, laisse-moi passer dans la chambre, car il fait froid.

Déjà dans l'entrée, elle lui souffla à l'oreille d'un ton suppliant :

— Seulement je t'en prie, tu m'entends ? Seulement je t'en prie... Quelle situation !

— De quoi parles-tu ? demanda Dmytro perplexe.

Mais elle était déjà entrée dans la chambre. Et Dmytro eut l'impression pendant un instant qu'elle se tenait comme si vraiment il lui était étranger. Elle s'écarta du seuil : un homme inconnu en veste de pyjama, à lunettes, aux tempes largement dégarnies, était assis à table. L'homme était assis comme le maître de la maison, lourdement accoudé, et, de derrière les verres étincelants, ses yeux gris regardaient tout droit, avec fermeté.

— Mais tu as vraiment du monde, Natalka, proféra Dmytro Vychņevy d'une manière accueillante en cherchant fébrilement dans sa mémoire quel parent à elle cela pouvait bien être : un oncle, un cousin. C'était certainement un parent qui était venu de quelque part. Bonsoir !

Natalka s'assit sur le canapé, elle regardait avec une désapprobation incompréhensible. L'homme répondit quelque peu à contrecœur :

— Bonsoir...

Et il resta attablé dans la même pose : les coudes en avant, les yeux sévères derrière les verres des lunettes.

— Faisons connaissance, dit Dmytro en posant sa valise et en tendant la main. Dmytro !

L'homme à table ne bougea pas, comme si on ne s'adressait pas à lui et alors Natałka dit hâtivement :

— Vassyl Olexandrovytch !

Et ce n'est qu'à ce moment-là que Dmytro Vychnèvy commença à se rendre compte : et le sang lui monta à la tête comme une vague chaude et se mit à battre aux tempes comme des marteaux vibrateurs. Il ne se décontenança pas, mais sa vue se troubla brusquement et le trouble se mit à se dissiper avec difficulté.

— Et où est Yourko ? demanda-t-il.

— Chez grand-mère, répondit Natałka.

L'homme à table se tenait comme s'il n'entendait pas leur conversation.

— Depuis longtemps ?

— Je l'ai emmené hier soir, de samedi à dimanche. Pour qu'il joue chez grand-mère.

— Et moi j'ai apporté des friandises à Yourko.

Et il ouvrit la valise, sortit les étrennes, les garda un instant dans ses mains au milieu de la chambre et les mit sur le canapé près de Natałka. Puis il prit le fichu de gaze, le vernis polonais et le flacon de shampoing et annonça :

— Ça c'est pour toi.

Natałka, les lèvres sévèrement serrées, ne bougea pas. Alors il les mit à côté des cadeaux à son fils. A son étonnement, il s'était déjà maîtrisé, cela commençait même à lui plaire de les avoir tellement interloqués tous les deux. Quant à l'impasse dans laquelle il se trouvait lui-même, il n'y pensait pas.

— Invite-moi à table, dit-il à Natałka et, ayant posé devant le morose Vassyl Olexandrovytch une bouteille de vodka apportée de la ville, il s'assit sans invitation.

Dmytro commença à jouer malicieusement de ses larges sourcils qui semblaient lancer des étincelles électriques tout autour.

— Alors, vous vous appelez Vassyl Olexandrovytch ? demanda-t-il à l'homme en veste de pyjama. Où travaillez-vous ?

— A la provenderie, répondit aussitôt Nataalka.

— Comme ingénieur, dit Vassyl Olexandrovytch en desserrant enfin les lèvres.

— Mais c'est magnifique ! Et il se leva, prit trois petits verres sur l'appui de la fenêtre et versa la vodka. A notre connaissance !

Et il but le sien d'un trait. Vassyl Olexandrovytch jeta un coup d'œil à Nataalka, mais il ne prit pas son verre. S'étant réchauffé et remis, Dmytro se sentit pour de bon le maître de la maison.

— La provenderie est une bonne chose ! Alors, on l'a quand même construite et mise en service. Le complexe d'engraissement des porcs sera maintenant plus rentable... Vous gagnez beaucoup ?

— Ça me suffit, proféra Vassyl Olexandrovytch et il effleura le petit verre des doigts et se mit à le tapoter de l'ongle.

— Mais buvez donc ! pria Dmytro de tout son cœur. Pour avoir fait connaissance ! Nous resterons un petit moment et causerons comme des hommes. Et quand Vassyl Olexandrovytch prit lentement son verre et le but à petites gorgées, il dit d'un air satisfait : Eh bien, à votre santé !... Maintenant on gagne bien partout : et en ville et à la campagne... A moi on promet de me donner sous peu un appartement. Et, ayant remarqué le regard froid de Nataalka, il ajouta : Un logement d'une pièce, mais individuel avec tout le confort moderne : le gaz, l'eau chaude, le cabinet de toilette, veuillez bien m'excuser.

— Donne-nous quelque chose à manger, dit Vassyl Olexandrovytch.

Nataalka, les dents serrées, posa sur la table une assiette avec des morceaux de lard et des tranches de saucisson fait maison. Elle croyait probablement encore que tout s'arrangerait entre les deux hommes. Et elle ne voulait pas qu'ils boivent, elle ne voulait pas...

— Si je me mariais, racontait Dmytro, je pourrais exiger sans hésiter un appartement de deux pièces pour ma femme et moi, n'est-ce pas ? Mais je ne veux pas me marier, par principe.

— Pourquoi ? demanda l'ingénieur de la provenderie en clignant des yeux et en souriant un peu.

— Par principe. Ce n'est pas le tout de se marier. Et s'il faut divorcer après ?

Natalka était assise sur le canapé et écoutait attentivement. Elle aurait pu, bien sûr, aller dans la pièce voisine, mais une force la retenait. Sans trop savoir pourquoi, elle ne voulait pas laisser les hommes en tête-à-tête.

— Vous, par exemple, s'adressa sincèrement Dmytro à l'ingénieur, vous êtes venu dans notre village, n'est-ce pas ? Et vous viviez dans un autre. Or, vous aviez des raisons pour venir ici. Ce n'est pas seulement à cause de la provenderie ? Dites, vous aviez des raisons ou je me trompe ?

— Il y a certainement eu des raisons, proféra évasivement Vassyl Olexandrovytch et, cette fois-ci, il avança lui-même la main vers la bouteille et se versa à boire. On peut toujours trouver des raisons...

Ils vidèrent leurs verres.

— C'est bien ce que je dis ! s'exclama joyeusement Dmytro. Eh bien, à la vôtre ! Pourquoi suis-je parti en ville ? En quittant femme et fils ? Il y avait des raisons, voilà !

— Il est toqué, murmura Natalka en pâlisant.

— Je vois que vous êtes déjà d'âge mûr. Pas trop âgé, mais d'âge mûr. Vous devez avoir dans les quarante ans, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Qu'est-ce que tu lui veux à cet homme ? ! s'écria Natalka d'un air fâché.

— Laisse-le parler, dit avec indulgence Vassyl Olexandrovytch dont le visage et le regard s'étaient adoucis.

— Mais oui, pourquoi ne pas parler ? Ben quoi, nous ne sommes pas des bêtes, mais des hommes !... Donc, vous avez

dans les quarante ans ? Donc, vous avez une famille. Ce n'est pas possible que vous n'ayez pas fondé de famille.

L'ingénieur de la provenderie souriait avec indulgence, d'un air hautain.

— Et après ?

— Nous causons, n'est-ce pas ? Nous causons. Savez-vous qui je suis, qui est Nataalka, qui est notre fils ? Oui, vous le savez. Alors, pourquoi vous vous taisez et ne voulez pas que je sache qui vous êtes ?

— Je lui ai dit toute la vérité. L'invité montra du regard Nataalka, renfrognée.

— Je sais tout ! confirma-t-elle. Et toi tu es toqué ! Qu'est-ce que tu lui veux ? Quelle situation ! Nous avons légalisé le divorce par le tribunal, c'est toi-même qui l'as voulu. Et maintenant tu es venu interroger ?

— Bien, je vais raconter, proféra l'ingénieur de la provenderie. J'ai une femme et deux enfants. J'ai divorcé, je paie une pension alimentaire... Ça fait déjà quatre ans. Ma fille aînée est en train de terminer l'école, la cadette est en septième.

— Tout est clair ! s'écria Dmytro' Vychnèvy. Donc, un payeur d'aliments ! C'est bien ce que je pensais.

— Tu ferais mieux de penser qui tu es toi-même, le piqua au vif Nataalka.

— Et peut-on savoir quelles sont donc vos intentions ? Dmytro mâchait avec plaisir le saucisson.

— Des intentions sérieuses, cligna des yeux Vassyl Oleandrovitch.

— Tiens, tiens... Sérieuses, dites-vous... Vous pensez épouser Nataalka ? Et adopter Yourko ?

L'ingénieur de la provenderie versa de la vodka dans deux verres, but et dit :

— Ça fait déjà trois mois... que nous nous connaissons, moi et Natalia Pétrivna.

— Elle vous plaît ?

— Il est vraiment toqué, murmura la femme. Et elle répéta : Quelle situation, ça alors...

L'ingénieur de la provenderie dit d'un air significatif :

— Natalia Pétrivna sait bien ce qu'elle vaut et c'est très agréable. Je respecte les femmes imposantes.

— Dites carrément : vous avez l'intention de l'épouser ou non ?

— Je dois en parler seulement avec Natalia Pétrivna. Cela ne regarde que nous.

— C'est-à-dire ? demanda Dmytro en levant ses larges sourcils gais.

— Quoi c'est-à-dire ? rétorqua l'ingénieur de la provenderie toujours avec indulgence.

— Je n'ai pas le droit de rester à l'écart, car cela ne regarde pas que vous, mais aussi le gosse et il est mon fils.

Sans trop savoir pourquoi, Natalka n'était plus fâchée contre le sacré Dmytro. Elle aussi voulait entendre ce que dirait enfin Vassyl Olexandrovytch qui jusqu'à présent lui faisait des déclarations d'amour et de respect, mais n'avait pas dit un mot sur le mariage.

— Je veux que mon fils soit dans des mains sûres ! dit Dmytro avec défi. Qu'il ne se sente pas orphelin !... Tu entends, Natalka ?

— Et moi, est-ce que je ne lui veux pas du bien ? dit-elle le cœur gros, car elle souffrait vraiment maintenant.

L'ingénieur de la provenderie se leva de table.

— Eh bien, si vous posez la question ainsi...

— Et comment faire autrement ? interrogea Dmytro en jouant des sourcils.

— Donc, vous posez la question tous les deux ?

— Tous les deux ? s'étonna Natalka et elle se leva aussi.

— Ma position est la suivante... Il faut bien étudier la personne. Vous, par exemple, Natalia Pétrivna, vous devez m'étudier et moi je dois vous étudier, n'est-ce pas ? Pour ne pas nous tromper. Ne vous êtes-vous pas trompée dans la vie ? Et moi, ne me suis-je pas trompé ? Par conséquent, encore une fois pour ne pas...

— Attendez ! Vychnèvy se leva aussi. Alors, vous étudiez

ici la question, si j'ai bien compris ? Alors, Nataalka et Yourko, c'est pour vous une question ? Et il se tourna vers Nataalka : Quel conquérant tu t'es trouvée ! Et quel père pour Yourko !

— Et toi tu es meilleur ? Les larmes brillèrent dans les yeux de la femme. Aventurier ! Coureur ! Tu as quitté la famille, tu viens une fois tous les six mois, tu ne me laisses pas en paix ! Jusqu'à quand me feras-tu souffrir ?

Dmytro la regardait, étonné.

— Est-ce que je ne veux pas que tu soies heureuse ?... Mais tu es une femme aveugle, tu ne discernes pas toute seule. Frotte-toi les yeux, regarde attentivement.

Nataalka sanglotait avec dépit, réduite au désespoir. L'ingénieur de la provenderie était vraisemblablement en train de décider quelque chose pour lui-même, et les coins de ses lèvres s'agitaient non sans méchanceté.

— Mon intention est sérieuse, dit-il. Mais je me suis déjà fait échauder et je crains maintenant même l'eau froide.

— Il radote ! s'exclama Dmytro avec un enthousiasme affecté en branlant la tête.

— Je ne peux pas vous donner comme ça, d'un seul coup, une réponse à tous les deux, je dois tout peser, réfléchir.

— Ce n'est pas moi, c'est lui qui exige une réponse ! Qu'est-ce que ça peut bien lui faire, quel droit a-t-il ?

— Mais il pose la question correctement, prononça gravement l'ingénieur de la provenderie. Juridiquement il est le père. Il a bien le droit... Quant à la réponse, je n'y suis pas encore prêt.

— Comment ? Des taches rouges apparurent sur le visage pâle de Nataalka.

— Les gens sont fous maintenant, s'indignait Dmytro en serrant les poings. Il étudie la question. Mon Yourko c'est pour lui une question. Et toi, Nataalka, tu supportes ? Tu te cramponnes à lui depuis déjà trois mois ? Et moi je pensais qu'on m'attendait ! Et moi je pensais me réconcilier, vivre de nouveau ensemble !

— Tu parles, dit-elle avec rancune. Tu as gâché ma vie et maintenant tu te moques de moi de nouveau...

Natalka se retira dans le coin près de l'armoire. Ses épaules étaient secouées par les sanglots. L'ingénieur de la provenderie enleva sa veste de pyjama et se mit à enfiler le chandail qui pendait sur le dos d'une chaise. Puis il passa une veste rayée sur son corps replet, sortit des souliers de dessous le canapé. Dmytro Vychnèvy observait avec mépris chacun de ses mouvements.

— Quoi, vous filez ? demanda-t-il.

— C'est-à-dire ? Vassyl Olexandrovytch leva son visage cramoisi.

— Vous avez embrouillé, trompé une femme honnête et maintenant vous flanchez ? Alors, la question est étudiée ?

L'ingénieur de la provenderie se redressa.

— Je ne permettrai pas !...

— C'est moi qui ne permettrai pas ! riposta du tac au tac Dmytro.

L'ingénieur s'arrêta court.

— Dans ce cas-là, je me permettrai de m'en aller, dit celui-ci en regardant trembler les épaules de Natalka.

Il resta encore quelque temps debout, comme s'il comptait sur quelque chose.

— Permettez-vous, dit Dmytro sur un ton autoritaire.

L'ingénieur de la provenderie sortit de la chambre d'un pas ferme, mit son manteau à col d'astrakan, sa chapka d'ondatra, attendit encore un petit moment et s'en alla. Tout d'abord, une porte grinca derrière lui, puis une autre claqua, comme si le vent l'avait poussée.

— Et il fait encore claquer la porte, l'aventurier, dit Dmytro avec indignation. Où l'as-tu déniché cet oiseau-là ?

— Il s-s'est d-déniché lui-même, finit par prononcer Natalka en sanglotant. Il n'est pas meilleur et pas pire que toi... L-le m-même or.

— On verra bien ! promet Dmytro d'un air menaçant. On verra. Moi, j'ai peut-être des intentions sérieuses et lui ?...

— Je te connais, trouble-fête...

— Tu me connais mal ! s'écria Dmytro presque avec dépit, commençant maintenant à croire lui-même à la sincérité et à la véracité de ses paroles. J'ai peut-être envie de revenir dans la famille ! J'en ai peut-être marre de la construction, je veux rentrer à la maison.

— Et le logement isolé qu'on t'a promis ?...

— Promis... Et toi tu y as cru ? J'ai assez couru le monde, maintenant ça suffit. Nous devons nous rendre à la raison tous les deux.

Les yeux de Natałka étaient humides et admirablement clairs, transparents : on avait l'impression qu'à travers eux on pouvait voir ce qui se passait dans son âme consumée de chagrin.

— Tu est vraiment... toqué.

— Toqué... N'importe qui peut devenir toqué à tes côtés.

Et, comme s'il s'était vexé, il commença à faire rapidement ses préparatifs, se réjouissant de ses nouvelles intentions qui, au fond, mûrissaient en lui depuis longtemps. Elles mûrissaient, seulement depuis un certain temps il ne s'en rendait pas compte et il avait fallu qu'il rencontre ici ce type « étudiant la question » !

— Où vas-tu ? demanda Natałka troublée.

— Où, où... marmonna-t-il.

— Où vas-tu à la nuit tombante ?

— Chez les parents, chercher Yourko. Où as-tu vu ça : toi et moi, nous sommes ici et le gosse est dans une autre maison... Tu pourrais quand même essayer mon cadeau, non ? Bon, je vais bientôt revenir.

Et il sortit rapidement.

Natałka prit le fichu de gaze et, ne l'ayant porté que jusqu'à la poitrine, se figea, comme si elle écoutait ce qui se passait maintenant dans le monde sans bornes, au-delà des murs de sa maison. Comme si elle entendait le craquement de la neige froide sous les souliers de Dmytro...

## VAROTCHKA, L'UNIQUE AU MONDE

La femme de Pavlo Jabokryk avait plaqué son mari.

En hiver, après le Nouvel an, le conseil d'administration du kolkhoze avait offert à Pavlo, comme à l'un des meilleurs mécanisateurs, un voyage touristique dans les Républiques Baltées. Ils avaient effectué le parcours aller et retour en train. Jabokryk avait pris avec lui du lard, du saucisson fait maison : il y aurait moins de dépenses en route. A Léninegrad, ils avaient vu le Palais d'Hiver (« Vous l'avez payé cher », pensait Pavlo avec méchanceté en examinant avidement la richesse dans laquelle avaient vécu les tsars). A Tallinn et à Riga, il s'était senti rajeuni. (« Si seulement ma Varotchka pouvait venir faire un tour ici et admirer toutes ces choses ».) Pour lui-même il s'était acheté seulement un petit cadre coloré en matière plastique, dans lequel il avait l'intention de mettre un portrait agrandi de Varotchka et pour elle — des écheveaux de laine, deux tricots et un fichu de soie. Il aurait aimé acheter un collier d'ambre (un tel bijou étonnerait tout le monde à Zakrynytchié !), mais il coûtait cher, Jabokryk n'avait plus d'argent ; quant à en emprunter, il ne savait pas comment s'y prendre et n'aimait pas emprunter. Et maintenant, rentrant à la maison et regardant les étendues enneigées, il regrettait bien de ne pas avoir acheté le collier et se l'imaginait tout le temps au cou de Varotchka.

Il traversait Zakrynytchié en se pavanant et prêtait l'oreille au craquement joyeux de la neige sous les bottines. Il entra en se pavanant dans la cour, espérant que sa femme, l'ayant aperçu par la fenêtre, sortirait sur le pas de la porte. Quand il fit jouer la clé dans la serrure, son ardeur se refroidit un peu et, en entrant dans la maison, il resta absolument stupéfait.

Le plancher n'était pas balayé depuis longtemps. Il faisait froid. Les vitres étaient gelées. Une miche de pain entamée moisissait sur la table et semblait couverte de givre. De la

montagne d'oreillers qui s'élevaient toujours presque jusqu'au plafond il n'en restait que deux, sans taies, et des plumes sortaient des taies bleues du dessous. La couverture en grosse toile avait disparu du saillant du poêle et dans le buffet il n'y avait que quelques petites assiettes.

Une feuille de papier arrachée à un cahier d'écolier à carreaux se détachait en blanc sur la table et un couteau et une fourchette étaient posés dessus. Pavlo devina : un billet. Il le prit avec des doigts indociles... Varka écrivait qu'elle emportait le livret de caisse d'épargne, certains ustensiles de ménage, ses habits et laissait la maison à Pavlo et n'aurait aucune prétention envers lui à propos de la maison. « Les parents conseillent de faire un procès, mais moi je ne veux pas, parce que j'ai où habiter. Dieu ne nous a pas donné d'enfants, tant mieux, car maintenant ça ne cause que du tracass. Mon nouveau mari m'aime et toi oublie-moi ». Et c'était signé : Varvara Nytchyporouk.

Il tourna la feuille entre ses doigts comme s'il avait des doutes. La première pensée qui lui traversa l'esprit fut : « Qu'est-ce que je ferai de la laine que j'ai achetée ? Qui portera les tricots, le fichu de soie ? » Puis une autre pensée lui passa par la tête : « Elle a pris ses photos, maintenant le cadre que j'ai apporté ne servira à rien, il sera perdu. » Et enfin une autre pensée lui vint à l'esprit, qui le fit frémir : « Chez qui Varotchka est-elle allée vivre ? » Il énumérait dans sa mémoire tous les hommes de Zakrynytchié, mais ne pouvait s'arrêter sur personne.

Les voisins s'étaient sans doute aperçus de son arrivée, car il reçut bientôt la visite de Dokia Otcheretna : c'était à son puits que toute leur rue allait chercher l'eau. Dokia affichait un visage plein de compassion encore dans la cour. Des larmes semblèrent briller dans ses yeux quand elle était encore dans l'entrée.

— Varka a commencé à faire ses préparatifs dès que tu es parti, dès le lendemain. Ils sont venus en voiture le soir pour que moins de gens les voient, ils ont chargé la voiture, et en

avant. Oui, elle a dû oublier quelque chose parce que le lendemain elle est revenue, le soir aussi: Je vaquais au ménage dans la petite remise et je l'ai vue. Varka n'a même pas allumé la lumière dans la maison. Lui était dans la voiture, comme la première fois, et il n'est pas sorti. Elle a emporté deux sacs, ils sont partis et ne sont plus revenus. La maison est vide et c'est pourquoi j'y veille.

A propos de celui qui était dans la voiture elle parlait comme si Pavlo Jabokryk devait obligatoirement le connaître. Mais Pavlo ne voyait pas qui c'était, absolument pas, et c'est pourquoi il se tourmentait. Il dit :

— La maison est vieille, elle ne vaut rien, que peut-on y prendre ?

— Elle a emporté toutes les poules jusqu'à la dernière et le chat est venu chez nous, nous lui donnons à manger. Voici le courrier. Et la voisine tira de son sein un tas de journaux du district et deux cartes postales pittoresques envoyées par Jabokryk lorsqu'il était en voyage. C'est tout, je n'ai rien caché.

C'est ainsi que Pavlo Jabokryk resta seul. Au début, il ne savait pas à quoi toucher, où donner de la tête, tellement il était habitué à Varotchka, et à sa présence à la maison. Et s'il s'oubliait par instants, il lui semblait toujours qu'elle allait franchir le pas de la porte, revenir à la maison. Dehors le jour était blanc comme du fromage blanc dans une passoire, mais Pavlo se sentait entre quatre murs comme dans un cercueil, comme une mouche attrapée.

A la nuit tombante, il se rendit chez ses beaux-parents qui habitaient assez loin, au-delà du cimetière. Tous les deux respectaient leur beau-fils pour son caractère doux, sa bonté et sa docilité. « On peut faire de lui tout ce qu'on veut ! » avait dit joyeusement la belle-mère le jour de leurs noces, et après leur mariage elle répétait souvent ces paroles.

Pavlo avait à peine franchi le seuil que sa belle-mère commença à se lamenter :

— Oh, mon petit... oh, notre cher Pavlyk, ne lui avons-nous pas dit, ne l'avons-nous pas suppliée ? Nous lui avons dit et

nous l'avons priée d'avoir pitié de toi, d'avoir pitié de nous, parce que c'est une honte devant tout Zakrynytchié. C'est une honte devant tout Zakrynytchié, comme si c'était nous qui l'avions persuadée... Le père et moi nous nous sommes mis à pleurer, je t'assure. A-t-on jamais vu qu'on cherche à trouver encore mieux si on a déjà ce qu'il faut?... Pavlyk, mon cher, je te nourrirai, je te blanchirai, le père et moi nous ne te laisserons pas seul. Et Varka, espérons-le, se ravivra encore, reviendra, car qui a-t-elle de plus proche que toi ?

— Voilà des cadeaux que je lui ai apportés : un fichu, de la laine, deux tricots.

La belle-mère ne put se retenir et se mit à pleurer, et le beau-père, sans détacher le regard du téléviseur, dit avec méchanceté :

— Elle ne mérite pas de cadeaux, reprends-les. Et non seulement de cadeaux, mais de bonnes paroles non plus ! Elle est aveugle et bête : échanger un mari comme ça contre Dieu sait qui ! Ou bien il la chassera ou bien elle reviendra à la maison toute seule, mais toi ne songe même pas à lui ouvrir la porte et nous non plus nous ne la lui ouvrirons pas.

Pavlo Jabokryk regardait la nuque grasse et sillonnée de rides de son beau-père, espérant entendre qui était donc ce Dieu sait qui. Et il se hasarda enfin à demander :

— Chez qui est-elle partie ? Et il se mit hâtivement à se justifier ou à justifier sa Varotchka : Elle semblait être tout le temps à la maison, on n'aurait jamais cru qu'elle avait des amourettes...

La nuque du beau-père ne bougea pas et la belle-mère leva les bras au ciel d'un air suppliant :

— C'est probablement un spéculateur, mais il se fait passer pour un invalide, il ne travaille pas. Et à quoi bon travailler s'il tire du profit de sa voiture ? Il conduit des passagers du chef-lieu de district au chef-lieu de la région, prend des compagnons de route au retour, fait comme ça deux voyages et empoche l'argent. Et comment ils ont fait connaissance ? Ce Manjos a remarqué notre Varka à la boutique, puis il est

venu plusieurs fois, soit pour acheter des souliers, soit pour acheter une chemise, comme s'il n'y avait rien de meilleur au chef-lieu de district. Et quand Varka s'est fait virer pour un déficit, elle s'est mise à le fréquenter elle-même.

— Vous le saviez ? demanda Pavlo d'une voix engourdie et son sang ne fit qu'un tour.

— Mais qui savait ? s'écria la belle-mère. Si le père et moi avions su, nous lui aurions donné une bonne raclée pour qu'elle reste fidèle à son mari. C'est seulement après qu'on a entendu parler quand le père et moi on est allés à la foire, oh, quelle honte ! Mon Dieu, quelle honte !

— Elle te reviendra encore, c'est moi qui t'en le dis, se fit entendre la voix du beau-père. Tu seras un imbécile si tu lui ouvres la porte !

— Mais pourquoi m'a-t-elle quitté ? demanda brusquement Jabokryk d'une voix plaintive.

— Parce que tu étais bon envers elle, c'est pour ça ! prononça la belle-mère (ces paroles, elle les gardait prêtes depuis déjà longtemps, mais elle ne les répétait pas, bien sûr, pour la première fois.) Elle faisait de toi ce qu'elle voulait, voilà. Mais si tu lui avais donné un ou deux coups de martinet, elle aurait appris à te respecter. Qu'est-ce qu'elle a vu Varka chez Manjos ? Une voiture et du savoir-faire, n'est-ce pas ? De l'argent gagné facilement ? Et lui a même été en prison, les gens n'en parleraient pas si ce n'était pas vrai. Oh, elle aura encore bien des ennuis, elle essuiera bien des chagrins ! C'est dommage que tu n'aies pas eu de martinet à la maison, c'est dommage.

— Mais peut-on battre avec un martinet ? Donc c'est à moi la faute... Vous irez probablement voir Varotchka, alors remettez-lui ces cadeaux. Elle m'a demandé d'acheter de la laine...

— Mais il la dévorera, cet animal-là, quand il verra les cadeaux ! s'écria le beau-père désespéré en se détournant enfin du téléviseur et il lança un regard étincelant de colère. Et il coupera les cadeaux à coups de hache, ce sacré monstre !

— C'est encore à voir, dit la belle-mère avec hésitation. Varka n'est pas si bête pour le dire, elle est dissimulée.

Bien sûr qu'elle est dissimulée, raisonnait Jabokryk en rentrant à la maison par les rues enneigées et en tâchant que le moins de gens possible le voient. Il avait le cœur gros, mais il n'était quand même pas dans un état désespéré, dans un état où il n'aurait plus envie de vivre du tout. Et c'était probablement parce qu'il ne croyait pas pour de bon que Varotchka était partie et ne reviendrait plus jamais. Il avait parfois l'impression qu'il était victime d'une mauvaise plaisanterie de sa part et qu'elle avouerait bientôt qu'elle voulait simplement lui faire une farce. Non, elle ne pouvait pas l'avoir plaqué, parce que personne ne l'aimait tant que Pavlo, personne ne prendrait aussi soin d'elle et ne lui pardonnerait autant que lui. Personne ! Comment avait-elle pu oublier cela, la petite sottise ?...

Désormais, tout dans la maison rappelait Varotchka. Ses yeux — des petits feux verts perçants — regardaient de chaque côté. Les serviettes brodées, les cuillers, les loquets gardaient les empreintes de ses doigts. Là, au soleil, accoudée à la fenêtre, elle aimait rester assise et regarder par la fenêtre et il lui semblait qu'elle était là encore maintenant. Parfois Pavlo croyait entendre le son de sa voix dans la maison et la joie soudaine lui donnait même des frissons : sa femme n'avait pas disparu du tout, elle était bel et bien à la maison !

Désormais, il ne pensait qu'à Varotchka et à personne d'autre. Quand il voyait de loin une silhouette féminine dans la rue, son cœur se serrait : elle !... Mais, en regardant plus attentivement, il sentait que son cœur cessait de battre : il s'était mépris de nouveau.

Des amis venaient voir Pavlo Jabokryk pour compatir à sa douleur, lui déconseiller de faire des bêtises. Il écoutait les conversations, les paroles amères qu'on disait à propos de Varotchka (et ingrate et sans cœur et cupide et écervelée) il n'arrivait pas à croire qu'il s'agissait vraiment d'elle. Il avait tout le temps l'impression qu'on parlait d'une étrangère qu'il

n'avait même jamais connue, parce que Varka était différente.

— Non, Pavlo, il est temps de devenir raisonnable, il est grand temps ! Mais est-ce que tu es un homme ? Est-ce que les hommes sont comme ça maintenant ? Varka ne mérite pas qu'on s'en fasse tant pour elle, je t'assure. Tu devrais être content qu'elle t'ait quitté et toi tu te consumes de chagrin, tu as l'air triste comme tout !

Ainsi parlait Ivan Chablysty une quinzaine de jours après le retour de Pavlo du voyage touristique. Chablysty était son ami d'enfance, ils avaient terminé ensemble les cours de conducteurs de tracteur. Cela faisait un an qu'Ivan ne travaillait plus au kolkhoze, mais comme chauffeur de Mejkolkhozstroï au chef-lieu de district. Il s'était fait construire presque la meilleure maison à Zakrynytchié, une étable en briques, une cave en briques et même un garage. Maintenant il voulait gagner de l'argent pour s'acheter une voiture, c'était à cette fin-là qu'il avait fait construire le garage.

Aujourd'hui ils se rencontrèrent au chef-lieu de district où Pavlo Jabokryk était allé soi-disant pour acheter du hareng, du gruau et des clous, mais, en réalité, c'était dans l'espoir secret qu'il verrait Varotchka quelque part et qu'il pourrait enfin lui parler, car il n'arrivait pas à croire, ne croyait pas, était-il possible de se séparer comme cela sans même se dire deux mots ? Il avait déjà acheté le hareng, le gruau, les clous, il pouvait déjà reprendre l'autobus et rentrer à Zakrynytchié. Mais Pavlo continuait à flâner, à observer les femmes qui passaient.

Jusqu'à ce qu'il se fût trouvé nez à nez avec Chablysty près d'un restaurant rural. Pavlo en resta stupéfait, Chablysty s'étonna aussi, mais retrouva sa présence d'esprit le premier et se mit à mettre du sel dans la plaie saignante.

— Tu peux compter sur moi, assurait-il, je t'aiderai. Tu es un homme qui vaut son pesant d'or et tu as besoin d'une maîtresse de maison qui soit comme il faut. Je sais que tu ne te marieras pas tout seul, tu te chagrineras à cause de Varot-

chka pendant une éternité, eh bien moi, je te marierai en deux jours, tu m'entends ? Je te fais faire sa connaissance aujourd'hui et demain je te fais inscrire à l'office de l'état civil !

De haute taille, les lèvres ressemblant à des galettes sur un visage bouffi, Chablysty agitait non pas les bras, mais des brancards capables, semblait-il, de faire pencher le monde entier pour Pavlo Jabokryk.

Et sans même lui donner le temps de répondre, Ivan lui arracha de force le baluchon avec les achats et l'entraîna au restaurant. Là, sans se déshabiller, ils s'assirent à une table libre près de la porte, et Chablysty appela aussitôt la serveuse en lui faisant un clin d'œil familier :

— Ksioucha, viens ici, nous nous ennuyons sans bière et sans toi.

Ksioucha, replète, trapue, aux yeux bombés regardant indolemment, ne se tourna de leur côté que lorsque Chablysty eut appelé une deuxième fois. Pavlo Jabokryk, indifférent à tout, regarda Ksioucha avec une légère stupeur sans savoir ce qu'avait projeté son ami effronté.

— Uné bouteille de porto, deux bocks de bière et du goulache, commanda Chablysty quand Ksioucha s'approcha de leur petite table.

— C'est du goulache de porc, dit Ksioucha en prenant la commande. Quand elle marchait, ses épaules remuaient lourdement, comme des manivelles cachées dans les gaines bleues de son tricot de laine.

— Alors ? demanda Chablysty d'une voix étouffée. C'est une jeune femme agile, n'est-ce pas ?

— Ksioucha ? demanda Jabokryk sans rien comprendre. Il ne voulait ni manger ni boire. Il pensait que s'était peut-être à cet instant-là qu'il aurait pu rencontrer Varotchka, mais maintenant c'était impossible, puisqu'ils étaient entrés au restaurant. Et il s'intéressa distraitemment : C'est une connaissance à toi ?

— A moi, et maintenant elle sera à toi ! promit avec assurance Chablysty. Seulement vas-y vivement, regarde-la en face, elle te dit un mot, toi tu lui en dis deux, compris ?

Ksioucha revint, posa sur la table une bouteille de porto et deux bocks de bière.

— Et le goulache est en train de cuire ? s'intéressa vivement Chablysty. Ou on n'a pas encore égorgé le cochon ? Et, craignant que Ksioucha dont les coins de la bouche tremblèrent ne se fâchât, il dit aussi vivement : On aura bien le temps de manger et, en attendant, Ksioucha, assieds-toi et buvons ensemble.

— Je ne bois pas au travail, répondit Ksioucha un peu plus affablement.

— Fais la connaissance de mon ami, jacassait Chablysty en versant le porto dans les verres. C'est un garçon de Zakrynytchié, au chef-lieu de district tu n'en trouveras pas de pareil en plein jour.

Pavlo Jabokryk se leva avec raideur, tendit la main. Pendant un certain temps, Ksioucha sembla ne pas remarquer sa main, puis, ayant cligné de ses cils courts, elle tendit quand même la sienne et dit :

— Ksioucha.

— Pour avoir fait connaissance ! s'exclama Chablysty. Pour que notre destin ne nous échappe pas !

Ksioucha prit le verre de porto d'un air rêveur, et ses yeux bombés jetèrent un regard transparent. Ils burent. Chablysty remplit les verres de « Jigoulivské ».

— Ksioucha, assurait-il, tu ne regretteras jamais d'avoir fait cette connaissance. Pavlo est un homme qui sait tout faire. C'est un kolkhozien d'avant-garde, un maître de maison. Il a un tel prestige au village qu'il est temps de l'élire président du kolkhoze. Pas bel homme, mais très sympathique. N'est-ce pas l'homme qu'il te faut, hein ?

Auparavant, après tant d'éloges, Pavlo Jabokryk aurait voulu être à cent pieds sous terre, mais maintenant il était calme, comme s'il ne s'agissait pas de lui.

— Pavlo, insistait Chablysty après avoir pris les rênes de la conversation, regarde bien Ksioucha ! Il n'y a pas de meilleure serveuse au restaurant ! Elle vit avec sa mère dans sa

propre maison, mais sa mère est déjà vieille. Ksioucha a deux chiffonniers : je lui en ai transporté un la semaine dernière. Son frère travaille au chef-lieu de la région, il a accès à toutes sortes de marchandises, il lui suffit de remuer le petit doigt pour que tu aies tout le lendemain. Ksioucha ne connaît que les bonnes façons et ne manque jamais de rien. Elle ne garde pas l'argent à la caisse d'épargne et achète les obligations de l'émission d'or, elle a des profits tout frais, n'est-ce pas, Ksioucha ?

Ces éloges ne lui faisaient ni chaud ni froid. Elle jeta un regard indifférent de ses yeux bombés dans la salle sur les hommes qui l'appelaient impatiemment vers leurs tables et dit calmement :

— Je suis une femme indépendante, je fais tout moi-même.

— Et comment ! lui fit écho Chablysty. Elle fait tout : et le travail de l'homme et le travail de la femme. Oh, Pavlo, ne laissons pas échapper Ksioucha, ne la lâchons pas !

Ksioucha se leva, apporta avec dignité le goulache commandé et, avec la même dignité, alla rejoindre les hommes qui l'attendaient et qui étaient déjà à bout de patience. Pavlo Jabokryk mangeait le goulache qui s'avéra froid et jetait involontairement des regards sur Ksioucha qui marchait comme une paonne entre les tables. N'écoutant que d'une oreille Chablysty, il pensait avec tristesse à Varotchka qu'il n'avait pas réussi à rencontrer aujourd'hui et se repentait d'être allé au restaurant, de boire du porto, de lier connaissance. Les autres murs aussi avaient des yeux et des oreilles et si jamais Varotchka apprenait tout ?

Enfin assis dans l'autobus et traversant la petite ville, il collait son visage à la fenêtre, fouillait la route du regard et il se sentait comme fautif devant Varotchka.

Après ce voyage quelques jours s'écoulèrent. Pavlo Jabokryk restait au kolkhoze du matin au soir : il amenait du fourrage à la ferme. Il avait les traits tirés, avait maigri et, si quelque part les hommes engageaient entre eux une conversation sur les jeunes femmes, il s'écartait hâtivement, comme s'il

craignait d'entendre quelque chose de mal sur Varotchka et lui-même. On se moquait de lui tout bas dans son dos et on le plaignait en même temps : avoir tellement de chagrin à cause d'une femme qui ne le mérite pas !

Chose curieuse, ni son beau-père, ni sa belle-mère ne venaient, bien qu'ils l'eussent promis.

Le cadre de matière plastique, rapporté de son voyage touristique, dans lequel Pavlo avait rêvé de mettre la photo de Varotchka, était vide sur l'appui de la fenêtre.

Un jour, à l'aube, Dokia Otcheretna, la voisine, passa chez lui et, pressentant qu'il aurait des nouvelles de sa femme, Pavlo eut un sursaut et son cœur se serra tellement que sa vue se troubla.

— Hier j'ai été au marché au chef-lieu de district, j'y ai rencontré ta Varka, elle achetait de la viande.

— Vous avez causé ? demanda Pavlo en surmontant son émotion. Qu'est-ce qu'elle raconte d'intéressant ?

— Je n'ai pas réussi à lui parler, on m'a empêché et moi j'étais avec des marchandises, je ne pouvais pas courir après elle... Elle portait un vieux manteau, celui que tu lui avais acheté l'hiver dernier. Elle avait tellement bourré son sac qu'elle pliait sous son poids... Et chez toi est-ce qu'elle allait au marché ? Bien sûr que non, elle avait tout, le vivre et le couvert, parce que toi, Pavlo, tu es un maître de maison, parce que tu es attentif... Oh, on voit bien qu'elle n'a pas la vie facile chez ce Manjos, mais est-ce qu'elle l'avouera maintenant ?

— Et vous n'avez pas causé ? cherchait à savoir Pavlo, bien qu'il pût la croire sur parole.

— Varka a dû me voir la première, c'est pour ça qu'elle a plongé dans la foule, mais je ne peux pas dire au juste...

Par la suite, la phrase « Oh, on voit bien qu'elle n'a pas la vie facile chez ce Manjos » resta toute la journée dans la mémoire de Pavlo Jabokryk et il était prêt à pardonner à Varotchka à l'instant même, pourvu qu'elle ne souffrît pas, ne se désolât pas. Il lui complairait comme par le passé, pourvu

qu'elle revînt à la maison. Elle l'avait quitté probablement parce qu'ils n'avaient pas d'enfants, mais c'est qu'ils n'étaient pas encore vieux, ils auraient des enfants, Varotchka aurait bien une racine qui l'attacherait pour toujours.

Le soir, il se rendit chez ses beaux-parents pour apprendre où vivait Manjos au chef-lieu de district et, le lendemain matin, il partit en autobus. Il avait l'impression que tous les voyageurs savaient pourquoi il s'était mis en route et il regardait les champs enneigés pour éviter leurs regards. Il se sentait comme s'il était jeune, comme si hier seulement il avait embrassé Varotchka pour la première fois et comme si l'empreinte de ses lèvres brûlait jusqu'à présent sur ses joues... Arrivé à destination, il commença par faire les cent pas pendant un certain temps à la station d'autobus pour que les gens qu'il connaissait se dispersent et c'est seulement après qu'il emprunta la route qui devait le mener chez Varotchka.

Dans la rue Redoutna, les maisons étaient entourées de hautes palissades, sur lesquelles il n'y avait pas une seule fente. On ne pouvait dire si ces maisons semblaient seulement sombres et inaccessibles à Pavlo Jabokryk ou si elles l'étaient effectivement. Et voilà le numéro trente : la porte cochère était fermée et sur le portillon on apercevait le bouton rouge de la sonnette. Il voulait déjà appuyer, mais hésita au dernier moment et s'éloigna en regardant autour de lui. Peut-être valait-il mieux attendre Varotchka dans la rue ?

En faisant les cent pas à proximité, il eut froid et s'irrita. Irrité, il s'approcha du portillon et sonna. Un chien aboya aussitôt, puis des pas se firent entendre et l'œil attentif de quelqu'un scintilla bientôt dans le judas posé sur la palissade. Pavlo Jabokryk aussi se mit à y regarder attentivement, comme s'il voulait le transpercer de sa colère.

Le portillon s'ouvrit et un colosse carré à barbe roussâtre en éventail fit son apparition. Des mèches fines de cheveux roussâtres frisés sortaient de dessous une toque de bourre et tombaient presque sur les épaules. Il avait un nez écrasé et ses narines se dilataient comme si elles flairaient quelque

chose. « Manjos », devina Pavlo Jabokryk qui avait soudain perdu l'usage de la parole. Et il se rappela instantanément la phrase de la lettre d'adieu de Varotchka : « Mon nouveau mari m'aime et toi oublie-moi ».

— Qui voulez-vous ? demanda Manjos en examinant d'une façon suspecte le visiteur matinal.

Pavlo regardait sans répondre. Par le portillon ouvert il voyait la cour, la maison, la véranda. Peut-être entreverrait-il le visage si cher de Varotchka par la fenêtre ? On ne le voyait pas, seuls les flocons de neige blanche tombaient du ciel.

— Qui voulez-vous ? répéta Manjos et il fit un mouvement de la main comme s'il voulait refermer le portillon.

— Où est Varvara Nytychorouk ? finit par prononcer Pavlo, et il ne reconnut pas sa propre voix.

— Qui es-tu ? demanda le maître de la maison et le chien à longs poils qui était derrière lui gronda d'un air menaçant.

Et à cet instant-là, Pavlo se rendit compte que Manjos l'avait reconnu au premier coup d'œil, il ne pouvait pas ne pas le reconnaître. Comment Varotchka avait-elle pu s'éprendre d'un tel homme ? Elle était aveugle ou quoi ? Est-ce qu'elle n'avait pas encore ouvert les yeux ? Pavlo regardait maintenant Manjos et lisait dans ses pensées ; il voyait sa nature rapace jusqu'au plus profond de son âme, il reconnaissait partout de très loin les types comme lui. Et il ne doutait plus que Manjos craignait un peu de le rencontrer, il ne doutait plus que Varotchka était lâchement trompée, qu'elle avait maintenant terriblement besoin d'aide et que c'était lui, Pavlo, qui devait l'aider.

— Qu'elle sorte, ordonna-t-il en se sentant extrêmement sûr de lui et fort. J'ai à lui parler.

Manjos, la tête rousse penchée, regarda longuement, comme s'il voulait dire par tout son aspect : « Je vais lâcher le chien, il déchirera ton pantalon et alors là tu parleras à ton aise ! » Un mauvais sourire finit par serpenter sur ses lèvres, son visage devint hautain, méprisant et il commença :

— Tu as reçu la lettre, n'est-ce pas ? Dans la lettre tout

est écrit. Quant à parler avec toi, elle n'en a pas envie. N'avez-vous pas assez parlé avant ? N'a-t-elle pas tout dit ?

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? pressait Pavlo en prenant son courage à deux mains. Varotchka n'a pas pu écrire une telle lettre, c'est toi qui l'as incitée, qui l'as trompée. Je n'ai pas encore consenti au divorce, il n'y a pas eu de jugement. A l'audience elle renoncera à toi, te quittera. Il a trouvé une fille de ferme, voyez-vous, et se fait passer pour un invalide !

Manjos sourit méchamment, et le chien à large poitrine claqu bruyamment des crocs.

— Ouvre les yeux et regarde-toi, dit Manjos, sûr de sa force et de sa supériorité. Est-ce qu'elle a besoin d'un mari comme toi ? C'est dégoûtant, pouah ! Et il cracha dans la neige. Est-ce qu'on quémande une femme comme tu le fais ? Elle ne veut ni te voir ni te parler !

— Tant qu'on n'a pas divorcé, Varotchka n'est pas ta femme ! cria Pavlo. Pourquoi la gardes-tu sous clef et pourquoi as-tu encore attaché un chien ?

— Le chien c'est pour des types comme toi, grommela Manjos. Seulement voilà... Oublie la route qui mène ici. Je ne te connais pas et toi tu ne me connais pas. Parce que j'ai la main lourde.

Pavlo Jabokryk ne répondit pas : la porte de la véranda s'ouvrit et Varotchka apparut sur le seuil. Au début, Pavlo ne la reconnut même pas : elle portait une pelisse foncée de loutre et une toque duveteuse de renard, elle s'était faite les sourcils et avait mis du rouge aux lèvres. Elle ne pensait probablement pas voir le mari qu'elle avait quitté : sa figure s'allongea et garda un air décontenancé pendant un certain temps. Regardant par-derrière Manjos, Pavlo souriait avec désarroi aussi et s'étonnait pourquoi Varotchka était tellement surprise, pourquoi elle ne desserrait pas les dents.

Il avait envie de dire quelque chose, d'appeler, mais les paroles, pas encore nées, restèrent lettre morte dans son âme... Varotchka se tint un moment sur le seuil, puis effaça en un clin d'œil l'air décontenancé de son visage (il devint

maintenant méchant, dur, comme si la femme avait vu devant elle son ennemi le plus acharné qu'elle voulait éviter de rencontrer à tout prix) et elle disparut derrière la porte.

— Alors voilà, parla Manjos, oublie la route qui mène ici, ne flâne pas près de la maison.

Pavlo Jabokryk n'arrivait toujours pas à croire à ce qui venait de se passer. C'était comme une hallucination, un rêve. Et involontairement sa gorge se serra tellement qu'il ne put prononcer un mot. Il voulait dire à Manjos tout ce qui bouillonnait dans sa poitrine, mais ne pouvait pas, il respirait péniblement. Il regardait la porte de la véranda comme s'il la conjurait de s'ouvrir et de laisser sortir de nouveau Varotchka sur le seuil...

Manjos claqua le portillon. Le chien se remit à aboyer et son aboiement semblait sortir d'un tonneau. Sans comprendre ce qu'il faisait, Pavlo Jabokryk donna un coup d'épaule au portillon en s'efforçant de l'enfoncer, ce qui fit redoubler les aboiements du chien : le tonneau de fer roula de la montagne qui se cachait dans les nuages.

Peu après, quelqu'un par derrière traversa la route et le prit même par le coude avec précaution. Pavlo leva la tête : il voyait devant lui une femme inconnue en foulard tricoté d'angora et une mèche ondulait avec enjouement sur son front poudré. Elle s'est probablement méprise, pensa Pavlo et il voulait déjà laisser passer l'inconnue, mais celle-ci lui sourit affablement et il reconnut avec surprise Ksioucha, la serveuse du restaurant rural.

— Où est-ce que vous allez si occupé ? demanda Ksioucha. Un teint vif rosissait ses joues laiteuses rafraîchies par le froid. Vous êtes devenu si fier que vous ne reconnaissez même pas vos amis.

Au début, Pavlo ne parvint pas à comprendre ce que disait Ksioucha, ce qu'elle voulait de lui et c'est pourquoi, ayant levé ses petits sourcils courts d'un air hébété, il la regardait dans une attente inexpressive, condamnée. Quant à Ksioucha, pensant qu'on ne voulait plus la reconnaître (il n'y a pas

tellement longtemps, il recherchait lui-même à faire sa connaissance et maintenant...) elle se vexa un peu et ne chercha pas à dissimuler son humeur :

— Si l'on tombe mal, on peut toujours se retirer, comme on dit !

Commençant à comprendre qu'il avait fâché Ksioucha par quelque chose, Pavlo Jabokryk dit obséquieusement :

— Attendez, Ksioucha, où allez-vous ? Je ne pensais pas vous rencontrer, je marchais comme ça, perdu dans mes pensées...

— Bien sûr, bien sûr, tout le monde est perdu dans ses pensées, acquiesça Ksioucha, se radoucissant en un instant et ses cils courts se soulevèrent et s'abaissèrent coquettement une fois, puis une deuxième fois. Et vous n'entrez plus au restaurant et moi j'ai attendu.

— Vous avez attendu ? demanda Jabokryk sans rien comprendre et ne voyant pas très bien ce que Ksioucha devait attendre.

— Oui, affirma-t-elle. Votre ami Chablysty vient de temps en temps, me transmet vos amitiés et vous, vous ne venez toujours pas. On vous a transmis mes amitiés ou non ?

— Oui, répondit Pavlo en hésitant. Voilà dans quel jeu Chablysty l'avait entraîné !

— Et il a promis qu'on ferait un tour à Zakrynytchié, il m'a dit qu'on irait vous voir. Ou vous ne m'invitez pas ? Et Ksioucha qui avait recouvré sa bonne humeur, haussa affablement son épaule élevée.

— Venez, les invités sont toujours les bienvenus, répondit poliment Jabokryk.

— Et d'où venez-vous ? cherchait à savoir Ksioucha et ses yeux bombés scintillaient comme deux billes de verre.

— De chez ma Varotchka, avoua sincèrement Pavlo Jabokryk.

— De chez quelle Varotchka ? demanda malicieusement Ksioucha et ses petits sourcils épilés tremblotèrent de curiosité.

— Mais de chez la mienne, dit Pavlo Jabokryk en poussant un soupir. Et il eut soudain une terrible envie de tout avouer à cette femme bienveillante, de lui raconter tous les malentendus qui lui étaient arrivés au cours des dernières semaines, de lui faire part de sa douleur. Je suis allé les voir et Manjos m'a accueilli avec un chien. Les deux ont manqué de me sauter à la gorge. Il garde ce chien près de Varotchka pour qu'elle ne s'enfuie nulle part ; elle craint Manjos comme le feu.

— Et qui est Manjos ? demanda Ksioucha.

— Il se fait passer pour un invalide, mais c'est un spéculateur, il se fera sûrement pincer.

— Et Varotchka qui est-ce ?

— Varotchka ? Mais c'est ma femme, pardi !

— Je ne comprends rien... Et pourquoi Varotchka vit avec Manjos et non pas avec vous ?

— On m'a inscrit comme touriste. Moi, l'imbécile, j'ai laissé la maison et, pendant ce temps-là, Manjos a trompé Varotchka. Parce qu'il a besoin d'une fille de ferme, de main-d'œuvre gratuite. Manjos, lui, ne l'aimera pas et ne la respectera pas, mais il s'en servira un certain temps et l'abandonnera, bien sûr. Il est si profiteur et envieux. Qui sauvera Varotchka si ce n'est moi ?

— Alors, Varotchka vous a plaqué ? demanda Ksioucha qui cherchait à savoir.

— Mais il l'a trompée, il l'a trompée.

— Et elle est allée vivre chez Manjos ?

— Il garde un chien près d'elle pour qu'elle ne s'enfuie pas ! se désolait Pavlo Jabokryk sans même croire à ce qu'il disait.

— Et vous l'aimez encore ? Et jusqu'à présent vous ne l'avez pas reniée, comme elle vous a renié ?

— Mais est-ce possible ? Qui alors prendra soin d'elle sinon moi ?

Ksioucha ne souriait plus, et l'expression enjouée s'était effacée de son visage. Pavlo Jabokryk avait maintenant devant

lui une femme inabordable, froide et, ayant remarqué avec surprise ce changement, il se tut, stupéfait.

— Alors, vous avez laissé aller Varotchka chez Manjos et vous avez fait connaissance avec moi ? dit Ksioucha d'une voix tremblante. Vous aimez Varotchka et vous m'en faites accroire ? Vous me faites transmettre vos amitiés ?

— Je... je... se mit à balbutier Pavlo Jabokryk.

— Et moi je vous ai cru ! Eh bien, venez au restaurant, venez, je vous donnerai à manger des choses qui vous ôteront l'envie de manger pendant longtemps. Et je vous donnerai bien à boire, venez !

— Ksioucha... Ksioucha... bredouillait Pavlo. Ce n'est pas moi, c'est Chablysty, c'est lui...

— Vous êtes pareils tous les deux, répondit Ksioucha d'un ton tranchant. L'un amène et l'autre fait connaissance comme s'il n'avait pas de femme.

— Mais non, mais non, balbutiait Pavlo, ne croyant plus ce qu'il disait. Je suis tout seul, je ne sais pas si elle reviendra.

Ksioucha ouvrit de grands yeux : se moquait-on d'elle ? Après avoir haussé ses épaules dodues, elle se retourna et s'en alla en faisant craquer la neige sous ses bottes. Pavlo Jabokryk la suivait du regard et il n'arrivait pas à comprendre pourquoi Ksioucha s'était fâchée : était-ce contre lui ? Il ne lui avait, semblait-il, rien dit de mal, il voulait simplement parler de Varotchka, de Manjos qui lui ferait passer le goût du pain, c'était sûr.

Ayant gravi la côte près du magasin d'objets manufacturés, Ksioucha tourna à droite, vers le moulin à vapeur, et Jabokryk continuait à la suivre du regard, surpris par sa conduite étrange. Pourtant, il ne pensait pas à elle, pas du tout à elle, mais à sa Varotchka. Le kolkhoze venait de lui donner une prime et c'était dommage qu'il n'eût pas pris l'argent avec lui. Il avait encore le temps, aurait pu courir les magasins, voir pour quelles marchandises les femmes faisaient la queue et se bousculaient et il aurait également fait des courses. Bien sûr, il n'aurait pas pu remettre ses achats à Varotchka en mains

propres : pouvait-on l'aborder si Manjos était comme un chien et le chien comme Manjos ? Mais il serait revenu à Zakrynytchié, il aurait fait un saut chez les beaux-parents le soir, leur aurait laissé ses achats et eux, ils auraient trouvé un moyen pour les remettre à Varotchka...

### LES PRÉPARATIFS FUNÉRAIRES DE KARPO OKYPNIAK

On appelle toujours la mère Gafia Kolo-toukha pour préparer les repas. Voilà déjà probablement un demi-siècle qu'on l'appelle et cela fait un demi-siècle qu'elle va chez les gens. Aucune naissance ni aucune fête ne se passent sans elle. Si l'on fête le départ des garçons qui vont faire leur service militaire, on va chercher Gafia. Si l'on célèbre leur retour après la démobilisation, on l'appelle aussi. Quand on prépare les repas funéraires le jour de l'enterrement de quelqu'un, le neuvième ou le quarantième jour après sa mort, Gafia s'affaire dans cette maison, cuisine, et les maîtres de la maison l'aident...

Qui c'est qui est entré dans la cour, n'est-ce pas Karpo Okypniak ? On voit d'abord un bâton que tient une main tendue en avant, puis Karpo qui le suit. Le bâton de cerisier effleure légèrement le sol, et le vieux Okypniak déplace doucement les pieds, comme s'il marchait sur de la glace, comme s'il avait peur de glisser. Oh, il s'est arrêté, s'est oublié à regarder le pommier en fleurs.

— Bonjour, Karpo Ivanovytsch, dit Gafia en sortant sur le perron.

On voit dans les yeux d'Okypniak un léger voile, une larme bleuâtre. Et lui aussi, tiens, s'est épanoui au printemps. Oh, comme il s'est épanoui : ses cheveux n'ont encore jamais été si blancs, ils ont même des reflets verdâtres comme en a la toile blanchie.

Il s'assied dans la chambre en mettant le bâton devant lui, comme s'il tenait un chien en laisse, et dit :

— Je suis venu te voir, Gafia.

— Dites, Kharpo Ivanovytch.

— Je veux te parler du repas funéraire.

— De qui ?

— Du mien, pardi.

Gafia Kolotoukha s'était habituée à toutes sortes de gens, s'était faite à toutes sortes de conversations et maintenant non plus elle n'aurait pas dû s'étonner. Mais, sans trop savoir pourquoi, elle s'étonna et dit d'un air de reproche joyeuse :

— Qu'est-ce qui vous prend de vouloir donner un repas funéraire pour vous-même ? Vous êtes encore vivant, en bonne santé, vous avez encore longtemps à vivre.

Kharpo Okypniak n'avait connu aucune maladie de vieillesse, ne s'était plaint d'aucune douleur aux reins ou dans la poitrine, sa tête avait toujours été claire ; il ne gardait pas le lit dans les hôpitaux, ne prenait aucune poudre, potion ou autres mélanges curatifs... Mais, ce dernier hiver, il s'était quelque peu éteint, comme si un vent froid soufflait tout le temps sur lui, expulsant les forces de son corps : son grand corps diminuait en séchant, ses bras et ses jambes, autrefois replets, s'étaient transformés en perches sèches qui craquaient presque de vétusté et son visage était devenu si décharné qu'on aurait dit que sans la peau il se désagrègerait en osselets séparés.

— J'ai déjà assez vécu, répondit Kharpo Okypniak. Il faut céder la place aux autres.

— Mais est-ce que vous occupez la place d'un autre ?

— J'occupe la mienne, mais elle est déjà vide.

Il parlait avec bon sens et sa voix semblait venir non pas de la poitrine, mais du lointain : ne venait-elle pas de son passé lointain ? « Il raisonne sans avoir d'hésitations, pensa Gafia Kolotoukha. Et une peur froide la fit frissonner : peut-être le sent-il vraiment ?... »

— Alors je suis venu parler du repas funéraire... Pour que tu viennes, Gafia, préparer le dîner et le premier jour et le

neuvième et le quarantième. Et un an après, n'oublie pas non plus.

Gafia gardait le silence sans savoir quoi répondre. Okypniak regarda la femme de ses yeux couverts d'un voile bleuâtre et clairs comme ceux d'un enfant et demanda :

— Tu viendras ?

Se détournant, elle répondit d'une voix molle :

— Si votre Motria m'appelle, pourquoi ne pas venir ?

— Motria appellera, mais moi j'y pense maintenant.

— Je viendrai, proféra sourdement Gafia K'olotoukha.

— Je veux te demander... de préparer des vareniks aux haricots et aux champignons. Deux chapelets de champignons séchés l'année dernière, des bolets roux, des cèpes pendent dans le garde-manger... Ce n'est pas moi qui les ai cueillis, mais les petits-enfants et moi je les ai séchés. L'année dernière, il y en avait tellement qu'on en apportait par paniers et moi, depuis ma jeunesse, j'adore toute nourriture aux champignons. Feu ma mère préparait encore des vareniks aux haricots et aux champignons. « Viens, K'arpyk, appelait-elle, manger les vareniks pendant qu'ils sont chauds, pendant qu'ils demandent à être mangés ». Seulement n'oublie pas d'y jeter de l'oignon, tu le couperas et le rissoleras, car sans oignon ni les haricots ni les champignons n'ont le goût qu'il faut...

Karpo Okypniak regardait droit devant lui, mais on avait l'impression qu'il ne voyait ni la chambre ni Gafia : les oiseaux lointains de sa jeunesse lointaine passaient maintenant dans sa mémoire. Il reprit :

— Dans la cave, il y a la moitié d'une cuve de choucroute couverte de ronds et d'une pierre... Motria voulait même la jeter dehors, parce que la cuve s'est fendue et la saumure s'est écoulée, mais je lui ai défendu de la jeter, car j'aime la choucroute. Alors, tu prépareras de la choucroute et ce qui restera, tu l'étuveras avec du poulet : ma Motria, bien qu'édentée, aimait dans le temps la choucroute avec du poulet...

Mykola Dolychny viendra aussi à l'enterrement, lui c'est un grand mangeur, il aime bien la galantine, alors toi, Gafia,

tu prépareras de la galantine de poulet et tu en feras séparément avec de la tête de porc ; il y a la moitié d'une tête dans le garde-manger, enveloppée dans un sac... Mykola m'a creusé mon puits autrefois et, il y a deux ans, est venu le nettoyer, car il s'était envasé. Il s'est enroulé d'une corde, est descendu dans un seau et ne s'est pas montré au soleil avant d'avoir enlevé toute la vase...

Péto Kostiuk viendra. Nous avons été avec lui à l'armée du travail dans le Donbass. On boisait les galeries de mine, le soutènement craquait, c'est terrible sous la terre... Même dans le Donbass Péto Kostiuk ne pouvait pas se passer de borchtch froid et maintenant non plus. Tu sais comment préparer le borchtch froid ?

— Et pourquoi pas ? jacassa rapidement Gafia Kolotoukha, charmée par le flot lent de paroles qui s'écoulait de la bouche de Kharpo. Je ferai cuire des betteraves et j'en ferai bouillir... Il y a déjà des oignons verts, alors je hacherai aussi des oignons verts et des œufs durs et des radis, je mettrai du fenouil...

— Tu laisseras refroidir dans l'entrée, derrière l'escalier, il y fait frais l'été... Péto, quand il venait chez nous, regardait toujours derrière l'escalier pour voir si des fois il n'y avait pas de borchtch froid. Il regardait d'abord derrière l'escalier et puis entraînait dans la chambre.

Kharpo Okypniak rassemblait ses idées en se tournant vers le passé qui était dans sa mémoire comme une vision fantasmagorique, triste.

— Et c'est Mykola Tcheptyjny qui pêchera du poisson, je lui en ai déjà parlé. Il le pêchera le jour même et l'apportera, toi et Motria avec les femmes vous l'écaillerez et le préparerez. Tcheptyjny est un bon pêcheur, il ne laissera échapper ni la tanche ni le carassin. « Je vous pêcherai, dit-il, Kharpo Ivanovytch, de ces carassins que vous vous réveillerez vous-même pour manger ! » Tu feras frire les carpes et, s'il apporte des carassins, tu les prépareras avec de la crème pour que ceux qui viendront me faire leurs adieux mangent bien... J'allais à

la pêche dans le temps avec Mykola, mais c'était dans le temps, maintenant je ne peux plus... Et n'oublie pas d'arracher les branchies des carassins, tu n'oublieras pas ?

— Non, je n'oublierai pas, dit Gafia Kolotoukha.

— Tu ajouteras du poivre, prononça Karmo d'un ton autoritaire.

— J'ajouterai, consentit docilement la femme.

Ayant réfléchi à ce qu'il fallait préparer pour le neuvième jour et pour le quarantième, ayant prévu qui viendrait à ces repas et la nourriture que chacun préférerait, Karmo se leva. S'étant levé, il se figea, réfléchissant s'il n'avait pas oublié quelque chose... Il avait toujours été le maître chez lui et il voulait le rester aussi pendant ses derniers jours, il voulait tout prévoir, il voulait que tout fût bien organisé, que sa mort causât le moins d'embarras possible aux gens, à Motria. Il parlait toujours de lui-même avec dignité : « Je suis un maître ! » Il considérait les autres exactement de la même manière : ils étaient pour lui ou bien des maîtres ou bien des maladroits ou bien des fainéants. Il blâmait les derniers, on avait l'impression qu'ils gênaient même sa vie ici-bas. Il se fâchait beaucoup contre ceux qui évitaient de pratiquer un métier quelconque et n'étaient ni charpentiers, ni batteurs, ni forgerons, ni charrons, ni potiers, mais des vauriens. Il pouvait lui-même river une pioche, tailler un manche de hache, soigner les dents malades d'une vache et ses mains réussissaient à faire n'importe quoi, facilement, avec assurance et c'est pourquoi Karmo Okypniak, sans la moindre présomption et avec un orgueil légitime, disait en parlant de lui : « Je suis un maître ! »

Après avoir discuté avec Gafia Kolotoukha qui préparait les meilleurs régals, les meilleurs mets dans le village en toutes occasions, tristes ou joyeuses, s'étant entendu de tout avec la femme de la manière la plus détaillée, Karmo Okypniak poursuivit son chemin.

Et son chemin conduisit Karmo chez Yakiv Pobihai qui travaillait au kolkhoze soit comme porcher, soit comme cocher ou alors il se trouvait à la ferme à volailles, mais au village

on le connaissait mieux comme fossoyeur, parce qu'il creusait les fosses au cimetière avec quelques autres hommes. Yakiv était justement venu manger et cassait la croûte sur le perron. Il était assis, débraillé, en chemise blanche, et devant lui, sur un banc, une assiette de borchtch fumait. Le visage de Yakiv avait un teint terreux et le regard de ses yeux noirs était terreux et ses lèvres immobiles étaient aussi terreuses...

— Je suis venu te parler de la fosse, dit Kharpo Okypniak en jetant un coup d'œil sur le perron.

Yakiv avala une gorgée de borchtch, fit une grimace — trop chaud ! — et marmonna sourdement :

— Je vous écoute... Pour vous ou pour quelqu'un d'autre ?

— Pour moi...

— Je vous écoute, marmonna Yakiv Pobihai sans s'étonner le moins du monde.

— Je veux que tu me la creuses non pas n'importe où, mais au milieu des gens.

— Au milieu desquels ? demanda Yakiv et avala une nouvelle gorgée, mais cette fois-ci ne se brûla pas.

— Près de feu le vieux Oxène, du côté droit.

Yakiv Pobihai fit un signe de tête négatif.

— Près d'Oxène... répéta Kharpo Okypniak.

— Du côté droit c'est impossible, c'est pour la fille d'Oxène, je lui ai promis. Mettez-vous près de Varvara Kysselykha, l'endroit est sec, le cercueil ne sera pas mouillé.

Kharpo ne répondit pas : il réfléchissait.

— Nous nous sommes entendus avec Oxène. Toi, disait-il, tu te mettras à ma droite...

— Près d'Oxène il n'y a pas de place, répéta d'un air morose le fossoyeur du village. Qui savait ce que voudrait la fille d'Oxène ?

— N'importe où non plus je n'ai pas envie de me mettre, c'est pour ça que je suis venu te voir, Yakiv. Je suis un maître, alors je dois reposer près des gens bien. Et dire que moi et Oxène. Moi et Oxène, nous avons commencé ensemble la

commune dans le temps. Elle s'appelait « Les fourmis rouges ».

— C'est votre affaire, répondit Yakiv Pobihai en mangeant son borchtch.

Le vieux Karpo Okypniak parlait en direction du perron éclairé et sa voix résonnait comme dans un tonneau.

— A côté de Varvara Kysselykha je ne veux pas, elle se disputait avec ma Motria.

— C'est votre affaire, marmonna le fossoyeur. Il était grave, concentré, et, en mangeant, il ne semblait voir devant lui que le borchtch dans l'assiette et ne penser qu'à lui.

— Alors près de Makhteï Nesterovytsch, dit Karpo Okypniak après une minute de silence.

— C'est derrière le poirier ?

— Derrière le poirier.

— Du côté où est enterrée Ganka la noyée ?

— Derrière le poirier, mais du côté de Makhteï Nesterovytsch et non pas du côté de la noyée.

— Celui qui enseignait chez nous encore avant la guerre civile ?

— Avant la guerre civile aussi il enseignait, il m'instruisait encore à l'école paroissiale. Il avait une verge, mais n'a jamais fait de mal à personne, c'était seulement pour faire peur.

— C'est possible, dit le fossoyeur en finissant son borchtch liquide.

— Hein ? ne comprit pas Karpo Okypniak.

— Près de Makhteï Nesterovytsch c'est possible.

— Il faudrait qu'il reste de la place pour ma Motria aussi.

— Pour Motria il y aura aussi de la place, promit Yakiv du même air morose. Et quand faut-il préparer ?

— Bientôt.

— D'accord, consentit le fossoyeur, habitué à ne s'étonner de rien.

Karpo Okypniak fouilla dans sa poche et sortit de l'argent. Le fossoyeur, ayant remarqué du coin de l'œil ce geste expres-

sif, se leva du banc et sortit du perron dans la cour. Karpo donna l'argent au fossoyeur en disant :

— Motria paiera le reste.

Yakiv Pobihaï prit l'argent d'un air maussade et ne se pressait pas de retourner vers son assiette, faisait le pied de grue devant l'hôte. Karpo, après un instant d'hésitation, fouilla de nouveau dans sa poche :

— Et ça c'est pour tes garçons... Motria paiera encore sa part, ne t'en fais pas.

— Mais est-ce que je ne vous connais pas, Karpo Ivanovytsch, pour m'en faire ? Bien sûr, Motria paiera le reste. Vous pouvez vous fier à moi. On vous creusera la fosse près de Makhteï Nesterovytsch, puisque c'est votre volonté.

— La terre y est bonne ?

— Du sable et de l'argile, c'est sec. Vous vous reposerez comme sur un four.

— Tâche de faire entrer le cercueil comme il faut et non pas de côté. Les vôtres sont des fois pressés et creusent une fosse étroite.

Amadoué par l'avance, Yakiv Pobihaï fut profondément ému et assura :

— J'en prends la responsabilité personnelle ! Dieu me damne si je ne le fais pas ! Et, cachant l'argent dans sa poche et encore plus ému, ajouta : Après, Karpo Ivanovytsch, on se rencontrera et vous me direz si je vous ai volé quelques centimètres ou quelques pelles... Vous pouvez être tranquille, j'en prends la responsabilité personnelle !

Tâtant le sol de son bâton, Karpo Okypniak s'en alla de chez le fossoyeur. Son chemin — il l'avait tracé mentalement au préalable jusque dans les plus petits détails — le menait maintenant au soviet rural. Ce chemin-là aussi il le parcourut avec assurance et fermeté à la suite de son bâton.

Le président du soviet rural était seul. Voyant un hôte inattendu, il se leva brusquement, alla rapidement à sa rencontre, bien qu'il ne fût pas un des jeunes présidents, mais de ceux

encore d'après-guerre. Et il occupait toujours ce poste : le temps passait vite, comme l'eau printanière à travers le ravin.

— Karpo Ivanovytsch, quel bon vent vous amène ?...

Okypniak alla jusqu'à la fenêtre à la suite de son bâton et là, près du coffre en fer, s'assit sur une chaise. Il ne s'assit pas comme tout le monde, mais s'abassa lentement, comme la brume blanche s'abaisse sur la terre.

— J'ai tellement de soucis qu'on n'a même pas le temps de devenir chenu, se mit à raconter le président, quelque peu décontenancé, à l'hôte qu'il avait tant de fois décrit dans le journal du district comme le centenaire du village. Comme le centenaire du village qui ressemblait à un chêne séculaire qui « brave les tempêtes et les orages » (c'est ce qui était écrit noir sur blanc à la quatrième page). Qu'est-ce qui vous amène donc, Karpo Ivanovytsch ?...

Mais le vieillard n'ouvrait pas la bouche et le président du soviet rural commença à se plaindre :

— Ça va mal avec les betteraves. Nous n'avons pas assez de temps pour piocher, sarcler, planter et il y a encore ces insectes, ce maudit charançon... alors on fait venir les enfants de l'école. Mais les enfants doivent apprendre, voilà les examens qui approchent !

Karpo Okypniak écoutait, et ses yeux décolorés jetaient des regards fades.

— Les enfants ne vous oublient pas ? Les petits-enfants écrivent ? C'est que maintenant il y a toutes sortes d'enfants, toutes sortes de petits-enfants, mais les vôtres, Karpo Ivanovytsch, sont obéissants, on peut vous envier.

— J'ai écrit à tous, ils se réuniront bientôt, finit par dire Okypniak.

— Ils se réuniront tous ? demanda le président.

— Si le travail ne les retient pas.

— Ah bon ? fit le président avec compréhension, bien qu'il n'eût pas tout compris.

— J'ai à te parler.

— Bien sûr, je vous écoute, acquiesça le président en perdant aussitôt sa loquacité affectée.

— Je ne l'ai pas dit avant, mais maintenant je dois avouer, il est temps. Je le gardais au fond de l'âme, mais maintenant je dois le dire, parce que toi c'est le pouvoir.

— Oui, oui, prononça le président en se mettant intérieurement sur ses gardes, mais sans le montrer.

— Tu te rappelles, pendant la guerre il y avait un polizei au village, qui s'appelait Platon Tchorny...

Le président du soviet rural leva sur Karpo Okypniak ses yeux perçants de Tzigane, chercha à se rappeler, mais ne se souvint pas.

— Celui qu'on a trouvé tué dans la carrière.

— Je me rappelle, dit le président du soviet rural, qui se souvenait moins de Platon Tchorny que des longs bavardages sur sa mort, qui avaient eu lieu au village aussitôt après la guerre et plus tard. Et pouvait-il bien se souvenir de ce Platon Tchorny si pendant l'occupation il n'était pas au village, mais faisait la guerre.

— C'est moi qui ai tué Platon, dit le vieillard. Avec une pelle. J'étais allé chercher de l'argile dans la soirée, il commençait à faire nuit. Et, tout à coup, je le vois venir vers moi dans la carrière. Il était obsédé, poursuivait mes fils depuis déjà longtemps. Et là il vient vers moi... Je lui ai donné un coup de pelle, il ne s'est pas relevé...

Le président se leva.

— Et pourquoi tu ne l'as pas avoué avant? demanda-t-il.

— Je ne l'ai pas reconnu, acquiesça Karpo Okypniak.

— Pourquoi tu ne l'as pas reconnu? Tant d'années se sont écoulées! Tu aurais pu le dire depuis tout ce temps-là.

— Je me taisais, répondit Karpo Okypniak en poussant un soupir.

— Mais pourquoi? s'écria avec animation le président. Mais c'est de l'héroïsme! Tuer un ennemi! Karpo Ivanovyitch, voyons. Vous auriez déjà pu recevoir une médaille.

— Que veux-tu que j'en fasse d'une médaille?

— Comment ? Mais on vous l'aurait donnée pour votre héroïsme !

— Je ne veux pas de médaille.

— Alors pourquoi vous ne l'avez pas avoué ? insistait le président.

— Comme ça... dit-il avec hésitation. Il avait trois enfants.

— Et après ? Les enfants ne sont pas responsables des pères. Les enfants ont grandi, travaillent au kolkhoze comme tout le monde.

— De toute façon j'avais pitié des enfants.

Le président du soviet rural se renfrogna : il avait descendu un polizei et ne l'avouait pas, avait pitié des enfants, voyez-vous. Alors qu'il y en a d'autres qui font grand cas de leur héroïsme. D'autres ont un rien de mérites et s'en vantent...

— Et pourquoi avez-vous décidé, Kharpo Ivanovytch, de le reconnaître maintenant ?

— Il est temps enfin de faire mes préparatifs...

— Pour aller où ?

— Ou bien au diable ou bien vers Dieu, mais il est temps.

Le président finit par comprendre. Et, ayant compris, resta stupéfait.

— Mais qu'est-ce qui vous prend ? put-il seulement prononcer. Qui donc maintenant, avec le système des kolkhozes, fait ses préparatifs, hein ? C'est dans le temps qu'on était très superstitieux, mais maintenant il n'y a plus de superstitions, on s'en est libéré.

Kharpo Okypniak se leva lentement sur ses longues jambes. Le président demanda précipitamment :

— Alors vous êtes venu pour le faire savoir ?

— Je devais purifier ma conscience, répondit le vieillard et il se traîna vers la porte.

Le président, resté seul, était comme hébété. N'avait-il pas cru voir, entendre ? N'était-ce pas un rêve ? Mais non, il était bien venu, était assis là. Pouvait-il y avoir des gens comme ça de nos jours ? Et il se mit à réfléchir lui-même sur l'époque : il y avait le téléphone, la radio, la télévision, l'atome, les fu-

sées qui volaient, l'électronique et encore toutes sortes de choses dont il avait entendu parler, mais qu'il ne saurait se rappeler maintenant... Pouvait-il y avoir des gens comme leur Karmo Okypniak ? Il avait gardé toute la vie le silence sur le polizei tué, Platon Tchorny. Il n'avait pas eu peur de le descendre, mais ne l'avait avoué que maintenant. Quand ? Quand il avait senti qu'il ne lui restait plus longtemps à vivre. Et ceci se passait dans leur village, sur le territoire du soviet rural où il était président ! Quelle superstition, quelle ignorance, quelle diablerie ! Il était retombé en enfance, le vieux, c'était sûr. Et si jamais on l'apprenait ? Quelle honte alors ! Il serait la risée de tous. Il n'aurait pas simplement à en rougir... Voyez-vous, il est venu faire ses adieux au président du soviet rural en personne !... Mais il avait tué un polizei ! C'était un héros, peut-on le passer sous silence ?...

Et s'étant définitivement embrouillé, décontenancé, il passa sa main humide sur son front brûlant...

Ce jour-là, le chemin porta encore un certain temps Karmo Okypniak, mais pas longtemps : ses jambes étaient devenues comme étrangères, ne l'écoutaient pas, il fallut rentrer à la maison.

Il était assis avec Motria sous un cerisier en fleurs. Les pétales blancs tombaient de temps en temps sur la tête de Karmo, sur les épaules de Motria, sur le banc chaud fendillé.

— J'ai été voir Gafia Kolotoukha, dit-il.

Les yeux de Motria étaient secs comme les bleuets que l'on voit tout l'hiver encadrer les photos accrochées aux murs des khatas.

— Yakiv Pobihai a dit qu'il me mettrait près de Makhteï Nesterovyth. J'ai payé et toi, Motria, tu paieras le reste, comme ça c'est plus sûr.

Les lèvres de Motria étaient noires et fines comme deux tiges de gramin déterrées par la charrue. Et maintenant les deux tiges ne tremblaient pas. Pas un souffle, pas un mot ne passa entre elles.

— Et je suis allé aussi au soviet rural chez le président, j'ai avoué à propos de Platon, j'ai dit la vérité...

Comme si elle s'était réveillée, Motria dit :

— A propos de quel Platon tu as dit la vérité ?

— A propos de Platon Tchorny... C'est moi, Motria, qui l'ai tué dans la carrière avec une pelle.

Le cerisier chantait au-dessus d'eux : par le bourdonnement des abeilles, des bestioles ; les pétales tombaient un à un de temps en temps ; un parfum étourdissant, grisant de miel s'en exhalait.

— Je l'avais deviné tout de suite, dit Motria. Seulement je ne te disais pas que j'avais deviné.

Karpo Okypniak ne s'étonna pas, mais abaissa seulement les épaules plus près du bâton sur lequel étaient posées avec ténacité ses mains osseuses et noueuses.

— Je n'ai de torts envers personne, dit-il. Je regrette seulement la génisse... Mon père avait une génisse dans le temps. On l'appelait Domakha. Elle était très nuisible. Tellement nuisible qu'on lui attachait toujours au cou une corde à laquelle pendait un bâton qui lui battait contre les pattes quand elle courait. Mais ça n'aidait pas. Elle ne guettait que l'occasion pour faire des siennes... Elle est entrée dans un champ de pois — ce champ appartenait à un koulak, Panas Gladtchenko, et s'est mise à y courir de long en large ! Je la chasse d'un bout et elle court déjà de l'autre... Ensuite je l'ai tellement fouettée qu'elle avait des ampoules. Je la regrette jusqu'à présent la génisse. Et le champ de pois appartenait à un koulak, c'était sérieux...

Ayant terminé son récit, il se tut. Seul le jeune cerisier chantait au-dessus d'eux dans un bourdonnement printanier.

— Je ne pourrai pas vivre sans toi, Karpoucha, dit Motria. Je le pressens.

Il savait que Motria disait la vérité.

— Non, je ne pourrai pas, répéta-t-elle. Elle ne se lamenta pas, ne sanglota pas, mais soupira faiblement. Qu'est-ce que

tu veux que je fasse seule si on a passé toute la vie ensemble ? Je te suivrai, tu n'attendras pas longtemps...

Ils étaient assis sur le banc sous le cerisier en fleurs, parlaient posément. Et ils étaient préoccupés en maîtres de maison, comme ils l'étaient toujours quand ils arrivaient à un commun accord lorsqu'ils tenaient un conseil de famille.

Et il faisait bon dans le monde : chaque petite tige verdoyait, les fleurs fleurissaient, les oiseaux chantaient, le ciel étendait ses toiles bleues ; un coucou se fit entendre dans la prairie, il chanta longtemps, jusqu'à ce qu'un autre lui répondît.

### SON PÉCHÉ DE JEUNESSE

Le chauffeur Andri Ostrojanyne avait encore près d'une demi-heure devant lui et, après avoir garé son vieil autobus délabré un peu à l'écart de l'arrêt, sous des érables jaunis, il se dirigea vers la gare routière. Après avoir régularisé le tableau de charge au poste de dispatching, il entra dans la bruyante salle d'attente et y resta un moment à regarder de tous les côtés. Quelques moineaux volaient en gazouillant autour de deux grands pots placés dans des cuveaux en bois, l'un contenant un haut ficus avec des feuilles épaisses ressemblant à des langues de vache et l'autre — un palmier rabougri, et leur pépiement incessant couvrait parfois le brouhaha de la foule.

Se faufilant entre des paniers, des valises, des sacs et des jambes écartées, Ostrojanyne s'approcha du buffet, prit une bouteille de boisson gazeuse à la poire et s'assit à une table en matière plastique à pieds minces, jonchée de bouts de papier gras laissés par des mangeurs de glace.

— Monsieur, tu veux que je te dise la bonne aventure, ce qui t'attend ?

Une gamine tzigane, le col ouvert, un collier rouge au cou, sa jupe bariolée à fronces balayant le sol, regardait Ostrojanyne

avec des yeux brillants et dans ces yeux il y avait tant de feu, de pureté et d'éclat sincère qu'il resta cloué d'étonnement.

— Dorez-moi la main, demanda la jeune Tzigane encouragée par sa confusion et elle fit pivoter si fort sa taille fine que sa jupe se souleva en éventail, découvrant ses pieds nus et ses chevilles pointues dont la peau brune avait un reflet bleuâtre.

— Tiens. Ostrojanyne ouvrit sa main dans laquelle il y avait quelques pièces de monnaie et les versa dans la main d'enfant qui trembla comme une feuille. Mais ce n'est pas la peine de me dire la bonne aventure.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que personne ne peut connaître mieux que moi ma vie passée.

— Je prédirai l'avenir, dit la petite Tzigane en riant avec une malice d'adulte, et ses dents blanches étincelaient dans sa bouche rouge et fraîche comme des grains de maïs.

Comme le maïs que l'on voyait par les fenêtres de la gare routière dans les jardins de la localité, semblable à une armée en campement. On voyait encore des pruniers poussiéreux, de hautes tiges de fenouil à demi desséchées, des citrouilles vertes ventruées, jaunes et rayées. Et là-bas, au loin, au-delà des jardins et des maisons, des champs s'étendaient, on apercevait çà et là des bandes noires de terre labourée, tels des rubans entrelacés dans les tresses du chaume doré. L'horizon lointain se noyait dans la brume, s'y fondait...

Le regard d'Ostrojanyne, tel un oiseau, planait là-bas, dans le fourneau d'une belle journée d'automne précoce, mais quelque chose le força quand même à diriger son regard par ici, dans la salle d'attente étouffante... La petite diseuse de bonne aventure à collier rouge était assise sous le ficus et tenait à la main un gros morceau de saucisson de fressure. Elle y mordait la première, puis en donnait à sa petite sœur qui n'était pas plus grande qu'un melon : ce petit melon ouvrait la bouche toute grande et mordait autant de saucisson que sa sœur aînée... Une femme, sèche comme un jonc, tenait sur ses ge-

noux un filet d'où apparaissait la croûte dorée et jaune de petits-pains, de craquelins, de miches de pain achetés au magasin d'alimentations du chef-lieu de district... Près du kiosque à pharmacie tremblotait un petit sac, dans lequel grognait un porcelet qui tentait de passer sous le banc, et au-dessus de ce sac malencontreux sommeillait imperturbablement un vieillard malingre en bonnet de lapin au poil court.

Ostrojanyne regarda de nouveau au-delà des larges fenêtres qui tenaient toute la largeur du mur de la gare. Cette fois-ci, son regard glissa au-dessus des sommets des vergers, atteignit la cheminée de l'usine, le bosquet sur les versants de la colline ; au-dessus de la colline passait un avion, tout petit, comme une libellule aux ailes transparentes dans un pré. Et de nouveau quelque chose le força à tourner son regard par ici, dans la salle de la gare et Ostrojanyne, finissant sans envie sa boisson tiède de poire, jeta un coup d'œil sur les voyageurs... Une vieille tenait sur ses genoux des bottes de caoutchouc ficelées et de leurs gosiers inanimés émergeaient des paquets et un balai tout neuf... Dans un coin, la tête fortement penchée sur un livre ouvert, était assis un gamin. Ses cheveux couleur paille tombaient sur son front, un duvet, éclairé par le soleil, brillait d'un éclat argentin sur son menton...

Ostrojanyne avança l'autobus à l'arrêt, ouvrit les portières avant et arrière, et les premiers passagers, chargés de sacs et de paniers, commencèrent à se faufiler à l'intérieur. Ils demandaient tous : « Jusqu'à Yadlivka ? » « Il passe par Ostroloutchié ? »... « Il s'arrête à Kouty ? » Ostrojanyne ne faisait qu'acquiescer de sa tête surmontée d'un toupet qui rappelait le toit d'une grange.

L'inquiétude ne le quittait pas, et cette inquiétude le tira de nouveau hors de l'autobus, le ramena à la gare routière par la bande d'asphalte fondu, couverte d'écale de tournesol, de pépins de pommes et de cosses écrasées de haricots.

Il s'arrêta sur le pas de la porte et regarda autour de lui. Des flots de lumière solaire tombaient à travers les fenêtres de la salle d'attente, la transformant en une poêle brûlante ;

et dans cet enfer résonnait le pépiement des moineaux et bourdonnaient des voix humaines. Le gamin aux cheveux décolorés était toujours dans la même pose, la tête courbée sur un livre ouvert...

Quand Ostrojanyne s'approcha de ce gamin, ses jambes lui parurent aussi pesantes que des sacs de blé de premier choix.

Les doigts entrelacés de ses mains étaient posés sur les pages du livre... Juste sur le sommet de la tête, ses cheveux étaient hérissés et un long épi de blé était emmêlé dans les mèches folles... Ostrojanyne examinait le gamin, se persuadant de plus en plus qu'il ne s'était pas trompé. Un froid lui transperça la poitrine, lui monta à la gorge et le frappa au cœur.

Le gamin leva la tête, regarda Ostrojanyne avec une perplexité un peu morne et fixa de nouveau ses yeux noisette sur le livre. Mais la présence d'un étranger devait le gêner, et bientôt il regarda de nouveau Ostrojanyne de ses yeux noisette.

— Tu vas quelque part ? demanda Ostrojanyne.

— Oui, répondit le garçon en l'examinant avec attention et ne le reconnaissant pas.

— Tu ne serais pas de Ternivka des fois ?

— Si, de Ternivka, répondit-il un peu surpris et regardant déjà plus attentivement l'inconnu.

— Alors, ta maman n'a pas quitté Ternivka, elle y habite encore ?

— Mais non, avant nous vivions dans un autre district, mais quand grand-mère est morte, maman a décidé d'aller s'établir dans son village natal, dans la maison de sa mère.

— Donc, grand-mère Voustia est morte ?

— Vous l'avez connue ?

— Toi aussi, gamin, je te connais.

Le gamin se leva lentement du banc, piétina sur place. Ses yeux noisette brillaient de curiosité et d'anxiété.

— Tu t'appelles Vassyl ? C'était plutôt une affirmation qu'une question.

— Vous savez... acquiesça timidement le garçon. Et ma mère ?...

— Gala !

— Je ne me souviens pas avoir rencontré des personnes comme vous, monsieur, à Ternivka...

— Il m'est arrivé autrefois d'aller à Ternivka et c'est pour ça que j'y connais des gens... Comment va Gala ?

— Ma maman ? Bien, elle travaille au kolkhoze... Mais mon père est mort.

— Fèdir ? Ses sourcils épais s'élevèrent comme deux cailles. Quand ?...

— Il y a deux ans, à la suite d'une angine de poitrine.

— Ça t'a fait de la peine ? demanda Ostrojanyne d'un ton tranchant.

— Et comment !

Il le regrettait. Ostrojanyne le comprit d'après l'expression du jeune visage, sur lequel un nuage inattendu semblait avoir jeté une ombre.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais ? Tu es au kolkhoze ou tu fais peut-être tes études ?

— Je fais mes études, proféra Vassyl, au technicum de mécanisation...

Ostrojanyne alluma une cigarette, avala une grande bouffée de tabac et ressentit un soulagement comme s'il avait pris un remède. Le garçon le regardait toujours d'un air éveillé, s'efforçant de deviner qui pouvait bien être cet homme...

— Tu as une petite copine ?

— Oui, j'en ai une. Dans un sourire les lèvres de l'adolescent se mirent à trembler.

— Tu la fréquentes pour te divertir ou tu veux peut-être te marier ?

Les joues de Vassyl rougirent comme les pétales de pavot dans le jardin.

— On verra bien. Et il détourna les yeux.

— Tu as assez d'argent ?

— Je touche une bourse et ma mère m'en envoie chaque mois, par conséquent je ne souffre pas de la faim.

— Tu vis dans un foyer ou tu loues un appartement ?

— Dans un foyer, nous sommes quatre dans la chambre.

— Bon, alors, salut, dit Ostrojanyne et il lui tendit la main en signe d'adieu. La paume de la main de Vassyl était dure comme une planche de chêne. Il la retint dans la sienne comme s'il ne voulait pas la relâcher et ce long serrement dut surprendre le garçon. Et ta mère, comment va-t-elle ?

— Bien. Seulement elle a quelque chose à la poitrine, elle se plaint qu'elle a parfois la poitrine oppressée... comme si c'étaient des meules.

— C'est une grande travailleuse, cligna les yeux Ostrojanyne. Allez, salut !... Il faut que je parte, l'autobus attend.

— Qui êtes-vous donc ? demanda le garçon déjà dans son dos.

— Bah ! Et il fit de la main un signe voulant dire que cela n'avait pas d'importance.

— Que faut-il que je transmette à ma mère ?

— A ta mère ?... Qu'elle ménage sa santé ! Et toi aussi, prends garde de ne pas ruiner ta santé avec ta nourriture d'étudiant.

Sur le pas de la porte de la gare, Ostrojanyne se retourna : le garçon le suivait du regard avec une telle expression qu'on aurait dit qu'il tentait de deviner un secret, qu'il était déjà sur le point de l'appeler, de se lancer à sa poursuite.

Ostrojanyne fut pris de vertige, soit à cause de la chaleur torride de midi, soit à cause de l'odeur de l'asphalte fondu dans la cour de la gare, et il s'arrêta, sentant qu'il vacillait sur ses jambes largement écartées, la journée d'août aussi se balançait comme ivre. Des cercles d'un bleu doré commencèrent à scintiller devant ses yeux comme les étincelles de la soudure électrique...

L'autobus démarra et se mit à rouler de plus en plus vite. Le petit chef-lieu de district resta bientôt en arrière et la route était maintenant bordée d'une mer de tournesols, au-dessus desquels des moineaux voltigeaient en petites volées et

des pigeons bien en chair passaient en coup de vent. Le haut maïs était figé au bord de la route comme une haute vague, puis les tournesols levèrent de nouveau en coin leurs capitules noirs à grains mûrs, dont certains gardaient encore leurs corolles et souriaient de toute leur hauteur.

La route continuait à défiler, le paysage changeait ; une chênaie défila dans un brouillard d'un bleu blafard, puis un ravin s'étendait, après le ravin on apercevait un village : des constructions kolkhoziennes, un parc pour les tracteurs, un troupeau et plus loin un champ fraîchement labouré se détachait en noir, des vaches rouges, blanches et bigarrées se tenaient près des sillons, comme au bord d'une sorte de mer étrange ; les betteraves, envahies par des arroches, cédaient la place aux pâturages, sur lesquels se dressaient des meules de paille ressemblant à des piédestaux. Dans les grappes d'obier, dans les constellations d'églantiers, dans les œillets d'Inde et les mauves s'enfilaient sur le fil infini de la route des villages, des petits hameaux, des petites stations, des usines, des carrières, comme des perles de couleur sur le fil mobile que franchissait l'autobus. Ostrojanyne avait l'impression que le temps s'était arrêté et ne se remettrait jamais en mouvement, qu'il resterait toujours sur place, comme le soleil au zénith.

Le jour tombait. Il faisait nuit noire quand l'autobus se retrouva à la gare routière du petit chef-lieu de district. Les passagers n'avaient pas encore eu le temps de sortir du véhicule imprégné d'une odeur de poussière, que le chauffeur se dirigeait déjà à grands pas vers l'énorme cube de métal et de verre dont les fenêtres étaient faiblement éclairées par des lampes à basse tension.

Un gars envoyé en mission était assis dans la salle d'attente, sous le ficus, tenant une épaisse serviette. Quelques étudiants s'étaient casés près du kiosque à pharmacie et attendaient vraisemblablement le dernier autobus à destination du chef-lieu de la région. Un grand flandrin à barbiche frisée sur les côtés jouait de la guitare et d'autres garçons en blue-jeans délavés aux genoux et rapiécés battaient la mesure avec les pieds.

Ostrojanyne s'assit dans un coin sur un banc ; là, c'était là que dans la journée était assis un garçon avec une auréole de cheveux de lin, la tête penchée sur les pages ouvertes d'un livre.

« Qui êtes-vous donc ? » Cette question sembla résonner de nouveau et s'éloigna en s'affaiblissant, telle une petite toile d'araignée de l'arrière-saison dans le vent des steppes.

Un homme en veste de cuir portant une moustache sur son visage vermeil franchit le seuil de la gare. Ostrojanyne reconnut en lui un chauffeur de taxi du chef-lieu de la région. Le chauffeur de taxi enveloppa d'un regard morne la salle à demi vide et s'approcha de l'envoyé à l'épaisse serviette. L'envoyé fit un signe de tête négatif et le chauffeur de taxi se dirigea vers Ostrojanyne.

— Tu montes ? demanda-t-il. La voiture est libre jusqu'au chef-lieu.

— Moi, tu ne me prendras pas, répondit Ostrojanyne avec des lèvres indociles.

— Pourquoi ? interrogea l'autre, stupéfait. Pour trois roubles... Ou bien tu ne vas pas au chef-lieu ?

— Je ne sais même pas où je dois aller maintenant...

— C'est comme tu veux... bredouilla l'autre et il se retira en faisant craquer sa veste de cuir.

La guitare près du kiosque à pharmacie se tut sur une note triste, puis un accord assourdissant rompit le silence et la bande de garçons en blue-jeans s'affaira, se mit à pousser des exclamations de joie et suivit rapidement la silhouette massive du chauffeur de taxi qui marchait en se dandinant et en remuant ses puissantes omoplates sur le dos comme s'il luttait contre une lame puissante.

Alors, grand-mère Voustia est morte... Il était frappé par cette nouvelle non pas parce qu'il est admis de ne dire que du bien des défunts. Il était ému pour une autre raison : pouvait-il oublier comment il se cachait dans sa cave pendant la guerre, quand on faisait la chasse à tous les jeunes du village pour les envoyer aux travaux forcés ? Il se cachait derrière un tas de pommes de terre, derrière des cuveaux de choucroute et

c'était l'hiver, le froid... Voustia descendait l'escalier qui menait à la cave, froufroulait comme une souris dans l'obscurité en haletant. Et quand c'était Gala qui descendait dans la cave, elle ressemblait à un oiseau qui voyait aussi dans les ténèbres et elle respirait sans bruit et une odeur toute différente émanait d'elle : cette odeur rappelait tantôt la fraîcheur du jus de pastèque, tantôt les baies gelées de l'obier. « Monsieur Markian, chuchotait-elle dans l'obscurité, voici du lait chaud dans une cruche de la part de maman ».

Et Ostrojanyne sourit en clignant des yeux lorsqu'il se rappela comment elle s'adressait à lui en disant « Monsieur » et « vous » : c'est qu'elle n'était que de huit ans plus jeune que lui...

Ostrojanyne sortit dans la cour. Le clair de lune inondait la petite ville endormie. Il entra au restaurant du district, prit une bouteille de vin fort et ne s'aperçut même pas comment il la but. « Mon père est mort, se souvint-il. Il y a deux ans, à la suite d'une angine de poitrine ». La fumée de tabac planait dans la salle. Dans la fumée blanche s'agitaient des visages pâles, jaunes, vermeils, rouges, aux yeux troubles, comme s'ils étaient sous l'eau là où le courant bougeait à peine. Et le brouhaha des voix ivres ressemblait au bruissement des joncs battus par le vent.

Ostrojanyne donna un coup de poing sur la table et se leva. Le verre vacilla, tomba par terre, vola en éclats.

Il chancela près de la porte, s'appuya contre le jambage, mais surmonta quand même sa forte ivresse et sortit dans la rue. Il resta un certain temps debout en vacillant sur ses jambes et au-dessus de lui la lune vacillait ; les petites maisons dans les jardinets, les buissons de lilas derrière la clôture, les poteaux à réverbères ne restaient pas immobiles.

Il n'avait pas envie de rentrer à la maison et il se mit à errer dans la rue envahie par les ténèbres d'août. Il laissa derrière lui le moulin à vapeur d'où se dégageait une odeur de farine et de fumée, l'atelier des services courants, l'atelier de photographie du district.

Au-delà du ravin, il y avait quelques maisonnettes dont les fenêtres clignotaient avec des larmes jaunes de lumière. Une pomme tomba des branches d'un pommier surplombant la rue et roula devant lui...

Il se cachait de la rafle dans la cave de Voustia et tout à coup, un soir d'hiver, Gala était descendue sans bruit vers lui et l'avait appelé : « Monsieur Markian, les Allemands nous ont pris notre vache et ont roué maman de coups de bottes... » Il serra involontairement la jeune fille contre lui, serra son visage mouillé de larmes, son petit corps mince qui tressaillait, le battement de caille de son cœur, et il lui sembla qu'il étreignait le monde entier ; il sentit naître en lui l'espoir et l'assurance.

Au-delà de la petite ville, sous un clair de lune cendré et argenté, s'étendaient des prés. Une silhouette vague se mouvait d'une manière confuse dans l'obscurité près d'une petite meule isolée et Ostrojanyne se traîna à travers le regain avec l'intention de demander une cigarette.

Un cheval près de la meule arrachait du foin.

— Hé ! appela Ostrojanyne.

Personne ne répondit et le cheval, ayant cessé d'arracher le foin, tourna la tête et regarda d'un air mélancolique et triste. S'approchant de lui, Ostrojanyne passa sa main sur le haut flanc, puis sur l'échine et ressentit couler sous ses doigts les mèches de la crinière.

— Tu es seul ici dans le pré ? demanda Ostrojanyne. Tu t'es enfui de l'écurie du kolkhoze ? Ou tu as peut-être voulu goûter la liberté ?

Le cheval remua la queue, secoua la tête, fit bouger ses oreilles pointues et se remit à arracher du foin de la meule. Les étoiles scintillaient d'une manière fade dans le ciel d'un noir bleuté.

— Tu as entendu ? demanda Ostrojanyne en appuyant sa joue contre le cou humide du cheval. Tu as entendu ce qu'il m'a dit ?

Le foin sec croustillait sous les dents fortes du cheval.

— Il a dit que son père est mort ! Tu entends ? Ostrojanyne s'adressait avec insistance au cheval qui semblait écouter et, en même temps, ne cessait de mâcher le foin. Et il cria : Mais c'est Fèdir qui est mort !

Le cheval rabattit un instant ses oreilles. Dans le silence des prés seuls les grillons stridulaient, remplissant ce silence de bruits secs.

— Mais c'est Fèdir qui est mort et pas moi, t'as compris ?

Un oiseau nocturne passa au ras du sol : ses ailes se balancèrent lourdement dans l'air épais.

— Mais est-ce que je pouvais le dire à Vassyl ? Ce n'est pas moi qui l'ai dorloté, oh non, ce n'est pas moi, je ne mérite même pas d'avoir une tombe ici-bas !

Le même oiseau, pour sûr, repassa et apporta de nouveau sur ses ailes timides la lourdeur des ténèbres, des rayons de la lune, l'éclat des étoiles lointaines...

— Tu entends, il est parti... Où est-ce qu'il est parti ? Pourquoi ne l'ai-je pas arrêté, n'ai-je pas dit toute la vérité ? Sa mère ne la lui dira jamais, n'avouera jamais. Peut-être que je ne le reverrai plus... Tu entends, et aujourd'hui nous nous sommes rencontrés, je l'ai reconnu, je l'ai senti. Peut-être lui aussi m'a senti ? C'est qu'il n'a pas pu ne pas me sentir.

Le cheval tirait sans cesse le foin de la meule, dans laquelle piaillaient des souris : elles s'amusaient ou étaient prises de panique.

— Gala n'a pas eu d'autres enfants si ce n'est mon péché, de Fèdir elle n'en a pas eus. Un péché, tu entends ? Son péché de jeunesse ! N'a-t-elle pas voulu avoir d'enfants ? Toutes les femmes en ont et elle, elle était comme une veuve avec un mari vivant. C'est, peut-être, ce même Vassyl qu'elle voulait. C'était la moisson, il faisait nuit, on entendait le bourdonnement monotone de la batteuse, nous nous sommes rencontrés près d'un gerbier et Gala a dit : « Monsieur Markian, je veux un enfant de vous ». Tu entends, petit cheval ?... Et après cette nuit, elle ne regardait même plus de mon côté. Et ensuite, nous nous sommes établis dans des villages différents.

Le cheval s'ébroua, se mit à tendre les oreilles, comme s'il écoutait un son audible à lui seul.

— Si j'avais su alors quelle pierre, quelles meules je posais sur toute ma vie, si j'avais su que je porterais ce fardeau sur le cœur jour après jour... Combien de temps le garçon a vécu sans moi, combien de temps il vivra encore sans moi et moi, je dois penser et souffrir. Gala, tu ne savais pas et moi non plus je ne pouvais pas prévoir cette rencontre. Un élan soudain de jeunesse, ton péché de jeunesse, mais le cœur me fait mal encore maintenant.

Le cheval détourna la tête de la meule et, marchant presque sans bruit dans le regain, s'en alla sans se presser dans les ténèbres.

— Où vas-tu ? demanda Ostrojanyne en regardant avec surprise le cheval qui, devenant de plus en plus sombre et perdant ses contours nets, s'éloignait à travers l'étendue cendrée sans bornes du pré éclairé par la lune.

Le cheval disparut dans le brouillard blafard bleuâtre et argenté entre les peupliers. L'herbe, humide de rosée, dégageait une vive fraîcheur. Adossé à la meule, Ostrojanyne humait l'odeur du foin qui sentait le miel comme pour se guérir l'âme avec cette odeur.

— Seul ce cheval sait tout sur Vassyl, personne d'autre. Mais je devais bien le raconter à quelqu'un, alors il valait mieux le raconter à lui, au petit cheval bai.

Il traversait déjà le ravin qui dégageait une odeur de marécage et soudain s'arrêta, porta la main à sa poitrine, comme s'il voulait assourdir un battement de cœur.

— Le père est mort... Mais c'est pour lui que le père est mort, il n'est plus et ne sera plus jamais...

Dans le ciel assombri une étoile tomba, roula impétueusement, et s'éteignit aussi subitement que s'éteint une destinée humaine. Le ciel étendait au-dessus du monde des ailes immenses au milieu des lumières inextinguibles des feux d'or.

LA RECHERCHE EN MARIAGE  
À YABLOUNIVKA

Un gamin à bicyclette s'arrêta près de la porte cochère. Un pommier de la cour tendait ses branches dans la rue et le gamin cueilla d'abord une pomme fondante, y mordit et seulement après appela :

— Monsieur Grytsko, vous avez une lettre !

Grytsko (en pantalon lourd de gabardine verte tenu par une ceinture gaillardement bouclée par une lourde plaque, en chemise rouge, sur laquelle se détachait en blanc une large cravate) s'approcha de la porte cochère en souliers élégants craquant mélodiquement.

— De qui ? demanda-t-il de ses lèvres charnues avancées, entre lesquelles de fausses dents brillaient d'un éclat argenté.

— De Laryssa ! dit le gamin inconnu en donnant la lettre.

Et, tenant de la main droite le guidon de la bicyclette et de la main gauche la pomme entamée, il s'en alla par la route poussiéreuse où fouillaient des poules et cacardaient des couvées d'oisons.

Quand Grytsko déplia la lettre, le rire cessa de faire scintiller ses yeux jaunes comme des fourmis piquantes, et des taches rouges malades apparurent soudain sur ses joues creuses. Ayant lu la lettre, il leva ses gros sourcils et proféra en regardant le sol :

— Qu'est-ce qu'elle écrit ?

Après avoir relu la lettre, il demanda de nouveau Dieu sait qui :

— Elle est timbrée ou bien elle fait la fête !... Elle fait la fête au buffet, hein ? !

Il fourra la lettre froissée dans sa poche et ouvrit le portillon en le faisant claquer.

— Grytz ! appela sa mère du perron en allant vers le seau à ordures avec un baquet plein d'épluchures de pommes de terre, de pelures d'oignons, de tripes de poisson, d'écaillés, de plumes. Où vas-tu ?

Et elle resta figée avec le baquet dans les mains, étonnée que son fils ne se retournât même pas et bondit dans la rue comme une quenouille qu'une vieille laisse échapper.

Grytsko marchait vite : sa jambe droite était possédée par le diable et sa jambe gauche par le démon et c'étaient eux qui portaient l'homme. Ses mâchoires jouaient sur ses joues creuses et sa pomme d'Adam cartilagineuse s'agitait sur son cou. En chemise rouge il ressemblait à une autopompe qui fonce à toute allure vers un incendie, seulement personne n'entend les signaux avertisseurs mortels, car ces signaux naissent dans la poitrine et s'y éteignent...

Laryssa était en train de faire des vareniks aux pommes de terre écrasées, assaisonnées d'oignon grillé. Ses cheveux noirs luisants brillaient d'un éclat argentin sur ses épaules et son visage encadré par ces cascades semblait excessivement pâle. Elle jeta un regard de défi ou de dépit sur le visiteur.

— C'est toi qui a écrit ça ? Grytsko sortit le message froissé de sa poche. Ou ce n'est pas toi ?

— C'est moi, dit-elle sans même le regarder et continua à faire les vareniks.

— Et tu l'as transmis par un écolier?... Il est venu en vélo...

— Oui, je l'ai transmis par un écolier. C'est mon voisin.

— Ha ! s'exclama Grytsko d'un ton tranchant en s'asseyant sur un tabouret près de la porte. Par un écolier !

— Tu voulais peut-être que je l'envoie par la poste ?

— Oui, par la poste !

— Par la poste ça aurait pris beaucoup de temps, dit-elle calmement.

Grytsko se leva du tabouret, s'approcha du fourneau à gaz d'où se dégageait une flamme d'un bleu fade et le message prit bientôt feu, se carbonisa, lui brûlant les bouts des doigts.

— Eh bien, voilà, dit-il en appuyant sur les mots, tu n'as pas écrit de lettre.

— Si, objecta-t-elle tranquillement.

— Tu ne l'as pas écrite et personne n'en a entendu parler et ne l'a vue, tu entends !

— Peut-être personne, mais toi, tu as vu et entendu.

Grytsko lécha les bouts brûlés de ses doigts. Ses yeux bridés jaunes comme des fourmis piquantes lancèrent un regard perçant plein de venin.

— Et tu as pensé ?

— Oui, j'ai pensé.

— Et avant tu n'avais pas pensé ?

— Non, avant je n'avais pas pensé.

Laryssa plaça une casserole d'eau sur une rondelle, intensifia le feu et se remit à faire les vareniks. Elle était de petite taille, basanée et dans les lettres Grytsko l'appelait « ma baie ».

— Ecoute, ma baie, dit-il, mais il est trop tard de changer d'avis. Moi non plus je ne peux pas changer d'avis. Tout est prêt, on a invité les convives. Pour après-demain ! Si tu l'avais dit au moins une semaine avant...

— Grytz, répondit la « baie », n'insiste pas. J'ai tout écrit. Je ne veux pas, un point c'est tout. J'ai changé d'avis. Je ne veux pas t'épouser et je ne veux pas aller à l'autre bout du monde. Je suis habituée à mon village, ha ! Qu'est-ce que tu veux que je fasse sans mes parents là-bas, en pays étranger. Je n'irai pas, un point c'est tout.

Grytsko se tenait près du fourneau à gaz comme une statue de pierre, n'arrivant pas à croire...

— Ce sont tes parents qui t'ont persuadée, hein ?

— Non, toute seule. Et elle continuait à faire les vareniks sans le regarder. Bon, on s'est écrit des lettres. Tu sais, dans les lettres on écrit bien à propos de tout. Mais quand il a été question de la noce, j'ai senti que l'âme n'y était pas. L'âme est vide, tout à fait vide. Et avec une âme vide je ne peux pas. Je ne veux pas sans amour.

— Alors, tu veux aimer... seulement pas moi...

— Tu en trouveras une autre. Ou bien dans notre village ou bien ailleurs. Se marier maintenant est un jeu d'enfant.

— Fais attention, Laryssa, une femme a plus de mal à se marier... Ce n'est pas un jeu d'enfant.

— Et même si j'ai monté en graine, qu'est-ce que ça peut faire ? J'ai attendu longtemps et j'attendrai encore !

— Tu te rappelleras encore quel déshonneur tu as causé !

— Quel déshonneur ? Si l'on s'aimait, ce serait autre chose...

Grytsko bondit hors de la véranda comme s'il s'était échappé d'un incendie. Et comment peut-on s'échapper de cet incendie, se sauver si tout brûle à l'intérieur, si la tête est en feu ? Il suivait la route et il avait l'impression que tout le monde était déjà au courant de ce qui lui était arrivé, se moquait de lui, le raillait. Le village ! Une telle chose ne s'y était encore jamais produite et maintenant, même au vingt et unième siècle, on raconterait de bouche à oreille comment lui, Grytsko Lozovy, s'était marié !

Rouge comme une betterave fourragère, il dit du seuil à sa mère :

— Maman Frossia, il n'y aura pas de noce !

Maman Frossia étripait un coq au-dessus d'un baquet et était toute couverte de plumes, comme si on l'avait enduite de goudron et roulée dans des plumes. Du duvet tremblait comme de la neige même sur ses petits sourcils courts. Etonnée par ce qu'elle venait d'entendre de son fils, maman Frossia laissa tomber le coq déplumé à long cou dans le baquet et se mit à clignoter de ses yeux ressemblant à des papillons.

— Comment il n'y aura pas de noce ? demanda-t-elle. On s'est déjà préparé...

— Maman Frossia, la noce est annulée.

Flamboyant comme une vessie au-dessus du feu, Grytsko s'attabla, cacha son visage dans ses mains et se figea, pétrifié. Se tenant péniblement sur ses jambes veinées, maman Frossia laissa pendre ses longs bras tordus comme des tiges de potirons et se mit à grommeler :

— Il a décidé de célébrer la noce et maintenant il a changé d'avis. C'est lequel d'entre vous qui a perdu la tête, toi

ou Laryska ? Vous êtes tous les deux de la même farine... J'ai saigné tant de poules et elles poussaient. La mère Salamakha a vendu la moitié d'un cochon, a préparé toute la viande et maintenant qui va la manger ? Que tout soit perdu, hein ? Et combien j'ai fait d'eau-de-vie et tu as fini par obtenir un tonneau de bière au buffet. Je suis devenue toute voûtée en préparant la galantine, à force de griller et de cuire, toute la cave est remplie d'écuelles et de terrines.

— Ça ne sera pas perdu, dit sourdement Grytz, le visage caché dans les mains.

— Bien sûr, à la noce au moins mon travail ne serait pas perdu, mais sans noce il le sera sûrement.

— Maman Frossia, reprit-il d'une voix sourde, le visage toujours caché dans les mains, je dis que ça ne sera pas perdu, nous le mangerons.

— Nous le distribuerons, hein ? Ou bien nous appellerons des gens de la rue pour qu'ils s'empiffrent ? Et elle traîna ses pieds de bois sur le sol en terre battue comme si elle l'enduisait de glaise. Pourquoi vous avez cassé les pots si tard ? Vous n'auriez pas pu les casser avant ?

— Elle s'est rebiffée !

— Laryska s'est rebiffée ? Et qu'est-ce qu'elle a à se rebiffer, belle comme elle est ? Elle a si longtemps attendu qu'on la recherche en mariage et elle attendra encore autant.

— Qu'elle attende si elle a sur quoi attendre !

— Elle aurait dû te remercier, mon fils, s'incliner profondément parce que tu l'épouses. Elle s'est rebiffée... Tant mieux si elle a commencé à se rebiffer tout de suite, ç'aurait été pire si une mouche l'avait piquée quand elle aurait été mariée, tu entends ? Et si c'était quelque chose de bien, mais c'est... Du bonheur pareil, on peut en trouver à un sou pour trois bottes les jours de marché ! Elle s'est mise à choisir, voyez-vous... Il est trop tard pour elle de choisir, elle le regrettera encore, mais ce sera trop tard.

Maman Frossia resta pensive, s'attrista et ses yeux devinrent gris comme la brume du matin au-dessus d'un ruisseau.

— Toi, Grytz, tu te marieras même en une semaine, dit-elle. Que cette Laryska essaie encore de se marier, même en un an elle n'y arrivera pas!... Ses frères, qui sont-ils? Pylyp est chauffeur et il a épousé une institutrice. Mykola vend de l'eau-de-vie et du vin au magasin et est marié à une comptable... De qui aura-t-elle envie maintenant, cette Laryska, si elle n'a pas voulu de toi?... Il faut croire que toute la famille a cherché à la dissuader de t'épouser... Qui est la mère de Laryska? Le grand-père de sa mère servait comme sacristain dans notre église, c'était un vieux soulard et l'orgueil leur vient sûrement du grand-père qui était sacristain... Mais nous aussi, Grytz, nous avons de l'orgueil naturel.

— De quoi? dit son fils, ayant mal entendu.

— Je dis que nous avons de l'orgueil naturel. De l'orgueil qu'on n'a même pas besoin de planter, qui pousse tout seul.

Maman Frossia ne se mit pas à attendre qu'on lui demandât pourquoi le mariage était rompu. Prenant ses lourdes jambes déformées à son cou, elle colporta elle-même la nouvelle à travers Yablounivka. Elle racontait à ceux qu'elle rencontrait comment elle avait dû se préparer, combien de dépenses elle avait faites.

— Braves gens, disait maman Frossia, réfléchissez un peu et jugez vous-mêmes! Grytz a un oncle, Maxym, mon frère donc, qui vit au Donbass et travaille dans une usine d'ardoise. On a envoyé un télégramme à Maxym pour qu'il vienne à la noce. Pourvu qu'il ne vienne pas, mais s'il fait ce voyage? Et on a encore expédié un télégramme aux enfants de Maxym: à Vadyk à Naftokoumsk, à Dina à Tchernovtsy et à Vassyl à Koziatyne. Koziatyne c'est tout près, ce n'est pas terrible, mais Naftokoumsk? C'est si loin! Ils arriveront et il n'y a pas de noce. La fille a inventé une drôle de fête pour les gens! Que faire?

On conseillait tout ce qu'on pouvait, mais les conseils ne pouvaient pas arranger l'affaire. On assurait que les mets ne seraient pas perdus. Et on la rassurait que les boissons ne s'aigniraient pas non plus.

— Et que faire de la musique ? cherchait à savoir maman Frossia. De la fanfare invitée de la sucrerie ?

— La musique n'a qu'à jouer.

— Et pourquoi diable doit-elle jouer ?

— N'a-t-on pas tout cuit et grillé pour manger aux sons de la musique ? Et ce sera plus gai aussi de boire aux sons de la musique !

— Plus gai ? Mais comment peut-on célébrer une noce sans mariée ? jacassait maman Frossia. On n'a encore jamais vu ça...

— Mais qu'aurez-vous fait de cette Laryska à la maison ? Elle est si fougueuse que le diable en personne ne la calmerait pas.

— Bien sûr, une femme non battue c'est comme une faux non aiguisée, approuvait maman Frossia. Pourtant, Laryska aussi aurait changé, car il l'aurait aimée de toute son âme, mais l'aurait secouée comme un poirier.

Elle parcourait Yablounivka en se plaignant comment elle mariait son fils unique Grytz. Et quand elle rentra à la maison à midi, elle trouva une hôte dans la chambre. L'hôte la regarda de ses yeux verts comme l'herbe au mois de mai et, comme la maîtresse de maison, accablée de chagrin, ne la salua pas, elle s'adressa affablement à elle la première :

— Bonjour, maman !

Elle était attablée, la bouche pleine de bonbons au chocolat que son fils avait apportés pour la marmaille qui devait accourir à la noce. Grytz, lui, sirotait tout doucement de la bière en grignotant de la perche séchée.

— Bonjour, Katria, répondit-elle. Et pourquoi est-ce que tu m'appelles maman ?

L'herbe soyeuse des yeux verts de Katria semblait lavée par un orage. Les lèvres écartées par un sourire forcé, Grytz dit :

— Asseyez-vous, maman, à table à côté de nous, nous discuterons... Katria est venue nous voir, on est en train de bavarder, de conférer...

— Qu'est-ce que Katria peut bien conseiller ? demanda-t-elle tristement.

— Non, maman, vous n'avez pas raison. Deux têtes c'est bien, mais trois c'est mieux.

— Même trois têtes dans notre affaire c'est peu.

Les yeux de Grytz brillèrent brusquement comme de petits gardons dans le banc d'un ruisseau.

— Vous, maman, vous connaissez Katria ? demanda-t-il.

— Oui, je connais Katria, dit-elle en s'asseyant au bord de la table. Et elle l'interrogea : Tu travailles à la poste, ma fille, n'est-ce pas ?

— Oui, à la poste, maman, répondit Katria.

La maîtresse de maison fut de nouveau frappée par ce « maman », mais cette fois-ci se tut et pinça seulement ses lèvres chagrines.

— Je suis sorti dans le pré, jusqu'au dessus de l'étang et j'ai vu venir Katria. Au début, je ne l'ai pas reconnue, tellement elle a grandi et pris de l'embonpoint. Il n'y a pas longtemps encore, elle était une petite fille qui courait et gardait les canetons et les oisons. Alors, on a lié conversation... Elle avait l'intention, maman, de venir après-demain à la noce et moi je lui dis que la noce est annulée.

— Mais moi, maman, je dis, précipita les mots Katria en montrant ses petites dents aiguës de souris, que ce n'est pas bien d'annuler la noce. Vous vous êtes préparés, vous vous êtes serrés la ceinture, les invités vont arriver, la musique est commandée et tout cela en vain ? Pourquoi Laryska doit vous troubler l'eau ? Elle vous l'a troublée et vous vous êtes déjà découragés ?

La mère Frossia écoutait avec ses longues oreilles pâles. Le visage aux joues creuses de Grytz était crispé par un sourire forcé.

— Quand elle aura tout vu, qu'elle essaie d'en trouver un comme Grytz ! Maintenant les garçons n'aiment pas trop rester à Yablounivka, c'est peut-être la fille qui doit courir un peu après le garçon. Les temps sont révolus où c'étaient les garçons

qui couraient. Elle ne veut pas partir de Yablounivka avec Grytz, voyez-vous ! Mais Grytz ne peut vraiment pas rester à Yablounivka s'il est tailleur dans une maison de confection, ici il n'y a aucune maison de confection.

Le fils clignait les yeux avec satisfaction, car lui aussi pensait de même. Et maman Frossia pensait de même.

— Il faut rechercher en mariage non pas une rétive, mais une fille capable de devenir une brave jeune femme à laquelle on puisse tenir la bride haute. Katria précipitait les mots comme des noisettes mûres. Car comment vit-on en famille ? En famille on vit comme on peut, pourvu qu'il n'y ait pas de disputes entre les deux !

— Maman, Katria a raison, ce n'est pas bien d'annuler la noce, dit Grytz. Moi, je suis venu de si loin, vous avez fait tant de dépenses, la musique va venir, les invités.

— Mais qui veut du mal à soi-même, mon fils ?

— Nous avons parlé avec Katria et nous avons décidé de nous marier, dit Grytz en se levant de table. Ses lèvres esquissèrent un sourire, comme s'il devait sourire, même si les bottes lui serraient les deux pieds.

— Maman, vous pouvez me croire ou non, se mit à jacasser Katria, la nuit dernière, j'ai vu votre Grytz en rêve !... Un ruisseau coule et Grytz m'a prise dans ses bras et me porte en marchant sur l'eau !

— Et elle a eu un rêve, dit le fils. Ce n'est sûrement pas sans raison, hein ? Mais vous, maman, vous savez deviner les rêves... Elle a fait ce rêve dans la nuit de mercredi à jeudi, vous entendez ?

— De mercredi à jeudi ?... pria de répéter maman Frossia. C'est, sans doute, de bon augure, car tout rêve présage quelque chose... Voilà ce que je vous dirai, mes enfants...

Son visage brillait comme de la paille d'avoine et une vapeur dorée semblait resplendir au-dessus des prunelles de ses yeux.

— Ce n'est pas tout à fait comme il faut. Mais je ne me mêle pas de vos affaires. Faites ce que vous avez décidé.

Moi, j'ai déjà fait ce que je devais faire : j'ai tout préparé avec les voisines et je préparerai encore. Ça vous suffira pour quelques jours, de toute façon vous ne vivrez pas à Yablounivka. Car, en effet, la noce est déjà fixée, alors à quoi bon l'annuler ?

— Toi, Katria, dit Grytz à la jeune fille d'une voix devenue sévère, de maître de maison, tu vas aller à la poste et tu enverras des télégrammes à tes parents pour qu'ils viennent.

— J'aurai peut-être encore le temps avec les télégrammes ? Je les expédierai demain, je ne travaille pas aujourd'hui.

— Mais non, ma fille, répondit maman Frossia avec reproche, il convient de le faire aujourd'hui. Car si la noce est pour après-demain, il vaut mieux qu'ils reçoivent les télégrammes aujourd'hui. Tu sais bien qu'ils n'arriveront pas sans cadeaux. Alors, ils auraient la journée de demain pour courir les magasins.

— Mes parents sont tels qu'il est peu probable qu'ils courent les magasins pour acheter des cadeaux.

— Tels ou pas tels, mieux vaut le faire d'avance.

— Voyez-vous, maman, c'est déjà l'après-midi et moi je pense à la robe de mariée, au voile... Est-ce que je peux être une mariée si je n'ai pas de toilette de mariée ?

— Mais nous l'avons la toilette, toute prête ! s'écria maman Frossia.

Grytz ne fit que pousser un gloussement de dépit. Les yeux verts comme l'herbe au mois de mai de Katria s'allumèrent :

— Où est la toilette ? Quelle toilette ? Toute prête ?

— Lui, maman Frossia désigna du regard son fils confus, dans sa maison de confection il a fait absolument tout : et une robe blanche de batiste et un voile de guipure. Il a acheté des sandales blanches. Quant aux gants, ils sont jusqu'au-dessus des coudes !

— Alors, vous avez la toilette ? n'en revenait pas Katria. Elle avait les joues brûlantes et gazouillait comme une hirondelle au printemps.

— Mais oui, finit par prononcer Grytz d'un air renfrogné.

— Mais bien sûr, dit maman Frossia, seulement elle est chez cette Laryska. Quand il est arrivé la semaine dernière, il a aussitôt couru chez elle avec la toilette...

— Oh, maman !...

— Quoi, maman ? Maintenant il ne reste plus qu'à s'en mordre les pouces ! C'est sa faute et il me dit maman !

— Qui aurait pu penser qu'une chose pareille arriverait ?...

— Quelqu'un de plus raisonnable l'aurait deviné. Quelqu'un de plus raisonnable ne se serait pas pressé de courir chez elle avec la toilette. Et Laryska ? Laryska, elle, a escamoté le mariage et caché la toilette. Prends garde, Grytz, avec cette toilette elle épousera un autre et se rira de toi et tout le village se rira de toi ! Voyez-vous comment elle est : elle veut monter un cheval d'autrui et se montrer dans le bien d'autrui. Heureusement que je n'aurai pas une belle-fille pareille !...

— Il ne faut pas paniquer, dit Katria et une lueur de chasseur s'alluma dans ses prunelles perçantes de bronze. Nous aurons la toilette, la toilette ne se perdra pas.

Telle une belette, elle s'approcha de maman Frossia et l'embrassa sur sa joue rude avec le beau petit cœur de ses lèvres. Puis, avec le même petit cœur de ses lèvres, elle déposa un bruyant baiser sur la tempe de Grytz qui, de haute taille, se pencha sur la fiancée et effleura aussi de ses lèvres sa tempe duvetée de cheveux clairs chatouillants : c'étaient les premiers baisers qu'ils échangeaient.

Quand ils restèrent tous les deux, maman Frossia dit :

— Hum ! Ne loue pas la femme par son corps, mais loue-la par ses actes... Tu la connais au moins cette Katka ?

— Nous sommes allés à l'école ensemble dans le temps ; moi, j'étais en dixième et elle en cinquième « B », je crois...

— En cinquième « B », je crois, contrefit maman Frossia. Tel que tu es, aveugle, sourd et muet, tu es le meilleur mari pour elle !

— Et elle ? grommela Grytz.

— Elle ? Malheur à la ferme où la vache commande au bœuf !... On dirait que c'est plutôt Katria qui te prend en

mariage et non pas toi qui la prends pour femme. Et elle en a eu des fiancés, mais ce qui est curieux, c'est que personne ne s'est marié avec elle, n'a mis son cou sous un joug pareil.

— Maman, à quoi bon papoter ici à propos de ses fiancés ? Moi, j'ai eu des fiancées ; elle, elle a eu des fiancés, mais s'agit-il de cela ? Ce qui importe, c'est que la noce est prête chez nous, nous n'allons quand même pas l'annuler ?

— Non, bien sûr, acquiesça avec dépit maman Frossia.

Pendant ce temps, la Katria hardie arriva en auto-stop à la poste où elle remettait le courrier aux facteurs du village et expédia des télégrammes à ses oncles, tantes, frères, sœurs, neveux et nièces comme quoi elle se mariait et les invitait à la noce. Elle envoya aussi à Riga, à l'administration de la navigation, à un certain Arkadi Bogdan un télégramme du contenu suivant : « Je ne pourrai pas venir. Nos voies se sont séparées comme des bateaux en mer. Grosses bises pour la dernière fois. Katria qui ne t'appartient plus ».

— Qui épouses-tu ? s'intéressèrent les jeunes filles à la poste.

— Un gandin, dit Katria.

— Tu en as beaucoup.

— Celui qui me prend en mariage légitime.

— Il a une voiture ?

— S'il a un travail qui rapporte, il y aura tout, non seulement une voiture.

— Tu as cherché longtemps, Katria !

— L'essentiel n'est pas de chercher, mais de trouver.

De la poste elle se rendit chez Laryska qu'elle trouva à la maison en train de faire la lessive. Les mollets bronzés solides, elle se tenait en petite blouse d'indienne près de la machine à laver électrique et fredonnait une chansonnette.

— Tiens, voilà la loutre ! Laryska se dérida, contente de voir Katria qu'on surnommait la loutre autrefois en classe où elles avaient appris ensemble. Salut, il y a longtemps qu'on ne s'est pas vues !

— Salut ! répondit gaiement Katria sans se vexer le moins du monde d'avoir été appelée « la loutre ». Comment vont les affaires à la comptabilité ?

— Je me suis faite exempter de travail. Une angine m'a prise au milieu de l'été.

— Allons, ne dis pas de bêtises, une angine l'a prise au milieu de l'été ! se mit à rire Katria. On dit que tu ne veux plus te marier, que tu as changé d'avis ?

— Oui, j'ai changé d'avis, répondit-elle, attristée.

— Et pourquoi au dernier moment ?

— Mieux vaut changer d'avis au dernier moment que de se séparer après le mariage.

— Les gens se sont préparés, ont envoyé des invitations, et toi ! gazouillait gaiement Katria. Maman Frossia est triste, car elle t'a vue sa belle-fille comme sa propre nuque et Grytz aussi en est pour ses frais.

— Nous n'avons rien de commun avec lui. Quand je me suis imaginée que je devais lier ma vie à la sienne, je me suis dite qu'il valait mieux être à cent pieds sous terre. Le cœur est devenu fou et il est têtu comme une mule : rien à faire.

— Alors, j'ai décidé de te remplacer à la noce.

— Comment, remplacer ? demanda Laryska stupéfaite et débrancha la machine à laver électrique, car son grondement empêchait d'entendre.

— Eh bien, c'était toi la fiancée et maintenant c'est moi ! souriait Katria. J'ai déjà envoyé des télégrammes à mes parents.

Laryska brancha involontairement la machine à laver et la débrancha aussitôt. Elle n'y comprenait rien.

— Quand est-ce que vous avez eu le temps de vous entendre ?... Avant ?

— Aujourd'hui. Tu t'es rebiffée, c'est ta faute.

— Je ne t'en veux pas...

— J'allais à la boutique au-dessus de l'étang, je l'ai rencontré dans les prés, nous avons parlé.

— Et vous vous êtes entendus tout de suite ?

— Mais oui ! Et elle précipita les mots comme pour se justifier : Et combien est-ce que je dois encore attendre mon heure ? Comment sont-ils maintenant les garçons ? Les garçons maintenant aiment rester célibataires jusqu'à trente et même jusqu'à quarante ans et ne sont pas pressés de se marier. Combien est-ce que je dois attendre ? Et chez Grytz la noce est prête, il ne reste plus qu'à la célébrer.

— Et vous la célébrerez ?

— Oui, après-demain.

— Toi, Katria, tu célébreras la noce maintenant et après aussi tu feras la noce.

— Et alors ? Maintenant toutes les femmes mariées font la noce.

— Non, pas toutes.

— Pas toutes parce qu'elles sont bêtes ! répondit Katria d'un ton tranchant et tapa même du pied, tellement elle était irritée par l'incompréhension d'autrui. Tu sais pourquoi je suis venue te voir ?

— Tu le diras, puisque tu es venue me voir.

— Bien sûr que je le dirai. Grytz a apporté une toilette de mariée et te l'a donnée, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Puisqu'il se marie avec moi maintenant, tu n'as pas besoin de toilette. Nous sommes de même taille, elle doit m'aller aussi...

Laryska, renfrognée et taciturne, sortit bientôt plusieurs paquets sur la véranda. Katria, qui ne croyait presque pas à un tel miracle, lui arracha les paquets, les serra contre sa poitrine et voulait déjà filer. Mais, au moment de franchir le pas de la porte, elle s'arrêta et, avec un sourire plein de bonheur, demanda :

— Je vais essayer ici, d'accord ? Et si elle ne me va pas ?...

— Essaie, dit Laryska avec une sourde indifférence et elle brancha la machine à laver.

Sur la véranda même dont la porte était ouverte, Katria se mit à enlever lestement ses habits de tous les jours qu'elle

mettait pour aller à la poste. Une jupe, un corsage, une combinaison rose, des souliers d'été usés, un soutien-gorge râpé volèrent sur le plancher. Elle sortit d'un paquet un fourreau de couleur claire et s'empessa de le passer sur son corps raide et jaunâtre comme de la cire ; le fourreau était à sa taille. Et déjà sous le fourreau, elle enfila un soutien-gorge tout neuf, une culotte lilas. Ensuite elle mit la robe blanche de batiste, des collants clairs tchécoslovaques, les sandales.

Elle fut particulièrement contente que les sandales — à boucles dorées et à talon compensé — fussent de sa pointure. Elle tapa même du pied et se mit à rire d'un rire de poitrine ressemblant à un roucoulement de pigeon.

— Aide-moi à mettre le voile, pria-t-elle Laryska qui gardait le silence.

Laryska, indifférente, l'aida calmement à mettre le voile de guipure, brodé sur les bords et tellement long qu'il se posa comme de l'écume sur le plancher de la véranda.

— C'est ce que je voulais, riait Kätia d'un rire de poitrine ressemblant à un roucoulement de pigeon. C'est exactement ce que je voulais !... Où est la glace chez toi ?

Et, sans attendre de réponse, elle alla dans la chambre et trouva elle-même la glace. Elle regardait attentivement, se reconnaissant et ne se reconnaissant pas dans la mariée en toilette. Dans la glace semblait se refléter une jeune fille tout à fait différente, destinée à une vie différente : intéressante et inconnue.

Sortant en trombe vers Laryska qui se tenait renfrognée dans la véranda près de la machine à laver, elle l'embrassa sur les deux joues.

— C'est comme si tout était fait pour moi, disait-elle en enlevant la toilette et en mettant ses habits de tous les jours. Heureusement que nous sommes de même taille, n'est-ce pas ? Et que nos statures se ressemblent.

Bien sûr, elle devait se presser, car elle avait des affaires par-dessus la tête aujourd'hui et demain. Mais dans la cour elle s'arrêta, son visage s'épanouit dans un sourire et elle

serra encore plus fort les paquets de cadeaux contre sa poitrine.

— Laryska, peut-être toi aussi tu viendras à la noce ?

Laryska ne dut même pas l'entendre à cause du grondement de la machine à laver, car elle ne se retourna pas.

## HISTOIRE D'UN AMOUR

Les vacances touchaient à leur fin. A leur arrivée dans le village, Zoritch et sa femme Héléna avaient trouvé que la vie ne manquait pas d'agrément. C'était la première fois que la jeune femme rendait visite à ses beaux-parents ; elle avait fait le tour du village, était allée voir les saules tendres et plaintifs qui bordaient l'étang envahi par les herbes. Les kolkhoziens l'observaient attentivement et hochaient la tête, l'air désappointé : on voyait bien qu'elle n'était pas des leurs et qu'elle n'était pas habituée aux travaux des champs ; il aurait suffi pourtant qu'elle remue une ou deux fois la terre avec une binette dans le champ de betteraves, ou qu'elle moissonne en pleine chaleur, ou qu'elle batte le blé dans la poussière pour perdre son teint pâle des villes et un peu de sa sveltesse : son visage se serait vite recouvert d'un hâle et sa taille devenue moins fine...

Zoritch n'était pas retourné au village depuis plusieurs années. Le soir, lorsqu'il traversa le village celui-ci lui parut changé, devenu soudain plus gai ; les gens aussi paraissaient différents ; c'étaient pourtant les hommes et les femmes qu'il avait connus dans son enfance, vus dans sa jeunesse, retrouvés pendant ses vacances d'étudiant.

Peu à peu, tout redevint comme avant, plus triste, et il cessa de s'étonner. Il devint plus retenu, ne s'émerveilla plus de tout et de rien comme les premiers jours.

Des journées paisibles s'écoulèrent.

Zoritch et Héléna se réveillaient tard, ils restaient longtemps

couchés dans la pénombre de la chambre aux fenêtres étroites ombragées par les branches des pommiers couverts de feuilles vertes, échangeant de temps à autre quelques paroles.

Dans la cuisine, on entendait la mère mettre et retirer des marmites au four : elle devait préparer le déjeuner.

Des mouches encore endormies bourdonnaient dans les coins et sous les poutres du plafond. Zoritch retrouvait l'odeur du sol de terre battue, l'odeur de la maison toute entière bâtie en terre glaise. C'était la même odeur que dans son enfance et elle lui était douce : elle ne ressemblait à aucune autre. Les souvenirs revenaient lentement en lui...

Les premiers temps, Héléna fut incommodée par cette odeur, mais elle s'y fit peu à peu et cessa de la remarquer ; seuls les fenêtres étroites et les pommiers qui poussaient là continuaient à l'étonner : les arbres ne laissaient pas passer le soleil. Elle remarqua un jour qu'il aurait été bien de scier un arbre : on y verrait plus clair. Sa belle-mère la regarda l'air peiné, le regard chargé de tristesse, mais ne dit pas un mot. Zoritch comprit plus tard la raison de son chagrin...

Des gens venaient les voir. Ils pénétraient dans l'entrée, essayaient longtemps leurs chaussures couvertes de poussière sur la serpillière que sa mère avait jetée par terre. Ils entraient, déposaient sur la table la bouteille d'eau-de-vie qu'ils avaient apportée, une écuelle de choucroute ou de concombres salés nouée dans un vieux fichu. Ils prenaient place sur les bancs et se tenant bien droits parlaient lentement, mesurant leurs paroles ; les conversations tournaient autour des travaux des champs, des semailles, du bétail. Lorsqu'on en venait à la boisson, ils questionnaient Zoritch et sa femme sur la vie qu'ils menaient en ville ; ils voulaient savoir où ils dénichaient à manger, où ils s'approvisionnaient, si c'était dans les magasins ou au marché ; ils s'informaient des prix.

Héléna répondait avec empressement à leurs questions. Zoritch écoutait renfrogné : toutes ces conversations l'ennuyaient, l'eau-de-vie n'était pas bonne, elle sentait la betterave, l'alcool mal fermenté ; il en avait perdu l'habitude. Il laissait emplir

son verre de peur de froisser ces parents proches et lointains qui venaient les voir. Lorsque ces derniers s'extasiaient sur son travail, sur la situation qu'il occupait, il répondait par bribes, d'une voix indistincte. Il ne souhaitait qu'une chose : les voir partir au plus vite. Il aurait préféré que personne ne vînt, ou qu'on parlât d'autre chose, mais il savait qu'on ne pouvait rien changer à l'usage, que ces gens étaient contents de le voir et qu'ils se réjouissaient de son arrivée. Il refoulait les sentiments peu chaleureux qu'il éprouvait à leur égard et tâchait de partager leur joie...

Le soir, lorsque les invités s'étaient retirés il s'asseyait avec Héléna sur un banc devant la maison. Ils restaient silencieux. Héléna pressait son épaule ronde contre le bras maigre de son mari et lui disait : comme ils sont gentils... et si simples...

Ces paroles déplaisaient à Zoritch ; il n'aimait pas entendre parler de la gentillesse et de la simplicité de ses parents. Il était content qu'il fit sombre et qu'Héléna ne vît pas l'expression maussade de son visage. Il sentait que ces gens qui étaient nés dans le même village que lui et qui auraient dû lui être très proches étaient différents de lui ; il les voyait maintenant avec d'autres yeux alors qu'eux posaient sur lui le même regard qu'autrefois.

Les tiges des pommes de terre prenaient de la hauteur dans les potagers et devenaient de plus en plus touffues. L'odeur violente du chanvre emplissait l'air. De l'étang parvenait le coassement paresseux des grenouilles. Les étoiles brillaient au-dessus d'eux ; elles semblaient avoir la même odeur que le chanvre et flamboyaient tout comme lui. Zoritch écoutait les bruits de la nuit d'été toute nouvelle et l'entendait chanter autour de lui. De temps à autre, des voix de jeunes filles, douces et pures se faisaient entendre. La tristesse envahissait alors lentement son cœur, son regard se voilait et il se sentait moins bon et moins pur...

Ils dormaient dans un large lit aux bords surélevés. Des boules de métal doré ornaient le chevet et le pied du lit. Leur sommeil était aussi embrouillé que les tiges sombres des pom-

mes de terre qui poussaient dans les potagers, les étoiles y avaient l'odeur du chanvre ; ils voyaient des pentes abruptes, se retrouvaient dans un puits sombre ; l'eau coulait se dérochant à leurs regards tout au fond et ce fond était invisible ; le puits était rempli d'un silence profond, du silence des pierres glissantes et des parois couvertes de mousse.

Même endormi, Zoritch sentait la tristesse lui serrer le cœur. Il se réveillait, se demandait ce qui l'avait tiré de son sommeil. Il comprenait que son mal l'avait repris ; il restait longtemps les yeux ouverts, puis enfilait ses pantoufles froides, gagnait la cour en prenant soin de ne pas heurter la porte.

Il faisait le tour de la cour, regardait les étoiles qui scintillaient au firmament ; il se tenait immobile sous les pommiers qui au-dessus de lui tendaient leurs branches sombres. Puis il reprenait sa marche, prêtait l'oreille au souffle endormi de la vache qui parvenait de l'étable ouverte, entendait ses soupirs fatigués. Ensuite c'étaient les oies qui se mettaient à cacarder ; elles se calmaient peu à peu et on ne les entendait plus.

De retour dans sa chambre Zoritch retrouvait une chaleur qui lui était douce maintenant. Il s'endormait, mais sa douleur ne le quittait toujours pas, elle devenait simplement un peu moins forte...

Un matin, il se rendit avec Héléna à l'étang. L'air était pur et plein de bruits. Ils plongèrent dans l'eau froide, nagèrent parmi les nénuphars, dans le ciel qui semblait tombé là, comme découpé en morceaux couleur d'azur soulevés par les vaguelettes de l'étang.

Ils regagnèrent la rive, s'essuyèrent avec une serviette de toile rèche brodée de coqs aux extrémités. Pleins de gaieté, ils riaient aux éclats et prenaient plaisir à se regarder ; cela ne leur était pas arrivé depuis si longtemps ; l'habitude avait émoussé les premiers élans de leurs sentiments qu'ils avaient éprouvés autrefois l'un pour l'autre...

Ils furent gais et pleins d'entrain pendant le déjeuner, et leur joie se communiqua à la mère ; elle leur servit une soupe

au poisson, des oreillettes au fromage blanc, les assurant qu'ils ne trouveraient jamais pareille nourriture en ville. Zoritch et Héléna échangeaient des regards pleins d'insouciance ; ils se voulaient gais et insoucians... La mère leur parlait des camarades d'école de Zoritch, des habitants du village qu'il avait pu connaître ; elle ajouta en passant, sans aucune mauvaise intention (elle n'en était pas capable d'ailleurs) que Maïa, certainement, était venue aux Goliaki cet été ; elle l'avait rencontrée au marché de la ville voisine...

Le regard de Zoritch se fit terne tout à coup, perdit de son insouciance ; sa douleur venait de s'éveiller. Il acheva à la hâte son déjeuner, remercia sa mère et sortit dans le jardin. Il resta un moment couché à l'ombre du cerisier, parcourut un vieux journal ; puis il se leva, et sans dire un mot, traversa le jardin mal entretenu, s'approcha de la palissade qui s'affaissait par endroits, posa sa main sur le rebord et d'un saut se retrouva dans la rue.

Il fut bientôt près de l'étang. Le soleil était brûlant et il pensa se baigner ; mais il y renonça ; il sentait encore sur son corps l'eau fraîche du matin et il lui sembla que le contact de l'eau dormante lui serait désagréable, l'irriterait même...

L'herbe se couchait docile sous ses pas et il la regardait se redresser tout aussi verte. Il se fraya un chemin à travers l'oseraie emplie de l'odeur de la poussière apportée par le vent. Il traversa les roseaux et gagna le large pré en pente qui se trouvait de l'autre côté de l'étang. Il marcha longtemps. La terre molle et détrempée s'enfonçait sous ses pas ; ses souliers étaient souillés par les herbes qu'il écrasait et par la boue du marécage. Il ôta sa chemise pour avoir moins chaud ; il se sentit aussitôt plus alerte. Mais le soleil se fit encore plus brûlant et il dut remettre sa chemise pour se protéger de ses rayons ardents. D'abord, il avait feint d'ignorer où il dirigeait ses pas ; mais dès qu'il eût traversé le pré et pris sa course à travers les blés, il dut s'avouer que la route qu'il suivait le menait au village voisin, aux Goliaki et qu'il se rendait chez Maïa.

Il allait voir Maïa, il voulait entendre les alouettes chanter dans les champs. Son désir de revoir Maïa avait dû vivre en lui toutes ces années ; il l'avait enfoui au fond de son âme et n'y avait pas prêté attention. Mais maintenant ce désir se confondait avec sa tristesse et se mêlaient l'un à l'autre, le poussant vers Maïa.

Il voyait çà et là parmi les blés des bleuets, ces fleurs sans malice ; il aurait voulu poser sur elles le regard naïf et confiant de son enfance. Mais la naïveté et la confiance avaient disparu depuis longtemps de son âme et s'étaient comme dispersées. Il pensa tout à coup qu'il aurait voulu les voir renaître ; il lui sembla maintenant qu'il regardait les fleurs avec des yeux purs et confiants, tout comme le regardaient les gens de son village. Mais eux le faisaient sans efforts, ils ne pouvaient le faire autrement...

Il se rappelait Maïa évoquant son image dans sa mémoire ; une douce émotion s'emparait de lui, pareille à celle qu'il avait éprouvée lorsque pour la première fois il avait pensé à elle. Elle occupait alors toutes ses pensées, sa douce image l'accompagnait partout. Il se souvint qu'ils n'étaient pas dans la même classe et qu'il l'avait remarquée pour la première fois l'année où ils avaient terminé l'école. Ils se connaissaient depuis longtemps mais il n'avait prêté aucune attention à elle, tout comme il semblait ne pas avoir vu ses compagnes. Il découvrit un jour qu'elle avait changé : il ne lui était pas venu à l'esprit que c'était lui qui avait changé. Dès lors, elle seule exista pour lui ; il ne distinguait que sa voix parmi tant d'autres, n'entendait que son rire cristallin. Il ne savait pas pourquoi toutes ses pensées étaient tournées vers elle, pourquoi il ne pouvait dire un mot en sa présence. Il évitait son regard, souffrait lorsqu'il entendait parler d'elle ; il se sentait pris d'envie de crier, de protester quand on parlait d'elle comme d'un être ordinaire, pareil à toutes les autres filles de son âge.

Bien après la sortie de l'école, deux jours avant son départ pour la ville où il allait faire ses études, il ne put résister au

désir d'aller voir Maïa ; il fallait qu'il lui dise son amour, il voulait l'entendre dire qu'elle l'aimait elle aussi. Il ne savait pas comment il allait s'y prendre, mais il savait que toute sa vie dépendait de cet aveu. Et pendant cet été si lointain il avait foulé les mêmes herbes, traversé l'oseraie. Les blés alors étaient mûrs et la moisson battait son plein.

A mesure qu'il approchait du village de Maïa, son assurance s'affaiblissait et plus le doute l'assaillissait : et si Maïa ne l'aimait pas, et si elle allait lui rire au nez et raconter à tout un chacun qu'il était venu la voir, il deviendrait la risée de tous !

Il s'était arrêté et s'était assis en bordure du champ. L'air était empli de l'odeur du blé qu'on venait de faucher. Il était resté longtemps ainsi : il avait chaud, ne savait plus que faire... Il ne se rappelait pas comment il était rentré chez lui, traînant à peine les pieds...

Pendant ses études il avait souvent pensé à Maïa, les premiers temps surtout ; puis Héléna était apparue dans sa vie. D'abord, il ne prit pas cet amour au sérieux, mais ses sentiments se firent plus forts, plus déterminés... Il enfouit le souvenir de Maïa au fond de son cœur et il finit par s'estomper. Les rares fois où il pensait à elle il se disait avec une douce ironie : quel gamin il avait été alors...

Les contours indécis des collines se firent encore plus indécis, voilés maintenant par les blés que le vent faisait onduler. A droite, sur la ligne d'horizon s'étendait une forêt sombre. Il respirait l'air à pleins poumons, se sentait léger et plein d'allégresse comme autrefois ; la fatigue et l'indifférence qui s'étaient abattues sur lui lorsqu'il était revenu au village avaient disparu, s'étaient envolées libérant en lui des sentiments à moitié oubliés, inhabituels. Il s'en étonna ; mais pensa que c'était bien ainsi : tout n'était donc pas mort en lui ; ne voyait-on pas des braises mal éteintes se rallumer sous la cendre, devenir de plus en plus brûlantes... Il aurait voulu que d'autres sentiments naissent en lui ; mais ne s'éveillaient que ceux qui dormaient au fond de son âme...

Il n'avait plus les intentions vagues et touchantes d'autre-

fois, quand la seule image de Maïa lui faisait retenir son souffle. Maintenant tout lui paraissait plus simple ; il se voyait arriver aux Goliaki, entrer chez elle. Il lui parlerait de leurs camarades d'école. Elle lui raconterait sa vie ; il lui parlerait brièvement de la sienne. Il lui dirait en riant, en la regardant dans les yeux qu'il l'avait aimée autrefois, qu'un jour il était venu à elle à travers les champs pour lui avouer son amour mais que chemin faisant, il s'était ravisé parce qu'il avait eu peur qu'elle le repousse. Ils riraient tous les deux et il oublierait sa douleur devenue inutile... Il était sûr que leur rencontre se passerait ainsi ; avec, peut-être, quelques changements. Rentré chez lui, il raconterait à Héléna où il était allé et elle le comprendrait ; tout cela lui était arrivé il y a si longtemps, il était tout autre alors...

Et Zoritch se moqua gentiment du Zoritch d'autrefois ; il savait que le Zoritch de sa jeunesse était en droit de se moquer du Zoritch qu'il était devenu, mais il était sûr que l'ancien Zoritch ne se le permettrait pas. Son ironie d'aujourd'hui lui semblait injuste. Il le comprit, mais ne chercha pas à approfondir cette pensée, il l'éloignait de lui. Le sourire aux lèvres, il s'imaginait autre, se voyait plein d'expérience et de sagesse comme un homme qui a beaucoup vécu...

Plus il s'enfonçait dans les champs, moins vif était son désir de parvenir aux Goliaki. Il n'avait pas voulu se l'avouer tout d'abord, mais il avait de plus en plus envie de revenir sur ses pas, et il chercha bientôt à comprendre cette volte-face. De même que peu de temps avant il s'était réjoui des sentiments qui naissaient dans son âme, de même il se réjouissait maintenant des explications qui lui venaient à l'esprit et qui lui permettraient de s'arrêter comme autrefois au milieu de ce champ. Il chercha des yeux l'endroit où il s'était assis alors et ne le trouva pas ; on avait dû labourer la terre en cet endroit, ou alors il n'était pas arrivé jusque-là. Il savait qu'il reviendrait sur ses pas, mais il ne parvenait pas encore à saisir l'instant si bref où il se dirait qu'il n'avait pas à aller dans un village où il ne connaissait personne, que Maïa peut-

être n'y était pas ; et que même si elle s'y trouvait de quoi pourraient-ils bien parler ?

La rencontre qu'il avait tant désirée se faisait maintenant pesante, elle perdait tout son sens, devenait inutile. Tout récemment encore, il ne se demandait pas si elle était raisonnable ou nécessaire...

Il n'avait pas peur comme autrefois et ne se sentait pas désespéré face à un avenir inconnu, qui aurait pu être merveilleux mais plus certainement cruel pour lui. Il savait simplement que cela ne donnerait rien, qu'il n'était plus le même, et que Maïa peut-être l'avait oublié...

Il ralentit, s'arrêta, regarda droit devant lui : derrière les blés, dans le vallon se voyaient les Goliaki.

Il s'en retourna la démarche souple et légère, mais sa course sans but paraissait inutile. Il allait de l'avant parce qu'il savait qu'il devait rentrer chez lui. Il avait le temps maintenant de regarder le ciel bleu, d'écouter le chant des alouettes. Il regardait avidement autour de lui ; rien ne lui rappelait le paysage d'autrefois bien qu'il eût conscience que rien n'avait changé.

Il parvint au pré, le traversa et s'engagea dans l'oseraie emplie de l'odeur des roseaux desséchés et du marécage pourri. Il pensa qu'il ne raconterait pas à Héléna où il était allé : il lui dirait qu'il était allé voir les champs : il avait oublié comment ils étaient ; et il y avait si longtemps qu'il n'avait pas entendu les alouettes chanter au-dessus des blés pâles...

## ARSENE ET NADKA

Arsène s'était tellement soulé aux funérailles de sa femme que dans les ténèbres il essaya de pincer une jeune femme quand les convives tristes, venus au repas funéraire, s'en allaient déjà chacun chez soi. Et comme la jeune femme le repoussa et s'engagea rapidement dans une ruelle, Arsène se lança à sa poursuite. L'ayant rattrapé, il

l'entoura de ses longs bras, mais des gens accoururent à ce bruit de pas et à ce remue-ménage, le firent lâcher prise et l'emmenèrent à la maison.

— Le malheur l'a rendu complètement fou, disaient-ils. Arsène a perdu la raison et dire qu'il était si intelligent, si sensé. Un malheur ne vient jamais seul, il vaudrait mieux qu'il évite tout le monde et que tout le monde l'évite.

Arsène bougonnait :

— A quelque chose malheur est bon. Il n'y a pas de quoi s'en faire !

Les parents acquiesçaient :

— Il n'y a pas de quoi. Seulement maintenant, Arsène, tu dois tenir bon, car tu es resté seul, tu n'as pas d'enfants. Nous ne t'abandonnerons pas, nous t'aiderons, seulement tiens bon.

On vint voir Arsène le lendemain, le surlendemain et après aussi, tantôt pour lui déconseiller de faire des bêtises, tantôt pour lui raconter les nouvelles, car il restait à la maison, ne sortait nulle part et ne savait rien. Arsène écoutait tout cela, la tête baissée. Par la suite, on lui rendit visite de plus en plus rarement, puis on cessa tout à fait d'aller le voir. Seuls ceux qui passaient devant sa maison et voyaient le maître de la maison chez lui échangeaient un mot ou deux avec lui et c'était tout. Arsène s'attrista tout à fait. Les larmes lui brûlaient les yeux à tout moment ; soit quand il faisait un tour au jardin, soit quand il allait au puits. Et à la maison il se sentait comme dans un trou, c'est pourquoi il n'y restait même pas. Il était tout à fait découragé.

Une fois, quand il mettait son pantalon, une pièce de monnaie tomba d'une poche. Elle roula sous le lit, mais Arsène n'alla pas la chercher. Soudain, il se souvint qu'il y avait bien longtemps sa femme lui avait dit qu'elle avait reçu en héritage de sa mère quelques roubles d'or du temps de Nicolas II. Elle les avait cachés quelque part, mais n'avait quand même pas révélé l'endroit. Et maintenant ils étaient perdus... Il devait y avoir là-bas non seulement les roubles de sa mère, car la femme d'Arsène était parcimonieuse, elle avait même pu

acheter encore quelque chose en cachette ; ne lui cachait-elle pas l'argent qu'il gagnait ?

Il cessa d'aller travailler au kolkhoze et on ne le lui rappelait même pas. Il avait maintenant une autre occupation. Il fouilla d'abord tous les habits, tâta chaque ourlet. Il examinait les moindres fentes, creusait les fissures avec un couteau, montait au grenier, palpait partout. Rien nulle part. Il se souvint que les dernières années, sa femme aimait dormir sur le four ; elle disait qu'elle était malade et devait rester au chaud. Il creusa sous la couche, creusa la sole. Le four montrait ses briques jaunes mises à nu et semblait faire des reproches à Arsène. Mais il ne faisait pas attention à ces reproches muets. Il avait besoin d'or. Il ne savait pas encore ce qu'il en ferait, mais il était de plus en plus certain qu'il devait à tout prix trouver l'or et c'est alors qu'il se sentirait mieux. Il creusa le saillant du four, fouilla dans la cheminée, resta pas mal de temps dans le carneau et en sortit comme un diable, mais tout était en vain. « Ça alors, s'étonnait-il, il semble que la chambre est toute nue, que chaque recoin est connu, et elle a quand même réussi à me rouler ! » Il était fermement convaincu que sa femme avait voulu le rouler. Mais à quoi bon ?

Presque tout le village savait bientôt qu'Arsène cherchait l'or qui était resté de sa femme. Celui qui s'y intéressa le plus fut Garkouchenko, son voisin roux aux yeux bombés. Il venait le voir chaque jour, parfois même deux fois par jour et, lançant un regard mat, demandait :

— Tu as trouvé ?

Arsène faisait chaque fois la grimace :

— Pas encore, mais ce qui est à moi ne me quittera pas.

Garkouchenko avait passé toute sa vie à soigner les chevaux du kolkhoze et n'avait pas souvent vu d'argent. Il n'arrivait pas à assouvir sa curiosité.

— Et il y en a beaucoup ?

— Qui sait ? répondait Arsène en clignant malicieusement les yeux. Pour Garkouchenko cela voulait dire : il y en a pas mal, bien sûr, mais dois-je te le révéler ?

— Qu'est-ce que tu en feras ?

— Je verrai bien.

— Eh ben dis donc ! s'exclamait Garkouchenko avec enthousiasme. De taille moyenne, aux longs bras, il brûlait de jalousie. Chose curieuse, cette jalousie plaisait à Arsène. Il se mettait à raisonner :

— De nos jours, on ne peut pas faire un pas sans argent. Hé ! Hé !

— Oui, c'est vrai, soupirait Garkouchenko. Mais à quoi l'emploieras-tu, hein ?

Arsène n'y avait pas encore pensé, mais il regardait son voisin comme s'il voulait dire : « Pour que je le révèle à toi ? Je ne suis pas si bête que ça, mais même si je l'étais, je ne te le dirais pas ! »

Peu de temps après, il reçut la visite de Nadika Doubograï, une femme déjà un peu mûre, mais pas encore vieille. Elle se mit à raconter à Arsène combien ses dents malades l'avaient fait souffrir et continuaient à la faire souffrir. Et ce, dès le bas âge. Combien de dentistes ne l'avaient-ils pas soignée, que ne lui avaient-ils pas fait, le mal de dents ne cessait pas. Il fallait arracher les dents malades et se faire poser des dents en or, mais où trouver l'or ? Même si elle vendait sa vache, son cochon, ses poules, cela suffirait-il ?

Elle ne disait pas qu'elle était venue voir Arsène à propos de l'or, mais pour quelle autre raison serait-elle venue ? Lui, fronçait le sourcil d'un air content, gloussait, comme si l'or était déjà dans sa poche.

— Où en trouverez-vous maintenant ? disait-il. C'était dans le temps ! Mais maintenant...

— Il paraît que dans les villes on peut se renseigner, mais est-ce que je pourrais le faire ? Vous dites bien que dans le temps... Et vous pensez que personne n'en a gardé de l'ancien temps ?

— Qui donc vous l'avouera ?

— C'est bien ce que je dis ! Et je ne veux pas pour rien ! Même si ça me fait de la peine de vendre la vache, je la

vendrais, car j'en ai tellement marre de ces dents que je ne sais même pas quoi faire.

— Les maux de dents, c'est désagréable, acquiesçait Arsène.

— Peut-être connaissez-vous quelqu'un ? le pria-t-elle en le regardant dans les yeux.

Arsène fuyait son regard.

— Difficile à dire, répondait-il avec hésitation. Il faudrait se renseigner.

Par la suite, Nadika Doubograï vint voir Arsène bien des fois. Puisqu'il était resté veuf, elle balayait, badigeonnait, lavait son linge. Elle était laborieuse, accomodante, loquace ; on ne s'ennuyait guère avec elle. Arsène écoutait son bavardage (à propos de toutes sortes de choses : ce qui était arrivé à un tel, combien de lait donnait la vache d'un tel ou d'un tel, qui avait dit quoi, qui avait récolté quoi) et se sentait l'âme en paix. Cette voix était endormante et Arsène se mettait parfois à sommeiller, couché sur le saillant du four. Quand la femme s'appêtait à partir après avoir fait tout le ménage, Arsène lui lançait dans le dos :

— Ne pourrais-tu pas venir encore demain pour faire du borchtch, car je voudrais tellement manger du borchtch ?!

Nadia promettait de venir et Arsène était sûr qu'elle ne le tromperait pas. Peu à peu il s'habitua à elle à un tel point — comme s'il lui avait déjà donné l'or pour les dents — qu'il la grondait même de temps en temps, émettait des exigences, exprimait son mécontentement.

— Tu es un peu lourdaude, Nadka, grommelait-il. Tout te tombe des mains, tu ne peux rien mener à bon terme... Pourtant, en te regardant, on dirait que tu es une brave femme. Hum !... Ecoute, dis-moi franchement : tu as vécu si longtemps et pourquoi ne t'es-tu pas mariée ?

— Si je savais !... Mais je n'en sais rien !... J'ai même rencontré, il me semble, de beaux hommes et tout... J'en connais des femmes, ma foi qui n'ont rien de particulier, une jupe et des tresses noires, mais...

— Il faut avoir de la promptitude dans tout, Nadka, se mettait à la sermonner Arsène. Toi, tu es bonne, tu as bon caractère. C'est pour ça que personne n'a besoin de toi. Tu as dû quand même avoir quelqu'un ? Mais bien sûr ! Alors, pourquoi ne l'as-tu pas entortillé, pourquoi ne l'as-tu pas roulé ?

Nadia n'en savait rien. Elle savait que d'autres usaient parfois de ruse, de duperie pour ne pas lâcher l'homme. Elles se mariaient, puis vivaient assez bien, avaient des enfants. Mais elle...

Le temps passait peu à peu. Un an s'écoula. Arsène commença à songer s'il ne devait pas se remarier. Et les parents aussi lui conseillaient de chercher une femme, lui suggéraient même celles qui ne lui refuseraient pas. Arsène écoutait attentivement ces conseils, mais ne répondait pas. Les parents se fâchaient, pensant qu'il pleurerait jusqu'à présent sa femme morte, et disaient que ce n'était pas la peine de pleurer la terre humide, car elle était en effet de la terre humide. Les vivants, disaient-ils, devaient penser aux choses vivantes... Arsène levait haut la tête et regardait au-dessus de soi comme s'il s'ennuyait, comme si tous ces bavardages le dégoûtaient.

Mais un jour il décida de parler de tout cela à Nadia. Elle était venue lui préparer le dîner, car elle veillait constamment à ce qu'Arsène eût des repas chauds. Il était attablé, ses lourdes mains posées devant lui, et regardait avec quelle habileté elle triait des pois.

— Nadka, commença-t-il posément, comme s'il n'avait même pas envie de lui parler. Tu sais à quoi je suis en train de penser ?

— Vous le direz, répondit-elle sans lever les yeux.

— Hum ! marmonna-t-il et les reflets d'un sourire méchant semblèrent passer sur ses lèvres. Puis il poursuivit : Et si vraiment je me mariais, hein ?

Les pois se gelèrent dans les mains de Nadia. Mais seulement pendant un instant, car bientôt ils se remirent à sauter de la terrine dans le pot.

— Est-ce qu'on ne voudra pas m'épouser ? poursuivait Arsène sans attendre la réponse. Je ne suis pas un estropié. Et j'ai du bien. Il jetait des regards presque gais dans les coins vides, montrant par tout son aspect ce qu'il avait précisément en vue. Je ne suis pas bête, pas paresseux... Hein ?

— Non, c'est vrai, dit Nadia à mi-voix.

— Je ne sais pas combien j'ai à vivre, mais quand je mourrai, tout ce qui m'appartient restera. Celle qui m'épousera ne fera pas mal son compte... Qui pourrais-tu me suggérer ?

— Suggérez-vous vous-même...

— Ce n'est pas le tout de se suggérer soi-même, il faudrait en être sûr...

— C'est celle qui a la guigne qui vous épousera.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse d'une femme qui a la guigne ? Si deux guignards s'assemblent, de toute façon ils n'auront pas de chance, ils seront perdus tous les deux. C'est comme ça...

— Ne dites pas ça, celle qui en a vu dans sa vie vous respecterait le plus.

— Toi, Nadka, par exemple, tu sembles en avoir vu dans ta vie, mais quel respect pourrait-on attendre de toi, hein ?

Nadia baissait la tête encore plus et l'on ne voyait plus ses yeux.

— Et si j'allais voir Fènia Dmychtchenko ? poursuivit Arsène après un silence. Elle est restée sans mari, elle a beaucoup de parents, tous occupent de beaux postes, on nous épaulerait, on ne nous laisserait pas crever.

— Fènia ne vous épousera pas... chuchotait-elle presque.

— Quoi ? Arsène fit semblant de ne pas avoir entendu. Et comme Nadia, courbée sur les pois, gardait le silence, il insistait : Pourquoi elle ne m'épousera pas ? Elle sait bien que je n'ai pas les mains vides. Mais n'importe qui courra après moi pour m'épouser :

— Fènia ne courra pas, parce qu'elle a déjà quelqu'un...

— Elle a quelqu'un ? demanda Arsène, impressionné. Et qui donc s'est laissé tenter par elle ?

— Il est du chef-lieu, des ateliers de réparation des locomotives...

— Et comment est-il ?

— Comme tout le monde. Seulement tout chauve, tout pelé. Arsène riait gaiement. Il ébouriffait sa chevelure épaisse et clignait de l'œil : soit à soi-même, soit à quelqu'un d'imaginaire.

— Bien sûr, si elle a besoin de pelés, je ne conviens pas, ha, ha. Et si je m'échaudais aussi ?

— Echaudez-vous, lança tristement Nadia.

— Tiens. Il continuait à ébouriffer sa chevelure avec satisfaction. Et que penses-tu de Harytia Ferenetz ? Elle n'est pas vieille ?

— Comment peut-elle être vieille ? explosa Nadia, comme si on l'avait offensée. Elle a cinq ans de moins que vous.

— Ma foi, l'homme c'est une chose et la femme une autre. L'homme peut faire son chemin encore un bon bout de temps, tandis que la femme, elle claque d'un seul coup !

— Harytia a survécu à ses quatre maris, jeta Nadia avec une joie méchante.

— Et pas à trois ?

— Comment à trois ? finit-elle par lever ses yeux sur lui. Ils étaient devenus plus larges, plus frais et étaient remplis de douleur claire et humide.

— Le dernier était Goubaretz et avant lui il y a eu Moltkovski... Et Parfène qui a été tué.

— Elle est venue de Klotioujntsi, Parfène l'a rencontrée là-bas. Et à Klotioujntsi on dit qu'elle avait un ivrogne...

— Eh ben dis donc ! Elle en a eu non pas trois, mais même quatre !... Et elle a survécu à tous...

— Hé ! elle survivra encore à d'autres...

— Et Stèpanentchykha ?...

— Laquelle ? Parce qu'il y en a deux : la cadette boîte du pied gauche et l'aînée du pied droit.

— Celle qui boite du pied droit...  
— Oxana ? Mais tout le monde la fuit comme la peste.  
— Et celle qui boite du pied gauche ?  
— Vaska ? On la fuit aussi, voyez-vous, parce qu'on recherche toujours en mariage Oxana et on vit avec les deux...

— C'est vrai ? demanda Arsène, impressionné.

— Comme si vous ne le saviez pas vous-même ! Hein ? Ou vous voudriez rechercher en mariage Vaska et vivre avec Oxana ? Elle était déjà en colère, c'est pourquoi elle ne se retenait pas. Elle poussa le pot dans le four avec la fourche et l'on entendit un grésillement, un crépitement. Et qu'est-ce que vous avez à me questionner ? Vous savez tout vous-même ! Vous savez qui est restée veuve et qui a vécu toute sa vie dans la solitude. Alors, pourquoi me tourmentez-vous, hein ?

— Qui te tourmente, Nadka ? demanda Arsène, stupéfait. Est-ce qu'on ne peut pas discuter avec toi ? Puisque tu es venue dans ma maison, nous ne resterons pas à nous regarder comme des hiboux, n'est-ce pas ?

Après cette conversation, Nadia décida de ne plus aller chez Arsène. Premièrement, pour qu'il ne mît pas de sel sur son cœur, comme si c'était de l'amusement, et deuxièmement... qu'en penseraient les gens ? Quant à elle, elle n'avait jamais recherché personne. Même si elle n'était pas belle, elle avait bien vécu jusqu'à présent et continuerait à vivre. Le sort n'était pas miséricordieux : d'autres étaient encore plus malchanceux. Mais seulement elle n'offrirait plus ses préoccupations et ses soins. Elle serait comme tout le monde. Elle avait bien mâché le pain avec ses dents pourries et douloureuses et elle mâcherait encore le croûton rassis de sa vie rassise jusqu'à ce qu'elle n'en fût pas dégoûtée.

Le soir, elle restait dans la pénombre de sa maison et attendait que quelqu'un vînt la voir. Mais personne ne venait et elle se remettait au travail qu'elle avait déjà fait. Puis elle sortait, se plantait près de la porte cochère pour que quelqu'un

lui adressât la parole. Les gens passaient, les uns la saluaient, d'autres ne la saluaient pas : il y avait déjà certains qui, soit ne la reconnaissaient pas, soit ne voulaient pas la reconnaître. Une douleur sourde s'agitait dans la poitrine de Nadia, ses yeux se noyaient un instant de larmes et le monde environnant semblait s'en aller en lambeaux. Elle se demandait s'il ne valait pas mieux aller voir quelqu'un de ses parents, mais... on ne pouvait quand même pas les déranger chaque jour. Ayant attendu près de la porte cochère jusqu'à la tombée de la nuit, elle rentrait à la maison et restait longtemps éveillée sans pouvoir s'endormir : les ténèbres l'entouraient de tous côtés, des ténèbres profondes et noires ; elle avait l'impression qu'il lui suffisait de s'assoupir pour que son cœur s'endormît, s'arrêtât pour ne plus jamais se ranimer. Elle posait la main sur sa poitrine, saisissant le battement régulier et dense, et s'endormait ainsi, la main sur la poitrine. Et elle ne faisait pas de rêves, rien ne lui apparaissait en rêve, elle ne voyait pas d'images fantasmagoriques dans des cauchemars, rien...

Une semaine après, elle reçut la visite d'Arsène. Il n'était jamais venu chez elle. Il franchit le seuil et se mit à regarder comment elle enduisait de glaise le sol en argile battue. Il se tenait devant elle, de haute taille, en chemise blanche, et il y avait tant de bonté dans ses yeux qu'ils resplendissaient. Nadia, à genoux au milieu de la chambre, se figea, le regard fixé sur le visiteur, et ses mains se mirent à trembler.

— Accueille les hôtes, Nadka, dit-il d'un air important.

— Comment est-ce que je dois les accueillir, répondit-elle d'une voix étouffée, presque étrangère, qui n'arrivait pas à sortir de sa gorge. Vous voyez, j'ai décidé d'enduire le sol de glaise. Mais, en pensée, elle se reprochait : je ne l'ai pas enduit depuis si longtemps, cela aurait pu encore attendre et moi, je me suis mise en tête de le faire maintenant !

Arsène alla jusqu'au banc en marchant sur une latte.

— Je me suis ennuyé sans toi, Nadka, dit-il posément. Tu ne viens pas me voir, tu m'as complètement oublié...

— Mais je... Mon Dieu !... Une chaleur remplit sa poitrine. Il y avait toujours quelque chose qui me retenait. Je m'apprêtais chaque jour. Et aujourd'hui aussi je voulais...

— Eh bien, c'est moi qui suis venu te voir. Tu ne me chasseras pas ?

— Mon Dieu ! Mais que dites-vous, Arsène !

Arsène n'arrivait pas à se souvenir s'il avait été dans cette maison ou non. Il promenait son regard dans les coins et elle, toujours à genoux, suivait son regard. Elle était contente qu'aux murs pendent des serviettes brodées, que des bouquets de fleurs sèches se fassent voir de derrière une pancarte qui représentait une truie avec ses porcelets. Sur une autre pancarte un pompier à casque métallique faisait de grands yeux et derrière lui un terrible incendie dévorait la maison de quelqu'un. « Avez-vous fait assurer votre bien ? », lisait-on au bas de l'affiche.

S'étant ressaisie, Nadia s'empressa de préparer une collation. Elle n'avait pas grand-chose à offrir, mais elle cuisina quand même quelques petits plats, mit quand même une nappe sur la table et servit ce qu'elle avait. Arsène ne refusait pas, ne disait pas que ce n'était peut-être pas la peine, ne disait rien. Il était assis, insolitement solennel, et ne faisait que promener son regard resplendissant dans tous les coins.

— Servez-vous, Arsène Danylovytch, lui disait-elle. Ce sera à la fortune du pot.

— Mais pourquoi te donnes-tu tant de mal, Nadka... Je n'ai pas faim. Je ne suis pas venu pour ça.

— Ecoutez, on parlera affaires plus tard, rougissait la maîtresse de maison. D'abord mangez et buvez. C'est l'usage...

— Oh, Nadka... Et il commença déjà à se fâcher.

Elle se troubla et, pour ne pas irriter Arsène, n'insista plus.

— Je suis venu te voir, Nadka, commença l'hôte, pour autre chose.

— Eh bien, vous le direz, murmura-t-elle.

— Et je le dirai, acquiesça Arsène avec une certaine hauteur. Tu dois bien connaître Gorpyna Galaïtchoutchka...

— C'est quelle Gorpyna ? Celle qu'un chien a mordu au mollet ?

— Mais je parle de Galaïtchoutchka ! Celle qui a été mordue au mollet, c'est dans un autre coin.

— Bien sûr que je la connais, répondit-elle et une vague froide passa brusquement sur son visage. Ses enfants sont déjà grands. Elle rôde au marché chaque semaine. Et à quoi bon ? Si au moins elle vivait dans la misère, mais...

— Oh, ne dis rien, Nadka, objecta-t-il en passant sa langue sur ses lèvres desséchées. Ce n'est que l'imbécile qui s'enrichit par la pensée. Celui qui est intelligent doit courir un peu.

— En a-t-elle de l'intelligence ? lâcha Nadia. Une pièce ne suffit pas pour couvrir le corps nu.

— Comment ? s'offensa brusquement Arsène. De qui parles-tu ?

Ils étaient assis à table et gardaient le silence. La maîtresse de maison jetait des regards de haine sur les plats : ils lui étaient devenus maintenant si dégoûtants qu'elle en avait même la nausée. Le visage d'Arsène brillait toujours et ressemblait à du pain tiré du four et humecté pour le rendre doré.

— Gorpyna est une femme consciencieuse, dit-il posément. Quand elle marche dans la rue, même le paysage devient plus beau.

— Il deviendrait plus beau si les chiens ne grondaient pas. Arsène la regarda, passa la main sur sa nuque et fit semblant de ne pas avoir entendu.

— Tous les enfants de Gorpyna, poursuivait-il, ont fait leur chemin, sont devenus des gens comme il faut.

— Et les autres sont devenus des épouvantails ? ajouta-t-elle.

L'hôte la regarda de nouveau sans rien comprendre et repassa lentement la main sur sa nuque. Il se tut définitivement.

Le silence fut accablant.

Ce fut Arsène qui le rompit :

— Je voulais te parler, mais la conversation ne colle pas.

— Eh bien, parlez, le pria-t-elle avec presque de l'excuse dans sa voix.

Il exposa carrément son affaire :

— N'irais-tu pas, Nadka, chez elle pour parler de tout ? Tu lui diras que, voilà, Arsène est veuf... Tu te renseigneras si elle n'a pas quelque intention...

Les lèvres pâles de Nadia étaient probablement tellement serrées qu'elle n'était pas en mesure de les desserrer. Les mots, trébuchant, finirent par percer cette barrière de lèvres engourdies :

— Allez-vous-en et ne revenez plus, Arsène. Je suis une personne honnête et vous ne le saviez même pas, hein ?

— Mais est-ce que je t'ai offensée par quelque chose, dis ? Et si je n'ai pas faim, c'est que j'ai déjà mangé, merci. Tu sais comment je vis et c'est pourquoi je comptais sur ton aide. Gorpyna n'a pas de chiens dans la cour pour les lâcher. Mais pourquoi pleures-tu, Nadka ?

— Je ne pleure pas, ce n'est rien... Allez-vous-en, Arsène.

Il se tenait, embarrassé, au milieu de la chambre, atteignant de la tête le plafond bas. Il n'arrivait pas à se décider à partir : il n'avait pas arrangé l'affaire et ne voulait pas la remettre à plus tard.

— L'accueil a été si bon, marmonnait-il, et les adieux sont encore meilleurs.

— Je ne sais pas faire autrement.

— Viendras-tu peut-être me voir ? Il y a déjà pas mal de linge à laver, du linge crasseux.

La maîtresse de maison gardait le silence : ses yeux noisette jetaient des étincelles. Arsène, courbé, se traîna jusqu'au seuil. Les fenêtres projetèrent bientôt une ombre mouvante sur le sol. Le silence troublé se rétablissait et les grains de poussière, éclairés par le soleil, tremblaient comme une douleur

amère dans le rayon qui traversait obliquement la chambre...

Une semaine ou deux après, Nadia apprit qu'Arsène était tombé malade. On disait qu'il ne sortait pas de chez lui, remuait les bras, mais les jambes étaient comme en plomb, et qu'il avait déjà les traits tirés, comme s'il allait être rongé par les vers. Que pouvait-il bien avoir ? Il n'était plus de la première jeunesse, certes, mais quand même... Elle n'irait pas chez lui. Elle n'était pas sa servante ni sa nettoyeuse. Gorpyna, voyez-vous, embellissait même le paysage quand elle marchait dans la rue. Pouah !

Mais elle y alla quand même, car ne l'avait-il pas priée de venir ? Et peut-être n'attendait-il qu'elle ? Elle entrerait dans la maison, franchirait seulement le seuil et il se sentirait mieux aussitôt...

Il était couché face au mur et ne se retourna pas quand elle le salua. Une lourde odeur aigrie irritait les narines, comme si du levain fermentait depuis longtemps. Nadia ne dit plus un mot et se mit à préparer à manger, mais comme Arsène n'avait pas de provisions, elle alla vite chez elle et en rapporta des siennes. Il s'installa sur le dos et la suivait d'un œil. Quand il mangeait la polenta, elle coulait sur son menton, sur sa poitrine et Nadia avait envie de pleurer.

— Personne ne prend soin de vous, murmurait-elle. Vous avez vécu, vécu comme ça et maintenant, même si vous avez un chez-soi, vous n'avez pas de refuge. Oh, mon Dieu, mais pourquoi en est-il ainsi ? D'autres sont comme des coqs en pâte toute la vie et vous...

Arsène éprouva de la pitié pour soi-même et son regard devint humide.

— Dire que j'ai tant d'or, marmonnait-il avec attendrissement, et inutilement...

Il croyait vraiment qu'il avait de l'or. Même s'il ne l'avait pas trouvé, il le trouverait encore. Il le trouverait, si seulement il existait. Mais il existait, il n'y avait pas de doutes !

— Le diable soit de cet or, bougonnait à l'écart Nadia. Il n'améliorera pas la santé et ne prolongera pas la vie.

La colère s'éveillait dans l'âme faible d'Arsène :

— Et sur quoi repose le monde ? Sur quoi ? Tu es ignorante et tu resteras ignorante, mais les gens savent !

Elle prit quand même alors soin de lui et le sauva. Elle était devenue méconnaissable, mais Arsène se remit et, bien qu'il se plaignît d'avoir mal partout, il était vivant. Il se traînait d'abord d'un coin à l'autre, puis il se mit à sortir et, un beau jour, il alla jusqu'au magasin du village pour acheter des allumettes. Et il gardait toujours le silence. Il était renfrogné, caressait son front ridé et devait réfléchir. Ni son tempérament ni son caractère n'avaient changé après sa maladie, mais il était probablement devenu plus intelligent, puisqu'il réfléchissait sans cesse. Ce silence commença à inquiéter Nadia : l'Arsène loquace lui plaisait plus, car il disait ce qui lui venait à l'esprit. Et là, comment deviner ce qu'il avait en tête ? !

— Et en effet, dit-il un jour, personne ne prend soin de moi. Tu l'as dit juste, Nadka. Je regarde mes oncles : celui qui a une femme se fait dorloter, on dirait même que la graisse dégouline de sa nuque. Est-ce que nous avons des maladies qui fassent souffrir l'homme ? Mais non ! Ce ne sont que les vieilles femmes qui en ont...

Elle ne se hâtait pas de se ranger à son avis, car elle ne savait pas où il voulait en venir. Quant à lui, il fixa le regard sur elle sans cligner et son visage resplendit soudain de joie :

— Comment tu as dit alors, hein ?... Vous avez un chez-soi, mais vous n'avez pas de refuge !

Sa joie la réjouit :

— Est-ce que je vous ai jamais voulu du mal ?

— Oh, Nadka, tu es bonne, toi, oui, tu es bonne, la louait-il, et la femme eut l'impression que ces paroles avaient fait fondre un morceau de cire dans son for intérieur et que cette cire se répandait comme une chaleur dans ses veines. Je regarde nos femmes du village : elle a un mari, des enfants, mais elle est en quelque sorte effacée, abrutie, elle n'ose pas lever les yeux.

Et toi, tu es différente... Tu as... Il est très agréable de parler avec toi.

Elle lui offrait son regard : il y avait dans ce regard de la douceur qu'elle n'avait jamais éprouvée et beaucoup de joie. Elle n'avait, semblait-il, connu personne de plus aimé qu'Arsène. S'il lui disait de se transformer sur-le-champ en oiseau, elle le ferait. S'il lui disait de s'étendre comme une toile devant lui, elle s'étendrait.

— Sans toi, Nadka, qu'est-ce que j'aurais fait?... Non, je ne sais vraiment pas ce que j'aurais fait...

— Voilà ce que je vous dirai, Arsène Danylovytch : ménagez-vous et le reste s'arrangera, chuchotait-elle presque. Car la vie de l'homme, qu'est-ce que c'est ? Aujourd'hui il est vivant et demain il n'est plus. Il n'a pas respiré le vent qu'il fallait et c'est fini. Mangez de la crème, des œufs crus, du miel, le reste s'arrangera. Et buvez toujours de la tisane d'obier, 'ça fait du bien à la poitrine. Les hommes ne savent pas se ménager et vous, mangez du miel, mangez, le reste s'arrangera. Et ne vous surmenez pas au travail, à quoi bon...

— Est-ce que je me surmène ? Il y a tellement d'imbéciles qui boulonnent, qui boulonnent, la sueur leur coule dans les yeux, ils la lèchent, la lèchent, et un beau jour, vlan, ils s'en vont les pieds devant, ils n'ont plus besoin de rien, tout est resté. Moi, Nadka, je ne suis pas si bête que ça. J'ai ce que j'ai et ce que je n'ai pas, je n'en veux pas. Si je n'ai pas de courbatures dans le dos, je suis content. J'ai bu de l'eau, je suis content. Je n'ai pas besoin du bien d'autrui. Je n'ai pas l'intention de rapprocher le ciel, à quoi bon ? Et est-ce que quelqu'un l'a rapproché ? Dis, Nadka, l'a-t-on rapproché ?

— Pensez-vous ! répondit-elle en riant amicalement sous cape et en se frottant les lèvres avec son poing. Et il y a encore des gens qui rusent, qui ne diront pas un mot carrément, mais toujours avec des détours, avec des détours.

— Parce que leurs âmes sont détournées. Moi, je ne suis pas de ceux-là. Qu'est-ce qu'il me faut, à moi ? Rien, j'ai ce que j'ai. Si c'est aigre, que ça soit aigre et si tu as une botte

trouée, il n'y fera pas plus sec à force de répéter qu'il y' fait sec. On ne peut pas sauter plus haut que sa propre tête. Lui est comme ça, moi je suis comme ça, est-ce notre faute ?

— Ce n'est pas notre faute, ce n'est la faute à personne...

Soudain, de nouveau Arsène éclata de rire :

— Et tu as bien dit : vous avez un chez-soi, mais vous n'avez pas de refuge !

Nadia était contente : tout était bien qui finissait bien. Ne comprenait-elle pas ? Elle comprenait tout, seulement personne ne le voyait et Arsène l'avait enfin remarqué. S'il lui disait de se transformer en oiseau, elle se transformerait. S'il lui disait de s'étendre comme une toile...

— Ecoute, Nadka, aide-moi. Je ne suis pas très causeur et ce n'est pas très commode de le faire soi-même... Tu m'entends ?... Va chez Gorpyna Galaïtchoutchka et parle-lui. Je ne le demande à personne, seulement à toi. Je suis encore en bonne santé. Ce qu'il faut faire, apporter à la maison, je le ferai, je l'apporterai.

— Pouah ! cracha-t-elle.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda-t-il, stupéfait.

Et elle alla quand même chez Galaïtchoutchka, le lendemain ou le surlendemain. Elle allait chez Gorpyna en colère et était encore plus en colère en revenant de chez elle. Elle voulut passer à la maison pour s'habiller le mieux possible, mais changea d'avis. Elle se rendit chez Arsène dans les vieux habits qu'elle avait sur elle.

— C'est terrible, oh, mais c'est terrible ! furent ses premières paroles. C'est Gorpyna, ça ? C'est Galaïtchoutchka, ça ? lançait-elle à Arsène qui gardait le silence. Moi, je lui parle de vous, je lui dis quel homme vous êtes, Arsène, et elle ne fait que battre des paupières et me regarde sans souffler mot ! Sans souffler mot ! Je tremblais presque : si au moins c'était quelque chose de bien, mais c'est... Pouah ! Elle se taisait comme si ce n'était pas à elle que je parlais et c'est tout. Elle n'a rien dit.

— Tiens, tiens ! s'étonna Arsène.

— Et puis j'en ai eu marre de la prier. Je lui dis qu'elle marcherait sur de l'or et elle ne souffle mot. Je lui dis que des hommes comme vous ne traînent pas dans la rue et elle ne fait que souffler du nez. Et n'a pas dit un mot à votre sujet !

— Hum, faisait Arsène soit en soupirant, soit en s'étonnant.

Nadia lui raconta tout cela pendant encore longtemps. Et combien elle était en colère depuis le début parce qu'il lui avait demandé une chose pareille et où avait-on vu cela ? Et comment elle avait fini par se fâcher contre Galaïtchoutchka qui ne pouvait pas apprécier le bonheur qui lui tombait du ciel... Peut-être si Galaïtchoutchka avait consenti, Nadia se serait aussi fâchée contre elle (et bien sûr qu'elle se serait fâchée !), mais là elle donnait libre cours à sa langue : renoncer à Arsène ! A Arsène que Nadia était prête à adorer jour et nuit !

— Maintenant vous verrez ! serrait-elle les poings. Vous verrez si je ne vous trouve pas une brave jeune femme. Pour faire enrager Galaïtchoutchka. Pour l'aveugler ! Vous m'entendez, Arsène, je vous rechercherai en mariage la plus belle, parce que je vous aime quand même, parce que je ferais tout pour vous.

— Ah, Nadka, bougonnait-il. Mais qu'est-ce qui se passe ?...

— Vous croyez que c'est parce qu'elle est intelligente ? Pensez-vous ! Vous n'êtes pas de son goût, voyez-vous. Elle a probablement honte de ses enfants. Et vous ?

— Ah, Nadka...

— Et vous, vous souffrez. Mais vous vaut-elle ? Vous prenez la faute sur vous si vous pensez à elle. Mais vous êtes pour moi, Arsène, la personne la plus chère, il n'y en a pas de plus chère, Arsène Danylovytch, et je vous trouverai quelqu'une qui n'a peut-être pas dix-sept ans, mais qui n'est quand même pas une chipie décrépite. Est-ce qu'on peut vivre avec une chipie ? On vit avec une personne et non pas avec une chipie.

Ben oui, acquiesçait-il en hésitant.

Après cela Nadia Doubograï ne fut plus aussi irréfléchie, ne se jetait pas la tête la première dans le vide. Elle prêtait l'oreille au bavardage des gens, engageait de longues conversations avec les jeunes femmes, soutirait tous les renseignements dont elle avait besoin, puis venait chez Arsène et, souriant malicieusement et amicalement l'un à l'autre, ils jasaient sur le compte de plus d'une payse.

— Le mari de Daryna Boury est tombé malade et voilà déjà combien de temps qu'on l'emmène d'un hôpital à un autre : il a été à l'hôpital de l'usine, puis à celui du district et, avant-hier, on l'a transporté en voiture à Vinnitsa, car il y a peu d'espoir qu'il se remette. A Dieu ne plaise qu'il meure, mais tout peut arriver... Et quelle brave femme est Daryna et son âge vous convient, Arsène, c'est ce qu'il vous faut. Ce n'est pas bien de se presser, car choisir une femme ce n'est pas la même chose qu'acheter une vache et vous, Arsène Danylovytch, vous êtes raisonnable, plein de bon sens. Aucun remède n'aidera probablement plus Boury.

— Ah, Daryna?... demanda-t-il en toussotant, un peu confus qu'il s'agisse justement de Daryna, d'une femme vraiment intelligente et respectable, au visage très agréable et pas vieille du tout.

— Mais oui ! En cas de malheur, les personnes se recherchent mutuellement. Alors, pourquoi ne pas vous unir justement avec Daryna ?

— Ils ont une grande exploitation...

— En effet ! Si vous voulez, vous irez vivre chez elle, sinon elle viendra vivre chez vous. La femme doit obéir aussitôt, sinon ce n'est pas une vie...

— Mais je ne sais pas aller en moto... Encore en chariot ou bien à cheval... J'ai essayé de monter à bicyclette. Mais en moto je ne peux pas du tout, souriait-il confusément et même, semblait-il, rêveusement.

— En quelle moto ? n'arrivait-elle pas à comprendre.

— Mais Boury a une moto. Il l'a achetée il y a deux ans, elle est encore tout à fait neuve et il n'a pas roulé dessus.

- C'est bien qu'elle soit neuve ! Vous la vendrez !
- C'est vrai...
- N'aurez-vous pas besoin d'argent ?... Rouler en moto soi-même n'est pas très commode, et plus âgé que Boury, vous pourriez avoir un accident...
- Je peux encore aller à cheval, mais en moto je n'ai même pas essayé...
- Je parlerai maintenant à Daryna... Non, non, Arsène Danylovytch, ne vous en faites pas ! Je commencerai de loin, de très loin, elle ne se rendra même pas compte, mais je tirerai tout d'elle... On a transporté Boury au chef-lieu de la région en costume bleu, celui qu'il s'est fait faire au printemps.
- Peut-être l'enterrera-t-on dans ce costume ?
- Probablement pas dans le bleu, car il en a un noir. Le bleu vous restera, Arsène Danylovytch.
- Qu'est-ce que j'en ferai ?
- Pourvu qu'il se trouve un propriétaire, il saura bien quoi en faire.
- C'est tellement de bien !
- Et vous, vous en avez moins ? faisait-elle allusion à l'or.
- Arsène souriait avec compréhension et acquiesçait d'un signe de tête. Même s'il n'avait pas encore trouvé le trésor, qu'est-ce que cela pouvait bien faire ? L'essentiel, c'était que le trésor existait.
- Je m'inscrirai aux cours de chauffeurs, peut-être achèterai-je aussi une « Volga » avec le temps ? rêvait Arsène. Je vendrai la moto et j'achèterai une voiture.
- Et vous ne me reconnâtes plus, Arsène Danylovytch, rougit même la femme. En me rencontrant sur la route, vous passerez à toute vitesse, comme si vous ne m'aviez pas reconnue.
- Ne dis pas de bêtises, se vexait Arsène. Sur ma « Volga » je conduirai tout le monde ! Et toi aussi, Nadka !... Eh, je te prendrai le matin et je te promènerai jusqu'au soir. Nous irons avec toi à la foire à Yaniv.

— Pas possible, dit-elle d'un air confus et gêné. Mais vous aurez Daryna...

— Je m'en fiche de Daryna, moi ! lâcha-t-il en arpentant gaillardement la chambre. Est-ce que je suis son premier mari, moi ? Ou bien est-ce que je dois l'informer de tout ? Je conduirai qui je voudrai ! Peut-être toi, Nadka, tu m'es plus chère que Daryna ?

— Hum, fut le seul son qui s'évanouit dans sa poitrine. Hum...

...Un an ou deux s'écoulèrent ; Arsène fouillait et fouillait dans sa maison, dépouilla les murs. Ce n'était plus une maison, mais une fosse. Le plafond coulait. Le vent soufflait à travers les vitres cassées. Chose curieuse, le feu ne brûlait plus dans le four : toutes les fois que Nadka faisait du feu, il couvait à peine et la bouche crachait de si grosses bouffées de fumée qu'on avait du mal à respirer... Le jardin se couvrit de ronces et des loups y hurlaient presque. Le buisson de sureau qui se dressait sur la dérayure était devenu si touffu qu'il cachait la moitié du ciel. Le grenier du poulailler s'était affaissé, mais y dormaient quand même deux ou trois poules auxquelles Arsène ne donnait pas à manger et qui seraient devenues sauvages si elles n'étaient pas si vieilles...

Un jour d'automne, après la première neige, il déménagea chez Nadka. Il disait qu'il y vivrait un peu jusqu'à ce qu'il réparât sa maison. Et comme il ne se pressait pas de la réparer, il fit bientôt savoir qu'il voulait la vendre. Chose curieuse, personne ne se hâtait de l'acheter. « Eh, on sait bien que j'ai déjà trouvé l'or », souriait-il malicieusement dans sa barbe, bien qu'en réalité il n'y eût quand même rien trouvé.

Avec Nadka il vit en bonne entente. Mais quand il se chamailla avec elle, il dit :

— Tu veux que j'aille chez Daryna ? J'y vais tout de suite !...

Le mari de Daryna est mort. Elle vit avec ses enfants. Nadka sait qu'Arsène n'ira nulle part, que personne n'a besoin de

lui, mais elle se tait humblement et approuve tout ce qu'il dit. Ils vivent ainsi.

Et ils continueront à vivre ainsi...

## A L'EXPOSITION CANINE

Le téléphone se mit à sonner au-dessus de son oreille comme une chaîne à laquelle on attache un chien. Lorsque celui-ci court du perron à la porte l'anneau de fer tinte sur le fil bien tendu.

— Allô ! à moitié endormi, Vitrouk prit à tâtons le récepteur. J'écoute !...

— Eh, grand dormeur, quelle marmotte, roucoula une voix féminine inconnue.

— Qui est-ce ? demanda Vitrouk, les yeux fermés.

— Salut ! et il entendit un rire à la fois ironique et amical. Réveille-toi ou on sera en retard... Ou bien tu as changé d'avis ?

— Pouah ! fit Vitrouk à l'appareil en reprenant ses sens.

— Igor, qu'est-ce qui te prend, t'es à jeun ? murmurait toujours le rire doux, roucoulant.

— Je ne t'ai pas reconnue, je dormais, pardonne-moi, Iryna. Je me lève, je me lave, je prends un café et j'arrive. A dix heures comme c'était convenu... A la sortie de secours du stade...

Il ouvrit la porte du balcon, respira une bouffée d'air que lui offrait le mois de juin, frais après la pluie. Il mit de l'eau à chauffer sur le fourneau à gaz, prit une douche froide, s'essuya avec une serviette en toile sèche, fit quelques exercices gymnastiques. En prenant son café odorant, il mangea une brioche à la marmelade et feuilleta l'album « Hiroshima et Nagasaki ». Edité au Japon, cet album frappait par la quantité énorme de photos d'amateurs qui reproduisaient l'effrayant malheur atomique : villes détruites, maisons ruinées, cadavres,

estropiés, adultes et enfants, mutilés par la maladie des radiations. Ayant trouvé une fille de six ou sept ans au visage défiguré, dont les yeux luisaient de douleur et interrogeaient ce monde affreux et mystérieux, Vitrouk ferma l'album et grommela à haute voix :

— Je ne peux pas regarder... Vaut mieux ni voir ni connaître... Je le rendrai à Iryna, qu'elle regarde, elle est espérantiste.

Il mit l'album représentant les ruines apocalyptiques des villes japonaises dans sa sacoche, finit son café, regrettant de manquer de temps pour en prendre une seconde tasse et une minute après il était dehors.

Il acheta un bouquet de pivoines, puis sauta dans un taxi pour ne pas arriver en retard. Il donna un rouble au chauffeur et lui laissant la monnaie, il bondit hors de l'auto, jeta un regard autour de lui... Le long du mur qui entourait le stade il y avait des châtaigniers et des tilleuls qui répandaient de l'ombre sur les retraités, qui se promenaient ou étaient assis sur les bancs. « Où est Ira, est-il possible qu'elle soit en retard ? pensa-t-il non sans dépit et confusion. Elle aurait dû arriver plus vite ».

— Bonjour, Igor Vassylovytch, salua une dame inconnue en tailleur couleur cerise.

— Bonjour, bafouilla Vitrouk stupéfait, en examinant l'inconnue.

Le tailleur couleur cerise dessinait les formes puissantes d'un corps qui aurait été mieux adapté à un haltérophile de première catégorie lourde. De dessous son coquet chapeau démodé, sortaient des cheveux frisés rappelant un tas de craquelins cuits à point, qui ce matin même avaient été touchés par un coiffeur privé de toute imagination. Le visage aurait pu paraître audacieux et menaçant si, au même moment, il n'avait esquissé le sourire de quelqu'un qui est content de la rencontre.

— Excusez-moi... balbutia Vitrouk en haussant les épaules avec circonspection, promenant le regard autour de lui à la

recherche d'une Iryna mélancolique, lente dans ses mouvements.

— Vous m'avez déjà oubliée, souria la femme, nous nous sommes vus l'an dernier à la noce de Raïa...

— Quelle Raïa ? continuait machinalement Vitrouk, mais déjà une idée vague traversa son esprit.

— Nous avons même dansé. Raïa est une amie d'Ira, et moi, je suis sa mère, Klavdia Mykhaïlivna.

Vitrouk sentit un froid passer dans sa poitrine, les traits de son visage se crispèrent en une grimace qui remplaça son sourire.

— Je ne vous ai pas reconnue au premier coup d'œil, pardonnez-moi, fit-il. Mais oui, on a dansé... On ne s'est pas vus depuis... Bonjour...

Son bouquet de pivoines à la main, il se sentait mal à l'aise. L'imbécile, il n'a pas deviné de cacher ce bouquet dans sa sacoche avec « Hiroshima et Nagasaki », pour qu'on ne se moque pas de toi — jeune premier aux cheveux blancs que l'âge n'a pas rendu plus sage.

— Et comment va Ira ? demanda-t-il maladroitement pour sauver la situation.

— Ira ne viendra pas, elle est restée chez elle, dit Klavdia Mykhaïlivna. Le regret sonna dans sa voix comme si elle déplorait l'absence imprévue de sa fille.

— Chez elle ? s'étonna bêtement Vitrouk. Tout à fait bêtement il ajouta : Je voulais la voir pour lui rendre un bouquet japonais. Sur Hiroshima et Nagasaki. Il est à elle.

— Je sais que ce livre est chez vous, fit Klavdia Mykhaïlivna.

— Alors, Ira est à la maison... Vitrouk cherchait fiévreusement à se tirer d'affaire. Elle va bien ?

— Elle se porte toujours bien, elle n'est jamais malade. Nous irons ensemble, vous et moi à l'exposition canine.

— Ensemble ? dit-il en riant jaune.

— Igor Vassylovitch, je connais les chiens mieux qu'Ira. C'est de moi qu'elle a appris à les aimer.

— Ha ! Ha ! C'est ça, elle le disait, je le sais...

— Ou bien vous vous êtes déjà ravisé, vous n'avez plus envie d'y aller ?

— Moi ?... Mais si, j'en avais l'intention depuis longtemps... On en avait parlé avec Ira il y a longtemps. Il avait la langue pâteuse, les mots sortaient peu distincts, faibles. Enfin, il dit en se maîtrisant :

— Je vous en prie, prenez ces fleurs.

Sans façon, Klavdia Mykhaïlivna prit les pivoines destinées à sa fille, en respira l'arôme.

— A vrai dire, je préfère les roses, dit-elle. Surtout en hiver quand il y a de la neige, mais au printemps et en été aussi. A l'exposition Vitrouk acheta les tickets d'entrée et ils pénétrèrent au stade là où se trouvaient les courts de tennis, les terrains de handball et de rugby. Klavdia Mykhaïlivna s'arrêta devant le panneau de publicité et lut à haute voix :

— Dogues, fox-terriers et terriers ! Prière de se rassembler derrière la voiture d'informations.

Amplifiée par le mégaphone retentit une voix masculine empreinte de gaieté de commande :

— Chiens et spectateurs présents au stade !...

Dans les allées on voyait déjà des cynophiles qui promenaient en laisse leurs bêtes de toutes races et de tous pelages.

Comme Vitrouk souffrait intérieurement, il voyait sans les voir ces côtés quotidiens de l'exposition. Les cynophiles le regardaient d'un air attentif et sombre, comme s'ils s'étonnaient que lui ne s'extasiât pas et n'admirât pas leurs amis, ou plutôt, leurs frères quadrupèdes. « Comment faire pour arriver à m'enfuir pendant qu'il n'est pas encore trop tard ? — réfléchissait douloureusement Vitrouk jusqu'à en avoir mal aux dents.— En voilà une situation ! Pourtant Ira avait promis de venir, mais elle n'est pas venue ». La voix roucouillante résonnait dans sa tête, la voix qu'il n'avait pas reconnue le matin.

Ils croisèrent un grand chien pommelé.

— C'est un dogue allemand, expliqua Klavdia Mykhaïlivna et il y avait de la tendresse dans sa voix.

Ils prirent à gauche. C'est là, derrière les érables que commençait l'exposition proprement dite. Vitrouk, en louchant sur le torse corpuleux de Klavdia Mykhaïlivna et en sentant avec douleur sa présence, remarquait en même temps certains détails... Deux colleys aux gueules pointues se rencontrèrent : l'un d'eux était couvert de médailles, l'autre n'en avait aucune. Leurs maîtres observaient avec tendresse et attention leurs chiens se flairer...

Tout près, un terrier noir, n'ayant pas reçu sa part de sympathie, se prit de querelle avec un colley ; leurs maîtres tirèrent sur leurs laisses, traînèrent les bêtes fâchées tandis que celles-ci sautaient, grondaient, montraient leurs crocs aigus... « Pourquoi Ira n'est-elle pas venue ? se creusait-il la tête. Pourquoi sa mère à sa place. Voilà une chose étonnante !... »

— Regardez ce berger !

Celui-ci, tout noir, le poil luisant, le ventre d'une couleur gris d'acier, le çou enroulé d'un boa roux, les yeux noirs scintillants qui semblaient être taillés dans de la corne.

— Ah ! Qu'est-ce qu'il a comme médailles !

La poitrine du berger de race rappelait un iconostase. Deux belles filles brunes en blue-jeans tenaient la laisse de cuir, fières d'elles-mêmes et de leur berger. Un barbu, portant un médaillon au cou, s'approcha et demanda l'autorisation de photographier le chien. Les jeunes filles firent asseoir leur bête, le barbu appuya sur le déclic et s'en alla d'une allure de badouin rassasié.

— Igor Vassylovytch, je voudrais vous photographier !

Stupéfait, Vitrouk regarda Klavdia Mykhaïlivna dans les yeux. Ceux-ci pétillaient de fermeté masculine, elle sortait déjà l'appareil de son sac, demandait la permission aux jeunes filles et cherchait déjà une position et le raccourci. Enfin elle le photographia, cacha son appareil, remercia les jeunes filles en blue-jeans, gaies et moqueuses.

— Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point Ira sera contente de cette photo !

Nerveux, Vitrouk alluma une cigarette.

— Ah, éteignez-la, éteignez-la vite ! ordonna Klavdia Mykhaïlivna, les yeux brillant de peur.

Se brûlant les doigts, Vitrouk éteignit sa cigarette, la remit dans le paquet.

Une femme qui avait les symptômes de la maladie de Basedow, tenait en laisse un boxer au poil de tigre. Un homme trapu, dont le visage ressemblait à celui de son boxer, demanda à la femme :

— Est-ce un Kïevien ?

— Oui ! oui ! s'empressa de répondre la femme.

— Qui est son père ?

— Antchar.

— Et sa mère ?

— Magda... Votre boxer n'a pas de médailles ? s'étonnait sincèrement la bonne femme. Pourquoi ne l'exposez-vous pas ?

— Je n'ai pas le temps. Vous savez, il faut s'en occuper sérieusement, coupa le maître qui ressemblait à son boxer.

— Oui ! Oui ! Oui ! continuait la femme. Avoir un tel chien et ne pas s'en occuper ! Il faut le faire ! Nous le faisons ! Et on le fera de plus en plus !

— Soit ! coupa l'homme en se retirant d'un air sombre.

Ils croisèrent un adolescent pieds nus dans des sandales dont la tête tenait du tournesol, tellement ses cheveux étaient roux et son visage grêlé. Il avait dans les paumes de sa main un petit chien noir aux oreilles pendantes, la queue dressée, les yeux noirs comme du jais, d'où les taies venaient de disparaître hier ou avant-hier. Le garçon serrait son toutou contre sa joue gauche, puis contre sa joue droite, l'embrassait et de nouveau l'exposait sur sa paume et l'admirait.

— Où l'as-tu acheté ? demanda Klavdia Mykhaïlivna.

L'adolescent n'entendit pas. Tout en embrassant son drôle de petit chien, il passa devant eux, plongé dans un ébahissement bienheureux.

— Vous aviez promis autrefois à Ira un petit chien pareil, dit Klavdia Mykhaïlivna.

— Quoi ? bafouilla Vitrouk, pris au dépourvu.

— Mais oui, vous lui aviez promis un petit berger allemand !

— C'est vrai, dut reconnaître Vitrouk en regardant ses pieds.

— Elle a attendu... longtemps...

— J'ai eu beaucoup à faire. Je n'ai pas eu le temps de m'en occuper, se justifiait-il pris d'une sueur froide.

— Oui, les affaires, dit Klavdia Mykhaïlivna. Qui n'en a pas aujourd'hui ?

Elle s'oublia un instant à regarder une jeune fille qui enlevait à son chien plusieurs médailles qu'il avait reçues à l'exposition, elle les mit à son cou, contente, riant aux éclats de sa bouche fendue.

— Igor Vassylovytch, regardez cette gamine ! Elle se paye la tête des gens de ce que son saint-bernard a remporté des prix, qu'il a été distingué à plusieurs expositions.

Vitrouk se réjouit que Klavdia Mykhaïlivna ait oublié tout de suite sa promesse d'offrir à sa fille le petit chien allemand. Malheur ! Qu'est-ce qu'Ira a dit encore à sa mère ? Il se reprochait de ne pas s'en être allé une fois à la caisse du stade, d'avoir accepté la visite de l'exposition. A quoi bon ? Il n'avait jamais aimé les chiens, même dans son enfance, il n'avait aucune idée ni de leurs races, ni de leurs pelages, ni de leurs habitudes.

— Quelqu'un avait dit à Ira qu'il y aurait à l'exposition un lévrier afghan. Elle rêve tant de le voir. Mais on ne le voit pas, n'est-ce pas ?

— Moi, non... bredouilla Vitrouk, car même s'il l'avait vu, il ne l'aurait pas reconnu.

— Cherchons ! Qui sait, peut-être avec un peu de chance... Oh, l'exposition des chiens c'est un vrai bonheur pour moi. Quand Ira était petite, je la conduisais à chaque exposition, c'est pourquoi elle s'y est habituée, elle aime beaucoup les chiens. Et vous, les aimez-vous ?

— Je les aime bien, mentit Vitrouk, qui en éprouvait de la joie pour la première fois.

— Ce sont des animaux, ils sont nombreux, dit Klavdia Mykhailivna en précipitant ses mots de sa voix de basse et en respirant de temps en temps les pivoines de son gros nez pareil à une trompe.

— Voir à la fois autant de chiens de race, c'est une chance. Dans la rue on n'en rencontre que trois ou quatre par jour. Ici on se réjouit en permanence, n'est-ce pas ?

« Je me décide et je m'en vais ! Je me décide et je m'en vais ! » se disait Vitrouk à bout de nerfs. Mais il restait et souffrait.

Sur un vaste espace couvert d'herbe, un instructeur chauve aux sourcils épais donnait des ordres d'une voix tranchante :

— Sans laisse !

Une blonde, une vraie fille des neiges aux yeux bleu ciel enleva la laisse de son berger.

— A la barrière ! ordonna l'instructeur.

La blonde au berger s'approcha de la haute barrière en bois. Ses yeux brillaient.

— En avant ! ordonna l'instructeur.

La blonde envoya son chien. Celui-ci sauta maladroitement la barrière et en accrochant les planches tomba en bas. Se mordant les lèvres de dépit, la jeune fille remit la laisse au berger et l'emmena.

— Préparez-vous ! ordonna l'instructeur à un cynophile pa-taud.

Le berger de l'homme se montra bien entraîné : il franchit adroitement la barrière, traversa la haute barre, grimpa à la tour, la contourna promptement et redescendit. Le bonhomme s'éloigna du berger, l'instructeur tira un coup de revolver, le chien ne tressaillit même pas.

— Neuf points ! retentit comme une lame la voix de l'instructeur.

Quelque temps après, ne s'étant pas avouée vaincue, la jeune blonde se retrouva au centre de la foule curieuse qui entourait le terrain. Mais cette fois-ci non plus le berger ne franchit

pas le premier obstacle. Ayant accroché la barrière de ses griffes, il retomba par terre.

Un flot de larmes jaillit des yeux bleus de la jeune fille. Klavdia Mykhaïlivna soupira, compatissante :

— Igor Vassylovitch, excusez-moi, je crois que c'est moi qui dois vous dire... Ira ne le fera pas. Ou bien elle le dira autrement.

— Quoi, que dira-t-elle autrement ? s'étonna-t-il.

— Voyez-vous, vous êtes collègues. Vous êtes son aîné, vous avez quarante ans, même plus. Ira n'en a que vingt-trois, elle vient de terminer ses études à l'université.

Vitrouk ne répondait pas, il regardait avec crainte bouger les lèvres rouges, avancées de Klavdia Mykhaïlivna et il observait scintiller dans l'ébréchure des dents inférieures le bout de sa langue écarlate.

— Eh oui, Ira ne le dira point ou elle le dira autrement, bien qu'elle ait une formation supérieure. Ou bien elle ne vous convaincra pas, car c'est une affaire délicate, difficile à comprendre pour un homme... Ira est une fille modeste, elle n'est pas comme les autres filles modernes qui n'ont pas le sens des choses sacrées. Elle n'a pas avoué qu'elle est enceinte, n'est-ce pas ?

Vitrouk perdit pour de bon le don de la parole.

— N'est-ce pas, elle ne l'a pas avoué ? interrogeait Klavdia Mykhaïlivna avec un sourire maternel. Et quand Vitrouk hochait négativement la tête, elle jubila : Oh, c'est ce que je dis, Ira est si naïve !

— Vraiment je n'en sais rien, bredouilla Vitrouk.

— Et vous ne l'apprendriez pas par elle, elle est comme ça, fit-elle en reproche à l'adresse de sa fille. Cette décision, nous devons la prendre à deux.

— Quelle décision ? fit Vitrouk, éprouvant une colère sourde qui lui montait au cerveau. De quoi parlez-vous ?

— De la situation qui s'est faite.

— Quelle situation ?

— Ira veut recourir à l'avortement, moi je suis contre.

— Vous êtes contre ?  
— Je veux qu'Ira garde son enfant.  
— Vous voulez ?  
— Qu'elle le fasse pour moi ! pria Klavdia Mykhaïlivna.  
Qu'elle mette au monde un enfant qui aura deux mères, Ira et moi.

— Mais sans père...

— Peu importe, maintenant tant d'enfants grandissent sans père ! Que de familles brisées, que de jeunes divorcés ! Ne vous en faites pas, Ira et moi, nous ne vous en voudrions pas... J'aimerai votre enfant...

— Quel enfant ? demanda Vitrouk avec insistance. Mes enfants sont en vacances à la campagne, avec ma femme.

— Je sais par Ira qu'ils sont en vacances. Ne vous inquiétez pas, Igor Vassylovitch !

— Comment est-ce que je ne dois pas m'inquiéter ?

— Tout se passera bien ! Est-ce que je ne sais pas, moi, ce que c'est qu'un secret ?

— Vous n'avez pas oublié que nous travaillons ensemble, Ira et moi ?

— A la rédaction du journal, et alors...

— Mais je suis bien en vue ! cria Vitrouk décontenancé. Tout le monde me connaît !

— C'est ça, consentit Klavdia Mykhaïlivna.

— On me respecte ! J'ai une femme, des enfants ! les mots sortaient d'eux-même, hystériques, non contrôlés. Vitrouk saisissait les regards des autres qui exprimaient tantôt une méchante ironie, tantôt une curiosité gaie, cependant il ne pouvait pas s'arrêter.

— Comment avez-vous pu venir avec une telle proposition ? Pourquoi vous mêlez-vous des affaires intimes des autres ? Je proteste. Une fois mariée, Ira accouchera, alors vous aurez un enfant. Vous voulez lui gâcher sa vie !

— Igor Vassylovitch !... murmurait la femme d'un ton suppliant. Igor Vassylovitch !

— C'est à peine si j'arrive à nourrir mes enfants, j'en ai

trois. Essayez de vous débrouiller à l'heure actuelle ! Et je ne veux pas divorcer, abandonner ma famille. Ira et moi, on se voyait comme ça, vous comprenez ? Comme ça ! J'aime Ira, mais jamais je ne lui ai rien promis ! Jamais et rien !

— Igor Vassylovytch !...

— Je ne veux pas être la risée aux yeux d'autrui, ni aux miens.

— C'est ça, Igor Vassylovytch, c'est ça... Je m'attendais à un autre genre de conversation... Je comptais sur votre bienveillance.

Klavdia Mykhaïlivna devint pâle, sa stature n'était plus puissante, elle exprimait la faiblesse ; une étincelle de douleur couvrait dans la profondeur de ses yeux.

— Au fond je vous comprends bien, murmurait-elle, confuse, mais vous devez me comprendre aussi.

— Il est impossible de vous comprendre ! s'écria Vitrouk.

— Bien entendu, je ne suis qu'une bibliothécaire, murmurait Klavdia Mykhaïlivna, je ne suis qu'une simple employée de bibliothèque. Peut-être que j'ai fait quelque erreur. Peut-être je n'ai pas su m'exprimer bien, car quoique je sois toujours parmi les livres, je suis muette, muette ! Si seulement j'avais pesé chaque mot, si je m'étais bien préparée...

— Vous parlez sérieusement ? Vitrouk la prit impoliment par l'épaule et la conduisit à l'écart du terrain canin, sous les érables. Ce que vous dites, c'est sérieux, ou vous plaisantez ?

— Quoi ? Si je suis sérieuse ou si je plaisante ?

— Je n'arrive pas à comprendre... On dirait que vous me parlez de l'autre monde.

— De quel autre monde ? le visage de Klavdia Mykhaïlivna devint dur, méconnaissable. De ce monde-là... Je pensais que vous étiez un homme, que vous aviez une âme humaine, mais je me suis trompée. Comment est-ce que je ne l'avais pas senti avant ? Pourquoi n'ai-je pas ouvert à Ira les yeux sur vous ? Nous n'avons pas l'intention de briser votre famille. Nous ne nous proposons pas de gâter votre carrière, on dit que vous

aurez le poste de rédacteur en chef... Que l'enfant naisse ! Pourquoi le privez-vous du soleil ?

Vitrouk gémit de dépit et de désespoir.

— Bon, dit-il, assez ! Notre conversation est sans fondement. Voilà, prenez ça !

De ses doigts rigides il sortit de sa sacoche l'album « Hiroshima et Nagasaki », le remit précipitamment à la femme.

— Donnez-le à Ira ! Dommage que nous ne nous soyons pas rencontrés. Et enfin, ne vous mêlez pas de nos affaires.

Au-dessus des yeux durs et glacés de Klavdia Mykhaïlivna, les paupières pâles avaient un tic.

— Igor Vassylovtych, je vous croyais meilleur.

— Excusez-moi de vous avoir déçue. A l'avenir je n'ai pas le désir de vous charmer.

— Igor Vassylovtych, je suis profondément...

— Au revoir !

« Etre foutu à ce point ! Se laisser ainsi prendre ! Pourquoi ne m'en suis-je pas allé tout de suite ? se reprochait Vitrouk après avoir quitté Klavdia Mykhaïlivna. J'imagine sa tête ! Ne suis-je pas bête comme mes pieds d'avoir permis de me photographier avec ce chien ? Oh, en souvenir elle aura ma photo en compagnie d'un chien ! »

« Et si on apprend tout ? Cette idée le traversa. Et si Klavdia Mykhaïlivna ne garde pas le silence et si notre conversation est connue de tout le monde ? De nos jours ce n'est pas si rare que ça d'engendrer des enfants naturels, mais ce n'est pas pour moi... C'est pas pour moi, qu'on le sache ! J'ai un travail où je dois servir d'exemple. D'exemple aux yeux des autres au moins ! »

Il croisa un vieillard décharné qui conduisait un saint-bernard moustachu.

— Combien de mois a votre chien ? s'intéressa une vieille femme qui tenait un parapluie ouvert.

— Cinq, fit le vieillard entre ses dents.

« Ah, oui, j'avais promis autrefois un chien à Ira. Mais je

n'avais pas eu le temps d'aller au marché aux oiseaux et d'acheter... »

Ayant laissé derrière lui les courts de tennis et les terrains de rugby et de handball, Vitrouk passa par la sortie de secours et se trouva hors du stade. Un kiosque à bière bourdonnait sous les érables et Vitrouk n'eut pas le courage de se refuser un bock de « Jigoulivské », puis un deuxième et un troisième. Sa tête s'éclaircissait, la conversation récente ne paraissait plus si triste.

Après avoir trouvé dans sa poche une pièce de deux kopecks, il téléphona de la cabine la plus proche. Chez Ira personne ne se pressait de décrocher.

Debout dans la cabine, Vitrouk remarqua cette même jeune fille blonde aux yeux bleu ciel. Le berger marchait à ses côtés, la gueule baissée, accablé, coupable. La jeune fille lui disait quelque chose. Sortie de l'ombre des érables sur le trottoir inondé de soleil, la blonde s'arrêta et envoya son berger en avant, sur la route.

— Couche-toi ! ordonna la jeune maîtresse.

Le berger se coucha au milieu de la route, la gueule sur ses pattes de devant. Intrigué, Vitrouk quitta la cabine téléphonique en claquant la porte. Un garçon à vélo s'arrêta devant la blonde et regardait avec admiration ce grand chien docile.

— Reste couché ! répéta la jeune belle d'un contralto savoureux et excité.

Un camion surgit du coin de la rue et avançait à toute vitesse. Le poil du berger se hérissa, sa croupe se redressa et trembla. Au dernier moment le chauffeur tourna sur le côté et passa juste devant les pattes du chien.

Le garçon au vélo se mit à rire de joie devant un chien si savant et si fidèle.

Le chauffeur à la vareuse verte freina à mort, sauta de la carlingue. Serrant les poings, il jura à haute voix et son propos fit se retourner les habitués du kiosque à bière.

— A qui est ce chien ? hurla le chauffeur furibond. Qui a mis le chien sur la route ?

— Moi ! C'est mon chien ! cria la jeune fille blonde dans une crise d'hystérie et son visage rougi devint pareil à des pétales de pavot.

— Pourquoi l'as-tu mis sous les roues du camion ? Le chauffeur prit la jeune fille par le menton. Tu es toquée ? !

— Oui, je suis toquée ! cria-t-elle et elle envoya son petit poing dans la poitrine du chauffeur. Je suis folle et le chien est à moi, j'en fais ce que je veux.

— Tout juste, tu es folle ! hurla le chauffeur. Tu es un assassin !

— Il a perdu ! cria la jeune fille. Je l'ai dressé toute l'année et il a perdu. Qu'il crève, ce propre à rien !

— Le chien n'y est pour rien, hurlait le chauffeur. C'est toi qui es coupable. Mets-toi sous les roues !

— Et je m'y mettrai ! Je le ferai ! cria la fille.

En fin de compte, en sanglotant elle s'en alla avec son chien et le chauffeur jurant toujours, se mit au volant et projeta en avant son camion. Les amateurs de bière parlaient de la jeunesse d'aujourd'hui, cruelle jusqu'au sadisme. Ils accompagnèrent de regards courroucés la blonde jusqu'à ce que sa silhouette gracieuse disparût au coin de la maison.

Vitrouk pénétra pour la seconde fois dans la cabine téléphonique. De nouveau personne ne décrocha chez Iryna. « Serait-elle allée aussi à l'exposition ? Elle l'attendait depuis longtemps, elle me persuadait tant d'y aller ensemble pour regarder... Cette question, il faut la résoudre seulement avec Ira, Klavdia Mykhaïlivna n'a rien à voir dans nos rapports. »

L'incident avec le berger ne bouleversa pas sa conscience, il l'oublia. Ses pensées prenaient une autre direction. Sans hésiter, il acheta un autre billet à l'exposition et entra... En pensée il discutait avec Klavdia Mykhaïlivna et Ira. Il faut qu'ils se réconcilient, qu'ils trouvent un accord commun, car Klavdia Mykhaïlivna n'est pas comme ce fou du proverbe qui rôde à la foire sans rien acheter ni vendre, ne cherchant qu'une querelle. Lui-même, il n'est pas de ceux auxquels il est impossible d'avoir affaire... Et Ira, elle n'est pas bête non plus. On peut très

bien comprendre la mère et la fille : solitaires, elles ont besoin de donner leur tendresse à quelqu'un ; pour Ira, il est temps déjà, il est temps ! Est-ce que lui, Vitrouk, ne le comprend pas ? Certes, il n'est pas de ces hypocrites qui déclarent publiquement une chose tout en faisant réellement l'inverse. Elles veulent se soucier de quelqu'un, c'est naturel, mais il ne faut pas oublier lui, Vitrouk, son travail, son prestige. Bon, il avait jadis promis à Ira de lui acheter un toutou de race, il avait promis mais faute de temps il ne l'avait pas fait. Maintenant il peut en acheter un, pourquoi pas, que Klavdia Mykhaïlivna le surveille, qu'Ira s'amuse, qu'elles le promènent à tour de rôle. L'argent, il n'en a pas beaucoup, car il a de la famille quand même, mais il s'en procurera, pourquoi ne pas s'en procurer puisqu'il y a une nécessité réelle ? Ira voulait un chien de décor — un caniche, un loulou, un bichou, un terrier, on peut même se payer un saint-bernard. Ah, oui, elle disait un chien qui aurait quelque chose d'un lévrier afghan qu'elle aurait vu en ville. Peu probable que je l'achète, ne serait-ce que dans l'avenir, car on peut rêver de l'avenir, pourquoi pas ! Pour le moment — un boxer ou un colley, un berger ou un dogue, ceux-ci on pourrait les acheter, à condition qu'ils proviennent de bons parents et non de n'importe qui. Vitrouk, il n'a pas une âme de pierre, il est capable de comprendre l'âme féminine, pourquoi pas ! Sans doute que dans l'avenir il pourra se procurer un lévrier afghan. Il l'expliquera à Klavdia Mykhaïlivna et Ira dès qu'il les aura vues à l'exposition...

## LE FÉTARD AVDI GORA

On dirait qu'Avdi Gora a non seulement les yeux marron, mais aussi tout son visage est comme marron, ainsi que les lèvres et le front. Il sourit souvent, comme si ses lèvres ne pouvaient retenir un débordement de bonté radieuse et elle s'épand vague après vague de son for intéri-

eur, rayonne, miroite. Ces vagues de sourires semblent marron aussi. Et les paroles ? Les paroles qui ont l'air de gazouiller, de pépier, de siffler toutes seules ? Les paroles doivent être marron aussi chez Avdi Gora.

Le voilà qui traverse le village. Il marche élégamment, avec légèreté et élasticité, garde la tête droite, jette des regards à droite et à gauche. De taille moyenne, maigre, basané naturellement, il ne semble même pas porter sur ses étroites épaules anguleuses le fardeau des années écoulées, mais, au contraire, les années lui donnent maintenant des ailes, l'aident à marcher sur la terre si librement et avec une telle insouciance.

Pour Avdi Gora c'est un vrai plaisir de saluer tout le monde. Bonjour ! Bien le bonjour ! Que Dieu vous aide ! Comment ça va ? Comment va la santé ? Je vous souhaite du bien et du bonheur !... Ces expressions et d'autres sortent de sa bouche et les souhaits d'Avdi, sa sympathie cordiale qu'il n'épargne à personne rendent, comme on s'en aperçoit, les gens plus doux. Il s'adresse avec plaisir et à la jeune femme et au vieillard et à l'écolier et au chauffeur inconnu qui fouille dans le moteur calé de son camion et chacun répondra et chacun souhaitera aussi quelque chose et Avdi Gora se sent comme si les souhaits des autres étaient des oiseaux de feu vivants et non pas inventés, des oiseaux de feu qui volent avec générosité dans l'âme même !

Il faut dire aussi que maintenant Avdi Gora ne va pas seul, mais avec un accordéon qu'il porte en bandoulière. Replié, retenu par un bouton métallique, l'accordéon renferme dans son âme chantante une quantité innombrable de mélodies, de chansons, et elles se taisent maintenant sur l'épaule d'Avdi comme des oiselets dans un nid sûr.

Gora traverse le village, sourit de son sourire marron, porte sur l'épaule l'accordéon dans lequel les chansons se taisent jusqu'à un certain moment, salue les gens. Des cheveux gris luisent dans son toupet noir et ressemblent aux blés d'automne couverts de givre ; les sourcils impétueux à ailes en pointe

semblent prêts à faire un effort et à s'envoler au-dessus des potagers verts, au-dessus des jardins...

— Katèryna, bonjour !

Une maison se détache en blanc sous de grands frênes. Près d'elle on voit une femme : elle porte un foulard noué en forme de long bec pour que le soleil ne l'aveugle pas... On ne sait pas si Katèryna a répondu ou non, mais Gora est déjà dans la cour, il est déjà à côté de la femme, regarde déjà de ses yeux marron ses yeux gris insondables...

— Je vais tresser des paniers et après-demain tu iras au marché. Tu ne m'attendais probablement plus, mais je suis quand même venu, parce que je me dis que l'osier sera perdu, ce n'est pas bien que l'osier se perde.

— Dans la remise, dit Katèryna. Comme si Gora ne voyait pas où est entassé l'osier, comme s'il ne l'avait pas coupé lui-même au bord du ruisseau, rangé lui-même dans la petite remise, préparé lui-même.

— Les paniers seront beaux comme des clochettes, promet Gora, comme des œufs de Pâques.

— La dernière fois que j'y suis allée, je les ai vendus tout de suite, raconte Katèryna. Et la fois d'avant aussi. Au début, on a pris tous les miens et on a commencé à acheter ceux d'un vieux ensuite.

— On en tressera de meilleurs encore, sourit Avdi Gora en allant vers la petite remise où il fait frais, où il y a une odeur de foin de l'an dernier et d'argile sec. Il ôte de son épaule l'accordéon, le pose sur une serpillière dans un coin. Katèryna l'a suivi et se tient sur le pas de la porte. On tressera des paniers qui chanteront... Faut-il en faire des grands ou, peut-être, des moins grands ?

— Les petits sont plus demandés. On en prend pour les cerises, pour toutes sortes de baies. On achète de moins en moins les grands.

— Ils chanteront, répète Avdi en s'asseyant sur un petit banc qui l'attend toujours dans la remise.

Et il commence à tresser des paniers. Par la porte ouverte un rayon de soleil ardent tombe, une faible brise fraîche souffle, des hirondelles entrent et tournoient sous le plafond pour voir comment cet homme s'applique à un tel travail et l'homme, lui, tire sans cesse des tiges d'osier d'un gros tas, tire sans arrêt des cordes d'osier, comme s'il les tirait du fond de lui-même et l'on s'aperçoit que ces fines tiges-cordes se sont courbées, créent déjà l'ossature du futur panier et, après un certain temps, on voit que leurs mélodies vertes se sont déjà rassemblées pour devenir un beau panier ; et le panier, tressé par les mains habiles d'Avdi à partir de mélodies séparées d'osier, chante déjà en effet, chante avec ensemble une chanson en un chœur d'or odorant et il est si agréable de le tenir par l'anse solide, cela fait tellement plaisir de le regarder : prêt, achevé, luisant.

Avdi Gora tresse des paniers qui ressemblent à des chansons, à des œufs de Pâques et l'accordéon, lui, est dans le coin sur la serpillière : il a l'air d'observer, d'attendre quelque chose. L'accordéon scintille d'une lueur pâle dans le crépuscule de midi et Gora, semble-t-il, n'oublie pas un instant son ami : tantôt il lui fait un clin d'œil, tantôt il lui fait un signe de tête, tantôt il lui parle. Comme pour dire : on fait de beaux paniers avec ton aide, accordéon ! On ne peut se passer de toi !

De temps en temps, Kâtèryna coule un regard dans la remise. En allant au potager, elle passe la tête par la porte. En revenant, elle franchit le seuil. C'est une femme seule, elle est contente quand des voisins, des pays viennent la voir, mais ce qui la réjouit le plus c'est la venue d'Avdi Gora. Elle est souvent malade, c'est pourquoi elle ne travaille pas au kolkhoze. Elle gagne son pain — et celui de sa mère — en vendant au marché toutes sortes de légumes du potager : des oignons, des carottes. Elle vend aussi des paniers, depuis déjà un an, depuis qu'Avdi Gora est venu la voir un jour et lui a dit : « Écoute, Kâtèryna, ton potager individuel s'étend jusqu'au bord du ruisseau et là il y a plein d'osier, mais tout pousse en pure perte. Ce qui faut faire, c'est en tirer profit et le profit ce sont

les paniers.» Il a coupé de jeunes rameaux et en a tressé la moitié de la remise. « Mais je n'ai pas besoin de tant de paniers, a dit Kàtèryna, il m'en suffit de deux pour porter toutes sortes de légumes au marché. » « Tu es sotte, a dit Avdi Gora, lie les paniers ensemble en un grand paquet, arrête un chariot ou un camion et en avant, au marché, tu gagneras pas mal... »

— Il est temps de dîner, dit Kàtèryna.

— Il faut que je travaille d'abord et ensuite j'irai dîner.

Quand le soleil décline, Kàtèryna appelle de nouveau :

— Il est temps de souper, sinon tu t'affaibliras tout à fait.

— Encore un panier, c'est dommage de le laisser.

Il commence à faire sombre et Avdi Gora finit par sortir de la petite remise. Il ne sort pas seul, mais avec son fidèle accordéon. Il le porte en le serrant contre sa poitrine comme un enfant. Il le pose avec précaution sur le petit banc près de la maison, et Kàtèryna lui verse de l'eau froide sur les mains. Avdi se lave longtemps, s'ébroue, rit et s'essuie aussi longtemps les bras, la figure, le cou, la poitrine avec un linge.

La table est recouverte d'une nappe. On y voit du pain coupé en grosses tranches, une bouteille de vodka, une cuiller en bois, un couteau. Kàtèryna verse lestement la soupe dans une assiette en terre et met l'assiette fumante devant Avdi. Elle ne se met pas d'assiette pour elle et ne s'assied pas à table : elle continue à s'affairer dans la maison comme si elle avait vraiment beaucoup de choses à faire.

— Tu ne veux pas t'asperger, Kàtèryna, hein ? invite Avdi après avoir bu un verre. Je m'asperge et l'âme se met au beau.

Kàtèryna, bien sûr, renonce. Et elle observe à la dérobée comment Avdi mange. D'abord à la dérobée, puis sans plus se cacher : comment il mange, comment il mord dans le pain. Elle le voit maintenant maître de la maison, le voit fatigué, épuisé par le travail et sa fatigue, sa faim lui sont si agréables. Elle regarde Avdi et semble voir son mari, tué quelque part en Allemagne...

Après avoir soupé, Avdi prend l'accordéon et, ayant fait un clin d'œil à Kàtèryna, il commence à jouer. Au début, il

ne fait que se préparer : il se prépare lui-même et prépare l'accordéon, puis demande :

— Laquelle ?

Katèryna se trouble, ne répond pas : c'est que la musique sortira de la maison, se fera entendre Dieu sait où. Tout le monde saura de nouveau qui est venu la voir, on dira de nouveau que la veuve se divertit. Katèryna garde le silence, mais Avdi Gora entend déjà la musique en lui-même, l'entend dans la poitrine légère de l'accordéon.

— « J'ai semé des concombres » ! annonce-t-il à haute voix comme s'il y avait encore d'autres personnes dans la maison.

Il joue avec aisance et légèreté, la mélodie se tisse d'elle-même, tourbillonne et sort certainement de son for intérieur et non pas de l'accordéon. Mais sans doute que l'accordéon est devenu un tout avec son âme, c'est l'âme qui se fait entendre, qui se réjouit par le son de l'accordéon ?

Et c'est ainsi qu'il joue maintenant, lui, Avdi Gora, qui a déjà un demi-siècle, qui a supporté tant d'épreuves sans courber la tête, sans gémissements, sans plaintes — il joue maintenant avec ses yeux marron d'une rare force d'expression et il semble qu'il est impossible de ne pas s'éprendre d'eux ; il joue avec ses sourcils à ailes en pointe qui ont toujours l'air de voler gaiement et malicieusement ; il joue avec les fossettes sur ses joues basanées qui reflètent certainement le sourire de l'infini de son cœur ; il joue avec ses lèvres sensuelles silencieuses, mais leur silence est si éloquent et expressif ! Avdi Gora joue avec les épaules, la poitrine, la tête, les bras, les jambes, et son regard parcourt la maison, s'arrêtant le plus souvent sur Katèryna.

— Il est déjà tard, dit Katèryna quand Avdi achève la mélodie, quand il semble que le dernier son, en s'évanouissant, tremble et tressaille moins dans le corps de l'accordéon que dans la maison.

— On continuera à jouer, objecte-t-il et, levant les sourcils, annonce : Valse « Sur les monts de Mandchourie ».

Après avoir terminé la valse « Sur les monts de Mandchou-

rière », Avdi passe sans aucune interruption à la « Valse d'école », puis joue « Katioucha », « Tu n'as pas changé ». L'accordéon rit et pleure dans ses mains, exprime tantôt la joie, tantôt la tristesse, l'accordéon s'efforce chaque fois de rendre le nouvel état d'esprit dans lequel tombe Avdi Gora avec chaque nouvelle mélodie et, pendant ce temps-là, Katèryna a l'impression d'être bercée par des vagues. Et plus Gora joue longtemps, passionnément et avec enthousiasme, plus elle est bercée par les vagues. Les vagues de la musique exprimant la tristesse ou la joie la balancent de plus en plus haut et de plus en plus fort, sa tête commence à tourner, une angoisse amère incompréhensible s'empare d'elle...

Mais il est tard et Katèryna se met à faire le lit. Elle sort posément du coffre un drap de toile, repassé au rouleau et au battoir, fait posément le lit, secoue deux oreillers pour que ça soit plus haut, plus moelleux. Ayant fait le lit, elle sort un bon moment dans la cour ou peut-être qu'elle va au garde-manger et elle rentre seulement quand Avdi s'est déshabillé et, les bras écartés, dort dans le lit et à côté, sur le coffre, se repose exactement de la même façon son ami fidèle : l'accordéon. Ils ont bien travaillé tous les deux au cours de la journée, ils ont bien chanté et, épuisés, se reposent. Katèryna, se déplaçant comme une ombre, se couche sur le saillant du poêle et reste longtemps les yeux ouverts : elle n'a pas sommeil et ne peut pas s'endormir...

Le lendemain matin, Avdi prend son petit déjeuner et se rend aussitôt dans la petite remise où il se remet à tresser des paniers. Avec l'osier du pré on obtient en effet des paniers ressemblant à des clochettes, à des œufs de Pâques, à des jouets, et l'homme les fait toute la journée, jusqu'au crépuscule... Il soupe. Katèryna observe pieusement de nouveau l'homme affamé, comme si pour elle le plus grand bonheur était de donner à manger à Avdi Gora épuisé par le travail ! Et il joue de nouveau « Les soirées dans la banlieue de Moscou », « Il y a longtemps que je n'ai pas été au Donbass » et la musique, évidemment, sort de la maison, se répand dans le

village nocturne et bien des gens se diront sûrement : la veuve se divertit de nouveau, la maison est de nouveau ébranlée par les amusements.

Le dimanche, ayant lié les paniers en deux grands paquets, Avdi accompagne Katèryna jusqu'au camion qui va au chef-lieu de district, aide à charger la marchandise pittoresque dans la caisse, puis regarde le camion s'éloigner. Katèryna est sur le camion avec de magnifiques grappes de paniers. Le camion s'éloigne, il a déjà disparu derrière le tournant et une légère tristesse s'empare d'Avdi Gora, comme s'il y avait eu dans sa vie quelque chose de beau, de bon, de léger qui a disparu contre toute attente, s'est évanoui au loin dans la poussière de la route.

Quelque chose attire Avdi Gora à la lisière du village, à la lisière où le seigle chante et jaunit, où les cerisiers sont bigarrés de fruits mûrs. Il passe d'un petit ravin à un autre, les odeurs de la verdure abondante cèdent la place à d'autres odeurs, comme c'est bien ici, mais ce sera encore mieux en automne, quand les mûres sauvages commenceront à noircir, comme si quelqu'un les jetait à pleines mains sous les feuilles digitées ; combien y a-t-il là de prunelliers, d'obiers : les femmes et les petits enfants ne ramasseront pas tout, même s'ils viennent souvent ici, il restera beaucoup de baies pour les oiseaux en hiver, une nourriture savoureuse lors des tempêtes de neige et des grands froids.

Dans une dépression ombragée par des saules Avdi se désaltère à une source. Il boit longuement, en se reposant, boit comme s'il voulait vider toute l'eau de la poitrine terrestre, prendre sa force, puis se couche sur le dos et regarde le ciel. L'accordéon est près de lui sur l'herbe. Les nuages, le ciel, les oiseaux se reflètent dans ses yeux qu'une pensée confuse fait languir et ils deviennent si insondables qu'ils sont probablement capables de refléter ce qui est dissimulé non seulement dans ce bas monde, mais aussi dans l'autre...

Et que se reflète-t-il maintenant, que naît-il dans l'âme chantante de l'accordéon ? Quelque chose doit se refléter, doit

naître, mais il ne le dira pas de lui-même, il attend qu'Avdi Gora le lui demande et ce n'est qu'à ce moment-là qu'il se mettra à raconter.

Après avoir admiré le ciel et fait un petit somme, Avdi se lève...

Une maison se détache en blanc derrière des bouleaux blancs à l'orée du village. Elle cligne de ses fenêtres bleues, comme si elle avait aperçu Avdi Gora de loin, et l'invite. Et lui avance en regardant la maison et la maison le regarde sans se détourner. Et tout lui semble si étrange qu'il se sourit à lui-même, mais peut-être moins à lui-même qu'à la maison blanche sous les bouleaux blancs.

Une fillette aux cheveux châtain clair avec un coq sur les bras a surgi de derrière l'angle de la maison. Le coq poussait des cris inquiets et s'efforçait de libérer ses ailes rouges ; sa crête rouge et son cou resplendissaient. En apercevant Avdi Gora, la fillette a laissé partir le coq et a couru à la porte cochère. Vermeille, avec un ruban rouge dans les cheveux, elle ressemblait à un grand coquelicot ondoyant dans le vent.

— Tu joues avec le coq, Darynka ?

— Il va dans le potager des voisins et appelle les poules à sa suite. Alors je l'ai attrapé pour l'empêcher.

On aurait dit que les yeux de brigand du coq, immobiles, injectés, allaient sortir des orbites de colère, sortir et rouler sur le sol.

— Entrez, a invité la fillette, maman est à la ferme, je suis seule à diriger le ménage.

Avdi a attrapé le coq et l'a enfermé dans la petite cave : le coq a gloussé avec indignation, puis s'est mis à pousser des cris courroucés. Darynka s'est mise à rire et Avdi a éclaté de rire aussi.

— Et moi je me suis ennuyée sans vous, a dit Darynka.

— Moi aussi je me suis ennuyé sans toi. Je me demandais ce que pouvait bien faire Darynka. Et elle, voyez-vous, se bat avec un coq et ne peut pas en venir à bout. Eh bien, à deux nous lui apprendrons à vivre, nous l'apaiserons. Il a posé l'ac-

cordéon sous une touffe de pivoinés. Qu'il reste ici... Qu'il reste ici et nous, nous nous mettrons au travail... Tiens, la clôture est restée inachevée, comme je l'ai laissée.

— Elle vous attend, a expliqué Darynka.

— Et qui peut-elle encore attendre si ce n'est pas moi. Il faut toujours faire son travail jusqu'au bout, n'est-ce pas ?

— Il le faut, a acquiescé la fillette. Et maman aussi dit qu'il le faut.

Avdi a pris une bêche et a commencé à creuser des trous destinés à recevoir des pieux. Il en a creusé un, puis un deuxième, un troisième. Il avait préparé les pieux à l'avance, ainsi que les perches et les lattes. Puis Darynka a apporté de la remise plusieurs lattes à la fois et les a entassées à côté. Ensuite elle a aussi aidé à enfoncer les pieux dans les trous, à combler les trous, elle foulait la terre avec les pieds. Avdi faisait son éloge :

— Maman aura une bonne aide quand sa fille sera grande.

— Nous avons sarclé le potager à deux et c'est moi qui donne à manger aux lapins et aux poules. Notre père où est-il ? Il nous a reniées et n'écrit pas de lettres. Il est quelque part en Sibérie, si loin qu'on ne peut pas y arriver en une journée. Mais il peut toujours chercher, il ne trouvera jamais une mère comme la mienne ! De toute façon il n'en rencontrera pas de meilleure.

— Et vous l'accueilleriez chez vous de nouveau s'il revenait ?

— S'il revenait ? s'est mise à réfléchir Darynka. Et elle a souri : Qu'il revienne !

— Tu aimes ton père, hein ?

— Est-ce que je sais, moi ? a répondu Darynka, devenue triste.

— Il faut aimer son père...

— Mais maman dit toujours que c'est un vagabond !... Ne lui dites pas, j'aime mon père.

Ils parlaient ainsi et travaillaient tous les deux : Avdi Gora et Darynka. Ils ont enfoncé les pieux, y ont cloué les perches-

planches en haut et en bas et maintenant Avdi clouait les lattes. Il faisait la clôture parce que près de la cour passait le chemin menant aux champs et par le chemin on conduisait le troupeau du kolkhoze au pâturage, si bien que les vaches avaient à plusieurs reprises cherché à pénétrer dans le potager. Et où a-t-on vu que la maison ne soit pas clôturée ? C'est comme si l'homme oubliait de se ceindre ou comme si une vieille femme ne se couvrait pas la tête d'un mouchoir en sortant et qu'une rare mèche de cheveux gris flottait au vent...

La clôture fraîche que les intempéries n'ont pas encore noircie ressemblait à une petite ceinture de fête dont s'était ceinte la maison sous les bouleaux blancs. Et la mère de Darynka, revenant le soir de la ferme, a vu encore de loin la petite ceinture gaie, a deviné qui a fait ce travail : bien sûr, Avdi Makarovytsch. Quel brave homme : en automne, il avait aidé à arracher les pommes de terre et les avait rentrées à la cave ; au printemps, il avait aidé à labourer et à planter. Il avait aussi refait le plafond dans le garde-manger — il s'affaissait déjà. Ou bien il attrape un lièvre quelque part, l'apporte ou il achète quelque chose pour Darynka. Il vient les voir une ou deux fois par mois, mais on a envie de le voir plus souvent : il a un cœur ouvert et Darynka aspire à sa bonne chaleur...

La nuit est tombée, la clôture est achevée ; le coq batailleur est monté avec les poules sur le perchoir ; la lune haute brille au-dessus du village, au-dessus de l'espace infini des champs ; dans la maison, le souper est prêt et trois personnes sont à table : Avdi Gora, Darynka et sa mère... Ils sont assis comme une seule famille, soupent et la mère raconte à Avdi Makarovytsch ses préoccupations de la journée. Bien sûr, elle doit quand même les raconter à quelqu'un, parler de la ferme et des petits veaux et du fait qu'avant-hier on sélectionnait le bétail et parler de la trayeuse Nastia qui pleurait tellement quand on a sélectionné deux vieilles vaches laitières de son groupe pour l'abattoir. Et elle dit encore que Darynka ira en première à l'automne et elle s'étonne non sans fierté de l'in-

telligence de sa fille : elle a déjà appris à lire et à écrire. Avdi Gora écoute attentivement, opine du bonnet, prie de répéter, objecte, acquiesce, rit et c'est dans une telle causerie calme que se déroule leur souper et, elle ne sait trop pourquoi, Darynka a de plus en plus l'impression qu'Avdi Gora est son propre père, revenu enfin à la maison, qu'elle a aimé, aime et aimera.

— Et maintenant laissons jouer l'accordéon, n'est-ce pas ? dit Avdi à Darynka après le souper. Laissons-le jouer, car au cours de la journée il s'est bien ennuyé sans musique, sans chansons, n'est-ce pas ?

Et les gens qui passent près de la maison sous les bouleaux blancs à cette heure avancée ont l'impression que c'est la maison elle-même qui joue en brillant de feux d'or. Elle joue tantôt moins fort en étouffant les sons, tantôt plus fort en conférant aux sons de la puissance, le désir de se dégager dans l'espace nocturne. On dirait que ce jeu puissant va démolir la maison, les murs tomberont et alors apparaîtra devant les hommes étonnés, devant les étoiles surprises non pas une vision, mais la musique vivante elle-même qui s'y est déchaînée maintenant. Elle apparaîtra comme une fleur magique, féérique et mystérieuse, qui change tout le temps la forme de ses pétales et ces pétales ne restent pas de la même couleur : ils sont tantôt pourpres, tantôt bleus, tantôt argentés, la belle fleur-musique a des pulsations, respire, vit.

C'est ainsi que la maison sous les bouleaux blancs joue dans la nuit. On entend des mélodies qui sont nées pour la première fois et qui ne se répèteront plus jamais. Elle joue aussi des mélodies anciennes : « Détez les chevaux, les gars ! » et ensuite « Souliko », après « Souliko » on entend « La chanson sur Moscou », où il est dit que « le matin colore d'une lumière douce les murailles du Kremlin antique », puis « Le large Dniepr mugit et gémit », sur la lune, sur l'amour, sur la séparation. La maison joue avec un zèle particulier la chanson sur la séparation et l'on commence à avoir l'impression que les étoiles lointaines aussi versent des larmes d'or...

Après avoir tremblé d'un dernier son traînant, la maison finit par se calmer et ce son traînant ressemble à un sanglot, à un soupir qui renferme tellement de choses inexprimées, qui n'ont pas été chantées !

Et à ce moment-là la mère de Darynka va vers l'armoire, en sort quelque chose et dit à Avdi Gora :

— J'ai été en ville la semaine dernière, j'ai acheté...

— Pour qui ? demande Avdi en examinant la chemise crème que tient la femme.

— Pour vous, Avdi Makarovyitch... Essayez si ça vous va, si le col n'est pas trop étroit...

Elle est juste à sa taille et Avdi Gora rajeunit dans la nouvelle chemise, devient plus beau. Et ils sont maintenant contents tous les trois de la nouvelle chemise et le plus content d'entre eux c'est sûrement Avdi Gora lui-même dont les yeux marron ardents flamboient tellement qu'on dirait qu'en cet instant heureux il s'est entièrement transformé en un feu marron !

« S'il avait dix printemps de moins, je n'hésiterais pas et je n'aurais pas peur !... Qui dirait qu'il a pris sa retraite, qu'il a été mutilé au front ? Il vit avec sa vieille mère et sa femme a été tuée par une bombe — quelle peine ! Et qui dirait qu'il porte cette peine en lui chaque jour ?... S'il avait dix printemps de moins, je n'hésiterais pas... »

Avdi Gora dort au grenier dans le foin qui sent le pré et son ami fidèle, l'accordéon, s'est assoupi dans la chambre près du téléviseur et tous les deux, l'accordéon et le téléviseur, doivent avoir toute la nuit les mêmes rêves que ne peut deviner même la dégourdie et curieuse Darynka...

Et encore un jour après, on voit Avdi Gora au buffet du village, près de l'arrêt de l'autobus. Là il y a toujours beaucoup de monde : on y entre soit pour manger un morceau de poisson frit apporté du chef-lieu de district même, soit pour boire une bouteille de vin rouge fort, soit pour étancher la soif avec de la bière de tonneau provenant, comme on dit, de Tchécoslovaquie. Avdi Gora est devant un comptoir élevé à

deux rayons — supérieur et inférieur. Il porte une nouvelle chemise crème, est rasé, ses yeux marron étincellent et son sourire aussi est peut-être marron. Les gens entrent, sortent et chacun jette un regard sur Avdi Gora, échange quelques paroles avec lui et il dit cordialement bonjour à chacun ou leur souhaite une bonne santé ou le bonheur. Il tient dans ses mains son accordéon inséparable qui se tait encore jusqu'à un certain moment, mais jusqu'à quel moment, jusqu'à quelle heure ? Ayant bu de la bière que presque chacun considère comme un honneur d'offrir à Avdi Gora, il tire enfin de l'accordéon le premier son fortuit. Mais quand après lui en naît un deuxième, alors le premier ne semble plus fortuit, le premier était comme une étincelle, un signal et maintenant la mélodie est partie, s'abat comme une averse d'été avec du tonnerre.

De quoi parlent l'averse et le tonnerre de l'accordéon obéissant ? Probablement de la vie que mène Avdi Gora, de sa joie, de sa peine. Et les gens écoutent parce que c'est intéressant de voir ce qui se passe dans le cœur d'une autre personne, de compatir un peu à sa douleur, de partager sa joie.

Et après, Avdi Gora se met à chanter. Sa voix est d'une sincérité qui serre le cœur, d'une pureté perçante. De son aile pointue elle a aussitôt touché les âmes et l'on s'est senti bien tout en regrettant quelque chose. On regrette que la voix résonne puis s'éteigne ? On regrette que le sentiment disparaisse avec la voix ? Ou'on ne puisse faire revenir la joie qui a visité l'âme contre toute attente ?

Avdi Gora chantait en rayonnant de tous côtés de ses yeux marron. C'était un rayonnement magnifique, un rayonnement insondable, infini et il exprimait maintenant son inspiration, sa bonté ; ce rayonnement rendait le local étroit plus clair, plus fastueux et chacun en recevait largement, beaucoup !

Je ne suis pas triste,  
seulement une autre  
je ne pourrai jamais l'aimer,

chantait Avdi Gora, il chantait d'une telle manière qu'on ne pouvait s'empêcher d'y croire et bien des hommes devaient penser à la femme qui autrefois leur avait touché le cœur avec amour, avait touché si fort qu'ils en ressentaient de la douleur jusqu'à présent.

On s'approchait d'Avdi, on lui offrait à boire encore et encore, on le priait de chanter encore. Et il ne refusait pas, car il connaissait toutes les chansons ; elles vivaient dans sa poitrine sans bornes comme vivent les oiseaux dans ce monde libre et immense. Certains clients disparaissaient, d'autres faisaient leur apparition, mais Avdi Gora jouait toujours, chantait toujours, et il semblait que ce n'était pas tellement la bière qui le grisait, mais la luxuriance des chansons, qui bouillonnait dans sa poitrine.

Où se rend-il donc au déclin bleuâtre du jour ?

Le voilà qui traverse le village, il est passé devant le soviet rural, le bureau du kolkhoze, l'école, le club, le voilà déjà à la lisière du village. Là il n'a tourné ni à gauche ni à droite, mais il est sorti par le chemin blanc dans les champs. Il porte l'accordéon en bandoulière et seul un rayon de soleil joue maintenant sans bruit des chansons sur l'accordéon. Et encore une faible brise chaude souffle de temps en temps, veut aussi jouer une mélodie et arrive probablement à le faire, mais sans bruit aussi. Une hirondelle qui volait tout près du seigle, au ras du sol, a manqué de heurter l'accordéon avec sa poitrine : elle aussi voulait probablement en tirer un son qu'elle seule connaissait, mais elle s'est ravisée au dernier moment.

Avdi Gora se rend au village voisin qui s'est déjà montré sur le versant d'un ravin. Et là-bas, sous des érables, il y a une maison dont il faut refaire le toit, eh oui : arracher les vieilles gerbes de chaume et couvrir la maison d'ardoise. Et l'ardoise est sur place depuis déjà près d'un mois et cela fait déjà deux semaines qu'Avdi Gora a promis de venir et de faire tout le travail. Et comment pouvait-il ne pas promettre

si là-bas on ne pouvait se passer de mains d'homme et il n'y en a pas dans cette maison et il n'y en a jamais eu ?...

La nuit est déjà tombée et Avdi Gora est déjà entré dans le village voisin.

Son accordéon, son ami fidèle, pend sur son épaule... Une feuille morte est tombée sur l'accordéon d'un acacia du bord de la route, comme si elle aussi voulait jouer. Et peut-être a-t-elle joué, peut-être en a-t-elle tiré un son inaudible et est tombée au sol en tourbillonnant ?...

## TABLE DES MATIERES

Pour qui le cœur saigne (Traduit par Stanislas Dovhaniuk)	3
L'incident invraisemblable arrivé à Maria (Traduit par Stanislas Dovhaniuk)	18
L'amour à un siècle pareil... (Traduit par Stanislas Dovhaniuk)	31
Qui es-tu? (Traduit par Stanislas Dovhaniuk)	50
Une situation délicate (Traduit par Stanislas Dovhaniuk)	78
Varotchka, l'unique au monde (Traduit par Stanislas Dovhaniuk)	90
Les préparatifs funéraires de Karpo Okypniak (Traduit par Stanislas Dovhaniuk)	108
Son péché de jeunesse (Traduit par Stanislas Dovhaniuk)	121
La recherche en mariage à Yablounivka (Traduit par Stanislas Dovhaniuk)	133
Histoire d'un amour (Traduit par Natala Peressada)	148
Arsène et Nadka (Traduit par Stanislas Dovhaniuk)	156
A l'exposition canine (Traduit par Volodymyr Sirikov)	177
Le fêtard Avdi Gora (Traduit par Stanislas Dovhaniuk)	191

**Гуцало Евгений Филиппович**

## НОВЕЛЛЫ

Перевод с украинского

Киев, издательство художественной  
литературы «Дніпро», 1984

*(На французском языке)*

Редактор *К. Ю. Квітницька-Рижова*  
Художник *Б. Ф. Сендзюк*  
Художній редактор *О. Д. Назаренко*  
Технічний редактор *І. І. Швець*  
Коректор *О. Я. Малкіна*

Информ. бланк № 2616

Здано до складання 11.07.83.

Підписано до друку 05.12.83.

БФ 51111.

Формат 70×108<sup>1</sup>/<sub>32</sub>. Папір друкарський № 1.

Гарнітура звичайна нова.

Друк високій. Ум. друк. арк. 9,1.

Ум. фарб. відб. 9,1. Обл.-вид. арк. 11,244.

Тираж 2500. Зам. 3—1977. Ціна 1 крб. 47 к.

Видавництво художньої літератури «Дніпро»,  
252601, Київ-МСП, вул. Володимирська, 42.

Головне підприємство республіканського виробничого  
об'єднання «Поліграфкнига».  
252057, Київ, вул. Довженка, 3.

**Гуцало Є. П.**

Г97 Новели / Перекл. з укр.— К. : Дніпро, 1984.— 207 с.

Герої новел відомого українського радянського прозаїка — наші  
сучасники, люди щирі, працелюбні, духовно багаті.

Г 4702590200—198  
М205(04)—84 198.84

У2

